



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 50250 8



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

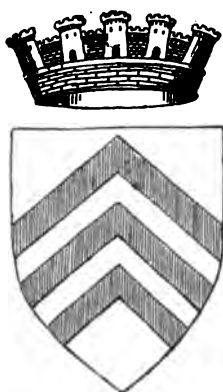
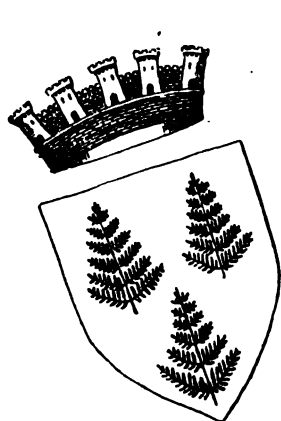
252
611
P42
38

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ PERCHERONNE

D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE



TOME VII (1908)



BELLÈME

IMPRIMERIE DE GEORGES LEVAYER

1908



Banning
Nijhof
5-11-36
13062

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ PERCHERONNE D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

Siège de la Société et du Musée Percheron :
MORTAGNE, 8, rue du Portail-Saint-Denis

MEMBRES DU BUREAU, DU COMITÉ DE PUBLICATION ET DE LA COMMISSION DU MUSÉE

<i>Président :</i>		MM. le V ^{te} DE ROMANET ;		
<i>Vice-Présidents</i>	{	le D ^r LEVASSORT,		
		l'abbé CLAIREAUX,		
		DUPRAY DE LA MAHÉRIE ;		
<i>Secrétaire général :</i>		Henri TOURNOUER ;		
<i>Secrétaire :</i>		Lucien FOURNIER ;		
<i>Trésorier :</i>		Georges CRESTE ;		
<i>Comité de publication</i>	{	le V ^{te} DE BROC,		
		l'abbé DESVAUX,		
		l'abbé DURAND,		
		le D ^r JOUIS,		
		le V ^{te} DE SOUANCÉ ;		
<i>Commission du Musée</i>	{	le V ^{te} DE ROMANET	} <i>membres</i>	
		le D ^r LEVASSORT		} <i>de</i>
		Georges CRESTE	} <i>droit</i>	
		Théophile COURONNET,		
		l'abbé GUERCHAIS.		

MEMBRES D'HONNEUR

TURGEON (l'Honorable Adélard), ministre des terres et forêts,
Québec (Canada).
TURGEON (M^{me} Adélard).

MEMBRES FONDATEURS ET SOCIÉTAIRES

MM.

- AGUINET, receveur municipal, à Mortagne.
ANDLAU (le C^{te} D^r), maire de Regmalard, château de Voré, par Regmalard (Orne), et 4, rue de Marignan, Paris (VIII^e).
ARROU (le D^r), chirurgien de l'hôpital de la Pitié, 9, rue Bayard (VIII^e), à Paris, et au château de la Gâtine, par Villiers-sous-Mortagne (Orne).
AUBIN, inspecteur honoraire, à Condé-sur-Huisne (Orne).
AURY (le D^r), à Saint-Martin-d'Aspres.
AVRIL (Edouard), avoué à Mortagne.
BENARD (M^{lles}), Grande-Rue, à Mortagne.
BIGEARD, à Bellême.
BIGEON, chef d'institution, à Regmalard (Orne).
BIGET, principal clerc d'avoué à Mortagne.
BIGNON (l'abbé A.), chanoine honoraire, curé-archiprêtre de Notre-Dame, à Mortagne.
BOIS, principal clerc de notaire, Le Mesle-sur-Sarthe.
BONNET, ancien juge de paix, à Juvigny-sous-Andaine.
BOUCHÉ (Jules), 14, avenue de Breteuil, Paris (VII^e).
BOULAY (le D^r), à Longny.
BOURGOVIN (Ernest), négociant, Grande-Place, à Mortagne.
BOURNISIEN (Jean), à Bellême.
BRIÈRE, 150, rue de Rennes, à Paris (VI^e).
BRISARD (le D^r C.), Grande-Place, à Mortagne.
BROC (le V^{te} DE), château des Feugerets, par Bellême, et 15, rue de Las-Cases, à Paris (VII^e).
BROC (M^{me} la V^{tesse} DE), mêmes adresses.
BROUSSILLON (le C^{te} Arthur BERTRAND DE), archiviste-paléographe, ancien conseiller de préfecture, 15, rue de Tascher, Le Mans, et 17, rue de Bellechasse, à Paris (VII^e).
BRUYANT (Pierre),  (A.), professeur au collège de Nogent-le-Rotrou.
BUGUET (M^{sr}), chanoine honoraire, directeur de l'Œuvre Expiatoire de La Chapelle-Montligeon.
CAZOT, Les Lorinettes, par Coulmiers (Seine-et-Marne).
CHABLE, ancien négociant à Mortagne.
CHALINE (l'abbé), prêtre habitué, à Mortagne.
CHAMOUSSET (le D^r), ancien médecin de la marine, à Bellême.
CHAPLAIN (Edmond), conseiller à la Cour, 2, rue de l'Abbatiale, Caen.

MM.

- CHARDON (M^{me} Delphin), à Mortagne.
CHARDON (Onésime), négociant, rue Sainte-Croix, à Mortagne.
CHARENCEY (le C^{te} DE), membre du Conseil général de l'Orne, château de Champthierry, par Saint-Maurice-lez-Charencey (Orne), et 72, rue de l'Université, à Paris (VII^e).
CHAUMIER (Albert), négociant, 47, boulevard Saint-Germain, à Paris (V^e).
CHEVALLIER-CHANTEPIE, à Nogent-le-Rotrou.
CHORAND (Raymond), à Mortagne.
CLAIREAUX (l'abbé), chanoine honoraire, curé de Notre-Dame, à Nogent-le-Rotrou.
COIN (l'abbé), curé de Chandai, près Laigle.
COMMAUCHE (l'abbé), vicaire à Laigle.
COPPIN (M^{me} Emile), à Tourouvre.
CORNEVILLE, maire de Saint-Victor-de-Réno, à Saint-Victor, et 16, rue des Marcheries, à Alençon.
CORNU (M^{me} Charles), 15, rue Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou.
COTREUIL (Paul), à Mortagne.
COTTIN (M^{me} Thaïs), à Mauves.
COURONNET (Armand), directeur d'assurances, à Nogent-le-Rotrou.
COURONNET (le Dr Paul), au Theil-sur-Huisne.
COURONNET (Théophile), à Nogent-le-Rotrou.
COURTOIS (Georges), greffier de paix à Bellême.
CRESTE (Georges), docteur en droit, à Mortagne, et 33, rue Vaneau, à Paris (VII^e).
CRESTE (M^{me} Georges), mêmes adresses.
DAGONNEAU (l'abbé), curé de Soizé, par Authon-du-Perche (Eure-et-Loir).
DAUPELEY (M^{me} Gustave), 33, rue Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou.
DAUPELEY (Henri), 27, rue Richebourg, au Mans.
DAUPELEY (Paul), imprimeur-éditeur, rue Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou.
DAUPELEY (M^{me} Paul), même adresse.
DELAUNAY (Charles), ancien notaire à Mortagne.
DELORME (Achille), ancien député à l'Assemblée Nationale, 3, rue Washington, à Paris (VIII^e), et à Mortagne.
DENIS, propriétaire, à la Vallée, en Margon.
DESBODARD (E.), notaire à Nocé.
DES CHESNES (M^{me} Edouard THOMAS), château de Bois-Joly, en Saint-Hilaire-lès-Mortagne (Orne).

MM.

DESCOUTURES (Ernult), ancien greffier en chef du Tribunal, à Mortagne.

DESHAYES (l'abbé), curé de Saint-Ouen-de-la-Cour, par Bellême.

DES MURS (M^{lle}), rue Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou.

DESLAUX (l'abbé), curé de Damigny (Orne).

DEVILLERS, huissier à Bellême.

DOURDOIGNE (l'abbé), curé de Frétigny, par Champrond-en-Gâtine (E.-et-L.).

DROUÈRE (Jules), huissier, maire de Nocé.

DU BUISSON (Gustave), à Longny.

DULONG DE ROSNAY (Joseph), château de Frazé, par Frazé (E.-et-L.), et 119, rue de Lille, Paris (VII^e).

DUMAINE (l'abbé), vicaire général, 15, rue des Cordeliers, à Sées.

DUPONT (l'abbé), curé de La Trinité-des-Laitiers, par Gacé (Orne).

DUPRAY DE LA MAHÉRIE (L.), membre du Conseil général de l'Orne, maire de Pervenchères, château de la Ferrière, par Pervenchères (Orne).

DURAND (l'abbé), curé de Saint-Laurent, à Nogent-le-Rotrou.

DUTERTRE (Ernest), négociant, rue Notre-Dame, à Mortagne.

DUVAL (Frédéric), archiviste-paléographe, archiviste de la ville de Saint-Denis, 59, boulevard Pasteur, Paris (XV^e).

DUVAL (Louis), pharmacien à Bellême.

EIGENSCHENCK (Henri),  (I.), notaire honoraire, 1^{er} adjoint au maire, rue Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou.

FARCE (Georges), notaire à Mortagne.

FAUQUET (Georges), imprimeur, directeur du *Nogentais*, à Nogent-le-Rotrou.

FERGON (Henri), château de la Galaisière, par Souancé (E.-et-L.).

FILLEUL (Georges), à Mortagne.

FLEURY (Gabriel),  (A.), imprimeur, 28, place de la République, Mamers (Sarthe).

FONTENAY (le C^{te} Robert DE), , château du Vauhernu, Igé (Orne).

FOUCAULT (Albert), avocat à la Cour d'appel de Paris, château du Tertre, Sérigny, par Bellême (Orne), et 10, rue de Copenhague, Paris (VIII^e).

FOURNIER (Lucien),  (A.), imprimeur, conseiller d'arrondissement, 2, rue d'Alençon, à Mortagne.

FROMONT, marchand de biens, à Mortagne.

MM.

GAILLARD (Edouard), ancien maire, à Mortagne.

GATINEAU (M^{lle} Marie), propriétaire, rue des Prés, à Nogent-le-Rotrou.

GÉRAULT (Henri), 4, rue Cicé, Paris (VI^e).

GERVEX (Henri), * (O.), artiste peintre, 12, rue Roussel, Paris (XVII^e).

GIROUX (l'abbé), curé de Sérigny, par Bellême.

GOBILLOT (René), négociant, 24, boulevard Hippolyte-Faure, à Châlons-sur-Marne, et à Mauves (Orne).

GODET (l'abbé), curé du Pas-Saint-Lhomer, par Moutiers-au-Perche (Orne).

GOUGET (G.), instituteur à La Lande-sur-Eure.

GOVERNEUR (M^{me} veuve), rue Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou.

GROSRIEZ (DU), à Abbeville.

GUERCHAIS (l'abbé), vicaire à Mortagne.

GUERNET (Alfred), expert, à Mortagne.

GUESNON, caissier de la Caisse d'épargne, à Mortagne.

GUILLON, instituteur à Coudreceau, par Nogent-le-Rotrou.

HAMARD, imprimeur-libraire, à Nogent-le-Rotrou.

HAMELIN (Paul) ✚ (M. A.), propriétaire-éleveur, à Berd'huis.

HEUDELIN (Paul), notaire, rue Sainte-Croix, à Mortagne.

HUET (Paul), agent d'assurances, rue du Mail, à Mortagne.

HULOT (Félix), architecte, membre de la Société centrale des Architectes, 26, rue de Boulainvilliers, à Paris (XVI^e).

HULOT (Paul), architecte diplômé par le gouvernement, 27, rue Singer, à Paris (XVI^e).

HUREL (M^{me}), 2, rue de Montivilliers, Le Havre, et faubourg Saint-Langis, à Mortagne.

HURVOY (M^{lle}), propriétaire, rue Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou.

JAHANDIEZ (Albert), à Carqueiranne (Var).

JAMIN (le Dr), château du Breuil, par Saint-Maurice-lès-Charencey (Orne).

JONQUIÈRE (M^{me} la M^{ise} DE LA), au château de Landres, par Mauves (Orne), et 28, rue de Varennes, Paris (VII^e).

JOSSE (l'abbé), chapelain de l'Immaculée-Conception, chanoine honoraire, à Séez.

JOUIS (le Dr), à Mortagne.

LAIGNEAU, directeur de la Société Générale, à Nogent-le-Rotrou.

LARIGAUDRY (le Dr M.), à Nocé.

MM.

LAVIE, directeur de l'École communale des garçons, à Nogent-le-Rotrou.

LEBOURDAIS (Frantz), notaire au Pin-la-Garenne.

LECHARTIER, avoué à Mortagne.

LECOMTE (Adrien), pharmacien, 24, rue Oberkampf, Paris (XI^e).

LECOMTE (Georges), pharmacien, 118, rue Nationale, Paris (XIII^e).

LEMOINE (le Dr), rue des Croix-Chemins, à Mortagne.

LEROY (Charles), avocat à Mortagne.

LESAGE (Léon), négociant, rue Charronnerie, à Nogent-le-Rotrou.

LESIN, moulin de Saint-Agnan-sur-Erre, par Berd'huis.

LE TOURNEAU, avoué à Mortagne.

LEVASSORT (le Dr Georges), (A.), 17, rue de la Sous-Préfecture, à Mortagne.

LEVASSORT (Paul), ancien négociant à Mortagne.

LEVASSORT (Paul), huissier, 109, boulevard Voltaire, à Paris (XI^e).

LEVAYER (Eugène), clerc de notaire à Bellême.

LEVAYER (Georges), imprimeur à Bellême.

LÉVIS-MIREPOIX (le C^{te} DE), député, château de Chêreperrine (Orne), par Mamers (Sarthe), à Alençon, 41, rue du Cours et 121, rue de Lille, Paris (VII^e).

LORMOIS, à Bazoches-sur-Hoësne.

MAHÉ (le Dr), à Regmalard.

MAILLARD (Henri), château du Jarier, par Bazoches-sur-Hoësne.

MALGRANGE (Léon), avoué, 85, rue Saint-Hilaire, à Nogent-le-Rotrou.

MALLEVOUE (Fernand DE), 22, rue de Verneuil, à Paris (VII^e) et manoir de Saint-Germain-d'Aulnay, Le Sap (Orne).

MALLEVOUE (DE), à Mortagne.

MANGUIN (Ernest), receveur d'assurances, à Alençon.

MARCHAND, entrepreneur à Mortagne.

MARCHAND (Désiré), membre du Conseil général de l'Orne, à Regmalard.

MAREAU (Louis), à Mortagne.

MARIANI, propriétaire, rue Saint-Laurent, à Nogent-le-Rotrou.

MARRE-DESPERRIERS (l'abbé), curé-doyen de Tourouvre.

MARTIN-DESVAUX, cultivateur au Louvre, en Coudreceau (Eure-et-Loir).

MAUGER, propriétaire, rue Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou.

MAUTORT (DE), à Abbeville (Somme).

MAZIS (DES), au Pin-la-Garenne.

MM.

- MÉNAGER (Valentin), à Nogent-le-Rotrou.
MIOT (Eugène), *, capitaine en retraite, à Mortagne.
OLIVIER (Albert), huissier à Nogent-le-Rotrou.
ORGLANDES (le C^{te} D'), château de Lonné, par Igé (Orne), et 2, rue de Penthievre, à Paris (VIII^e).
PACHAUT, pharmacien, 130, boulevard Hausmann, à Paris (VIII^e) et à Ceton.
PATRIE, chef de gare à Fresnay-sur-Sarthe.
PEDOUX (l'abbé), à Nogent-le-Rotrou.
PELLETIER (Ernest), à Mortagne.
PELLETIER (Victor), maire de Condé-sur-Huisne (Orne).
PESCHOT (l'abbé), curé de Langey (E.-et-L.).
PÉTROP, commissaire-priseur, à Nogent-le-Rotrou.
PEZARD (Fernand), maire de Mortagne.
PICHARD (Victor), négociant, rue de la Sous-Préfecture, Mortagne.
PIERRE (M^{lle} Célestine), à Mortagne.
PLAS (M^{me} la V^{tesse} DES), abbaye des Clairets, par Le Theil (Orne) et à Nogent-le-Rotrou.
POIRIER (Emile), ancien pharmacien, à Mortagne.
POUSSET (l'abbé), chanoine honoraire, curé-archiprêtre de Notre-Dame, place du Parvis-Notre-Dame, à Paris (IV^e).
QUÈNU (Marcel), avoué à Mortagne.
RÉGNIER (Jacques), sous-préfet de l'arrondissement de Beaune.
RÉGNIER (Louis),  (A.), 9, rue du Meilet, à Evreux.
RENOU-BARILLET, négociant, place Saint-Pol, à Nogent-le-Rotrou.
ROBION (M^{me} veuve), 19, rue des Prés, Nogent-le-Rotrou.
RIBLIER (Noé), notaire à Reginalard.
ROMANET (le V^{te} DE), archiviste-paléographe, fondateur des *Documents sur la province du Perche*, château des Guillels, par Mortagne et 7, rue Sainte-Croix, au Mans.
ROQUIÈRE (Octave), docteur en droit, juge au Tribunal civil, à Mortagne.
ROTTIER (Bazile), à Igé (Orne).
SAUGERON (Henri), ingénieur à la Compagnie du Canal de Suez, à Ismaïlia (Egypte).
SAVARY (Georges), caissier à la recette des Finances, Domfront.
SEMALLÉ (C^{te} Robert DE), château de Frébourg, par Mamers (Sarthe), et 16^{bis}, avenue Bosquet, Paris (VII^e).
SERAY (Jules), 32, rue Ernest-Renan, Paris (XV^e).
SÉVIN, greffier de paix, rue Saint-Hilaire, à Nogent-le-Rotrou.

MM.

- SOUANCÉ** (le C^{te} DE), château de Montdoucet, par Souancé (Eure-et-Loir), et 72, rue Saint-Blaise, à Alençon.
- SOUVRAIN** (Alfred), principal clerc de notaire à Mortagne.
- SZMIGIELSKI** (le D^r), * (M. M.), à Tourouvre.
- TABOURIER** (l'abbé), vicaire à Moulins-la-Marche.
- TABOURIER** (Jules), notaire à Fresnay-sur-Sarthe (Sarthe).
- TACHEAU** (M^{me} veuve), propriétaire, Grande-Rue, à Mortagne.
- TOURAUX** (A.), ancien notaire, au Moulin-à-Vent, en Loisé, par Mortagne.
- TOURNOUER** (M^{me} Octave), château de Saint-Hilaire-des-Noyers, par Nocé, et 203 bis, boulevard Saint-Germain, à Paris (VII^e).
- TOURNOUER** (Henri), * (A.), archiviste-paléographe, membre du Conseil général de l'Orne, président de la *Société historique et archéologique de l'Orne*, même adresse, et 5, boulevard Raspail, à Paris (VII^e).
- TOUTAIN** (Camille), à Mortagne.
- TRIBOTÉ** (l'abbé), chanoine honoraire, curé-doyen de Bellême.
- TRIGER** (Robert), président de la *Société historique et archéologique du Maine*, aux Talvasières, par Le Mans (Sarthe).
- TURGEON** (Charles), * (I.), professeur d'économie politique à la Faculté de Droit de l'Université de Rennes, 21, boulevard Sévigné, à Rennes.
- TURGEON** (Paul), avocat, 13, rue Bonaparte, à Paris (VI^e).
- VALET** (M^{me}), propriétaire, rue Saint-Laurent, à Nogent-le-Rotrou.
- VANNIER** (Adolphe), propriétaire à la Pictière, par Nogent-le-Rotrou.
- VANSSAY** (le V^{te} Roger DE), *, château de Saint-Denis sur-Huisne, par Le Pin-la-Garenne (Orne), et 8, rue Clément-Marot, à Paris (VIII^e).
- VAUX** (Lucien DE), rue Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou.
- VIGAN** (Victor DE), à Bellême.
- VILLEROY**, procureur de la République à Bingerville (Soudan), à Beauvais, près Nogent-le-Rotrou.
- VILLETTE-GATÉ**, *, * (A.), maire, rue Saint-Hilaire, à Nogent-le-Rotrou.
-

EXCURSION AU MANOIR DE CHANCEAUX ET AU PIN-LA-GARENNE

On a souvent dit que la *Société Percheronne d'histoire et d'archéologie* était sœur de la *Société historique et archéologique de l'Orne* ; on ne pouvait trouver d'expression à la fois plus jolie et plus vraie. Sœurs ! elles l'étaient par leur but et leurs idées, elles le sont aujourd'hui par leurs moyens d'action.

A l'exemple de son aînée, la cadette a voulu voyager.

Rêvant de parcourir son fief, d'en rechercher les beautés cachées, elle a, cette année, inauguré des excursions dans le Perche ; mais elle a su rester modeste dans ses innovations, et l'on peut dire, avec juste raison, que

Son imitation n'est point un esclavage.

Elle ne s'est pas lancée, en effet, dans des fugues de trois jours. Elle s'est contentée d'une simple promenade d'une matinée ; et, ce nouveau régime l'a enchantée à un tel point qu'elle s'est bien juré de recommencer chaque année.

CHANCEAUX

Le 30 septembre, à 8 heures du matin, un groupe d'environ vingt-cinq personnes de la *Société Percheronne d'histoire et d'archéologie*, partagées entre deux véhicules, quittait la place d'Armes de Mortagne et descendait la rue de Bellême, en route vers le manoir de Chanceaux. Autour et en avant des voitures, roulaient quelques bicyclistes. Le triomphant soleil, qui avait salué notre départ,

nous avait mis l'âme toute en joie. Hélas ! il ne dura pas et disparut bientôt dans un épais brouillard. Par bonheur, ce voile ne s'étendit pas sur notre gaieté et l'on ne s'ennuya pas dans l'omnibus et dans la tapissière qui nous emmenaient à bonne allure vers le curieux manoir des d'Estouteville.

Tout à coup, quittant la route, nous tournons à droite et enfilons le petit chemin de Bellavilliers, bordé de grands arbres aux fûts élancés et dont les hautes branches s'enchevêtrent en un joli fouillis vert où s'accrochent des lambeaux de brume.



(Cliché de M. le D^r LEVASSORT.)

MANOIR DE CHANCEAUX

Notre chemin sort de cette nef mystérieuse ; il court au milieu des prés, allant de droite, allant de gauche, flânant le long des haies humides ; mais, cette flânerie n'est pas sans charme, et, même, elle est si agréable que nous arrivons à Chanceaux sans nous en apercevoir.

A un détour, brusquement, l'antique demeure surgit devant nous avec ses murailles grises et ses toits élevés que supporte une élégante corniche, soutenue, par endroits, de corbeaux. Bâtie probablement au milieu du ^{xv}^e siècle par Jehan d'Estouteville, elle est construite en

pierres taillées, de grand appareil et paraît encore en assez bon état.

A peine avons-nous jeté ce premier et rapide coup d'œil qu'arrive notre Secrétaire général, escorté de sa précieuse serviette toujours bourrée d'intéressantes histoires ou de documents inédits. Aussitôt, toute la Société s'engage sous le porche auquel on accédait autrefois par un pont-levis et dont le plafond à caissons mérite d'être signalé.

Nous voici dans la cour : le manoir, de là, nous apparaît étroit et long avec une façade mutilée, où l'on retrouve, malgré tout, les lignes générales de ses vastes fenêtres et de ses croisées à meneaux. Ce qu'il y a de plus remarquables ici, ce sont, certainement, trois ou quatre grandes baies du rez-de-chaussée qui s'ouvraient sur la cour comme une sorte de loggia. Cette loggia devait être une des salles principales du château. Elle est, aujourd'hui, séparée en plusieurs parties dans lesquelles on a pris des chambres, des couloirs, des écuries, mais il en reste de légères poutrelles aux cannelures élégantes.

Ici, se pose un problème. Accolées le long des montants qui supportent les arcs surbaissés des grandes baies, on aperçoit de petites colonnes cylindriques, coiffées d'un chapiteau ; mais ces colonnettes ne soutiennent rien. Comment, en ce cas, expliquer leur présence ? Auraient-elles fait partie d'un système d'architecture aujourd'hui disparu ? On ne sait, et, malgré toutes les suppositions, cette question reste encore sans réponse.

Montons, maintenant, au premier étage. Il contient de vastes pièces, aujourd'hui vrais greniers d'abondance, dans le dédale desquelles le maître Meunier nous accompagne avec beaucoup de complaisance.

Avant tout, ce que l'on veut voir, c'est la fameuse chambre de la non moins fameuse Robinne. Malheureusement, cette salle désormais historique, est complètement remplie de paille. Nous le regrettons, car nous eussions aimé à entendre, dans l'endroit même où elle se passa, le récit de l'aventure terrible que va nous narrer notre vice-président, M. Levassort.

Il y a bien longtemps, on ne sait plus trop à quelle époque, la femme du Diable, répondant au nom de Robinne apparaissait dans cette pièce, à chaque veillée de Noël, pendant l'Élévation de la Messe de Minuit.

Ces faits merveilleux furent bientôt connus à plusieurs lieues à la ronde. Naturellement, personne ne voulut plus habiter ce local, et, lorsque venait Noël, nul n'osait en franchir le seuil.

Or, une belle année de ce temps-là, un valet de ferme incrédule et sceptique voulut tenter l'expérience, et, dans la nuit de la Nativité, il monta, seul, à la chambre de la Robinne.

D'abord rien d'anormal ne se passa ; déjà notre homme triomphait. Mais, au moment même où, dans le sanctuaire voisin, la clochette de l'enfant de chœur sonnait l'Élévation, il vit le feu descendre dans la cheminée, y enflammer les fagots qu'on y avait entassés, et ce feu l'attirait. Il voulut résister, vains efforts. Il se raidit, peine perdue ; une force surhumaine l'entraînait vers le foyer. Dans son épouvante, sentant le cuisant contact des flammes qui le léchaient, il appela à l'aide. On monta et aussitôt tout disparut.

Depuis la tentation de ce disciple de saint Thomas, on n'a pas renouvelé l'expérience, mais la légende est restée très vivante, et combien est-elle plus jolie, contée dans ce patois percheron qui lui ajoute la saveur si douce du terroir !

De l'escalier en hélice où nous nous étions groupés pour entendre cette histoire, nous passons dans les salles voisines ornées de vastes cheminées en pierre et éclairées de larges fenêtres aujourd'hui en partie bouchées.

Si l'on aime les charpentes ; il y en a de très belles ici ; mais le plancher du grenier est d'une solidité douteuse ; il est même à jour, à certains endroits et l'on courrait le risque, en s'absorbant dans une trop vive contemplation, d'être ramené un peu brusquement à la réalité, et... au premier étage.

Dans l'escalier, à droite en descendant, à mi-hauteur entre le rez-de-chaussée et le premier étage, notre trésor-

rier toujours en quête de découvertes, a remarqué l'inscription suivante, gravée grossièrement au couteau :

THOMAS
THYBAUS
1662

Voilà, au point de vue de la date, une curieuse inscription. Notons-là, il est si rare de trouver écrit sur un mur un nom digne d'intérêt !

Nous nous réunissons alors dans la grande salle de la ferme, toute brillante de propreté, où le maître et la maîtresse nous installent confortablement pour écouter l'histoire de Chanceaux (1).

« Chanceaux était le chef-lieu d'une seigneurie assez importante, relevant directement du comté du Perche ; elle recevait elle-même l'hommage d'une trentaine de fiefs servants, situés dans les paroisses de Saint-Jouin-de-Blavou, Le Pin, Eperrais, Mauves, Saint-Langis, Courgeon et Bazoches et parmi lesquels se trouvait la seigneurie de Landres (2). Son possesseur avait droit de patronage sur la chapelle fondée, à Chanceaux même, en l'honneur de Notre-Dame. Une sentence du 13 mai 1457 reconnut, « après production des titres, que le seigneur de Chanceaux avait droit de haute justice, forfaiture, épaves, etc... et lui accorda la délivrance d'un poulain demeuré en la garde du sergent de la dite seigneurie, comme une épave non réclamée, trouvée en le district d'icelle (3). »

Le domaine comprenait outre l'enclos du manoir, quelques prés et terres, quatre étangs, un moulin à blé, une garenne à connins et un bois de haute futaie de 6 arpents et demi (4).

(1) La plupart des renseignements qui suivent nous ont été communiqués par notre président, le V^{te} de Romanet, qui à son grand regret et au nôtre, n'a pu prendre part à l'excursion.

(2) Voir l'article consacré à la terre de Landres par le M^{is} de la Jonquièrre dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*, 1883, p. 323 et 1895, p. 3.

(3) Archives nationales, P. 874¹ 88.

(4) Arch. nat., P. 874¹.

Quant aux cens et reliefs, payés au seigneur, ils s'élevaient, d'après une déclaration rendue en 1540, à la somme totale de 44 livres 6 sols et 28 boisseaux d'avoine (1). Le seigneur avait droit de coutume sur toutes les marchandises et denrées vendues et achetées en ladite seigneurie; mais, en compensation, ses hommes et sujets jouissaient de la franchise et de l'exemption des coutumes dans tout le comté du Perche (2).

Le plus ancien des seigneurs de Chanceaux que nous connaissons est Georges Havart, écuyer, qui bailla son aveu le 1^{er} mai 1442 (3).

Jean Poussart, chevalier, maître d'hôtel ordinaire du Roi, fut plus tard possesseur de cette terre et la laissa en mourant à son fils Charles Poussart, écuyer, pannetier ordinaire du Roi, conseiller et chambellan des roi et reine de Navarre et capitaine de Bellême, qui en rendit aveu en 1539 (4), mais ne la garda pas longtemps. En effet, le 13 mars 1541, il la vendit à messire Jehan d'Estouteville (5), qui mourut lui-même en 1564.

Chanceaux eut ensuite pour seigneur Jean de Barat (6), écuyer, marié en 1590 à Catherine de La Pallu, après lui, son fils Galois, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, capitaine de 50 hommes d'armes et son petit-fils Jean, chevalier, seigneur de Saint-Germain-de-la-Coudre (au Maine).

Chanceaux a-t-il été partagé? En tout cas, nous trouvons une « composition de rachat dû au Roi par la mort

(1) Bibliothèque nat. fr., 24128, p. 314.

(2) *Ibid.*

(3) Archives nationales, P. 87488.

(4) Archives nationales, P. 889.

(5) Estouteville, sr de Villebon, Beaurepaire, la Gastine, Blainville. Boislandry, Frétigny et Ventos, famille normande.

Armes : Burelé d'argent et de gueules de dix pièces, au lion de sable brochant sur le tout, armé, lampassé et couronné d'or.

Jean d'Estouteville fut conseiller du Roi, bailli, capitaine de Rouen et de Théroüanne, prévôt de Paris (1533), lieutenant-général en Normandie et Picardie. Il mourut à Rouen selon les uns avant 1556, selon d'autres en 1564 et même 1566, sans postérité masculine. Il avait épousé Denise de La Barre en 1523.

La Chesnaye-Desbois. Le château de Villebon et Sully, par l'abbé GODET (Bulletin de la Soc. hist. et arch. de l'Orne, 1889, p. 279).

(6) Barat, seigneur de Beauvais, famille percheronne.

Armes : d'argent à la croix ancrée de sable, vidée au cœur d'argent.

de Françoise de Fontenay, veuve de messire Antoine de Liguierres, chevalier de l'Ordre, du 31 mai 1616 (1), et, cependant, quelques années après, Jean de Barat, seigneur de Saint-Germain et Louis d'Angennes, marquis de Maintenon vendaient Chanceaux à René du Grenier, chevalier, seigneur du Pin et de la Pelonnière, baron d'Oléron (2), qui rendit son aveu le 25 avril 1653 (3).

René du Grenier, marquis d'Oléron, fils du précédent, rendit à son tour aveu le 3 décembre 1678, mais ne laissa pas d'enfants d'Anne de Maillé, sa femme. Celle-ci légua Chanceaux à son neveu René-François de Maillé (4), marquis de Bénéhart, qui en rendit aveu le 15 octobre 1704 (5). Ce nouveau propriétaire ne conserva pas plus d'une dizaine d'années ses terres du Perche et les vendit à Charles-Louis de Gersant, écuyer, seigneur de Mosny qui en donna aveu le 20 décembre 1716 et les légua à son neveu, Charles-François Leconte de Gersant, chevalier, conseiller du Roi en sa Cour des Monnaies de Paris (aveu du 28 avril 1735) (6). Après lui paraît Dominique-Louis Leconte de Gersant (7), dont la fille Nicolle-Renée-Louise, dame du Pin, la Pelonnière, Chanceaux, etc. vivait en 1780. Ses propriétés passèrent ensuite par héritage à l'aimable historien percheron, Patu de Saint-Vincent, puis aux familles de la Rivière-Pré-d'Auge, Lefebvre du Grosriez et Tillette de Mautort. »

Suffisamment documentés sur le manoir que nous

(1) Arch. nat., P. 874⁸⁸.

(2) Du Grenier, baron et marquis d'Olléron, sr de la Pelonnière et du Pin, famille percheronne.

Armes : d'or au lion de gueules.

René du Grenier, chr et baron d'Olléron, était fils de Loup du Grenier et de Anne de Pont (bibliot. nat. dov. bl. 332).

(3) Arch. nat., P. 874⁴.

(4) Maillé, marquis de Bénéhard, sr de Ruillé et de la Jaille, marquis de la Tour-Landry, duc de Plaisance, etc.

Armes : d'or à trois fasces oudées de gueules.

René-François de Maillé, marquis de Bénéhard embrassa d'abord l'état ecclésiastique qu'il quitta à la mort de son frère aîné. Il mourut à Bénéhart le 27 octobre 1736. Il avait épousé Madeleine-Françoise de la Luzerne.

Anne de Maillé, sa tante, était fille de Henri, marquis de Bénéhart et de Françoise de la Barre (La Chesnaye-Desbois).

(5) Archives nationales, P. 889.

(6) Arch. nat., P. 889.

(7) Aveu du 25 avril 1748. Arch. de l'Orne. E. Le Riche 3.

venons de visiter, nous quittons cette salle hospitalière et, jetant au passage un regard plein de tristesse sur la chapelle autrefois dédiée à Notre-Dame, aujourd'hui transformée en grange, nous nous dirigeons vers les souterrains dont on ne cesse de nous parler. A vrai dire, le couloir que l'on nous montre ne devait pas, comme on le croit, être un passage à l'usage des hommes, mais plutôt une conduite d'eau, aboutissant aux douves du château.

Cet examen terminé, nous nous disposons à aller voir le chêne, situé à quelque cinq minutes de la ferme et qui est une des curiosités de la région. Pour en approcher, il faut suivre un petit sentier qui folâtre à travers les prés ; mais, à chaque brin d'herbe, ce matin, tremble une larme de rosée et la crainte de se mouiller en a fait hésiter beaucoup. Regrettons-le pour eux : la chose en valait vraiment la peine.

Au détour d'une haie le géant apparaît.

Développé en largeur beaucoup plus qu'en hauteur, on ne peut le comparer à l'arbre de la fable

Celui de qui la tête au ciel était voisine.

mais il rappelle les vers des *Géorgiques* si pleins de la douce philosophie virgilienne :

« Ergo non hiemes illam, non flabra, neque imbres
Convellunt ; immota manet, multosque nepotes,
Multa virum volvens durando sæcula vincit
Tum fortes late ramos et brachia tendens
Huc illuc, media ipsa ingentem sustinet umbram. » (1).

Que de mortels, en effet, a-t-il dû voir passer, que de rêves se former ! Il a survécu aux uns comme aux autres

(1) VIRGILE. *Géorgiques*, Livre II, vers 293-298.

Aussi ni les tempêtes, ni les vents, ni les pluies ne l'ébranlent. Il demeure immobile, voit passer les hommes et les temps, et survit à bien des générations. Ses rameaux comme autant de bras vigoureux s'étendent à droite et à gauche, et son tronc projette une ombre immense (traduction Pesson-neaux).

et dans le même tourbillon il emporte cendres humaines et poussière de rêves.

Si le feuillage est superbe, le tronc, certes, ne lui cède en rien et nous serions désireux d'en connaître le périmètre ; malheureusement nous n'avons pas le moindre mètre, pas le plus petit bout de ficelle. Notre curiosité, pourtant bien légitime, n'eût point été satisfaite sans le dévouement spontané de l'un de nos membres et de sa famille qui voulurent bien, pour cette fois, servir de mesure de longueur. Au nom de la Science qui n'a pas souvent d'aussi aimables représentants, ils ont droit à un chaleureux merci.

Devant l'antique manoir, nous retrouvons nos compagnons, et, immédiatement l'on se met en route pour Le Pin-la-Garenne. La distance qui nous en sépare n'est, du reste, pas longue et quelques minutes suffisent à la franchir.

Nous descendons en face de l'église et, à première vue, il nous faut reconnaître la belle allure de ce monument ; mais un examen approfondi oblige à certaines restrictions. La flèche n'est pas de l'époque indiquée par son style ; elle fut construite dans le courant du siècle dernier et remplaça un petit clocher dont nous avons pu nous faire une idée d'après le dessin original de Louis Duplat que nous montra M. Tournouër.

Il n'est pas besoin d'examiner longuement ce sanctuaire pour s'apercevoir de son peu d'homogénéité. Mais laissons la parole à notre Secrétaire général. Il saura mieux que quiconque en raconter l'histoire, en signaler les remaniements, en décrire les parties principales :

« D'après une tradition ancienne, l'église paroissiale du Pin n'était à l'origine qu'une chapelle particulière élevée par le seigneur du lieu, Geoffroy de Courthril, en vertu d'une permission qu'il avait obtenue du pape Romain en l'an 900. Plus tard, Guillaume de Courthril fit ériger cette chapelle, dédiée à saint Barthélemy, en église paroissiale (1) et céda des dîmes pour la subsistance du curé.

(1) L'église fut dédiée à saint Ouen.

« Vers le milieu du x^e siècle, un seigneur du Pin, nommé Gauthier, qui avait pris l'habit monastique à Marmoutier, quelque temps avant sa mort, avait donné à cette abbaye la moitié du patronage de l'église du Pin avec quelques prés et bois. Son petit-fils, Gérage, confirma la donation et abandonna aux moines l'autre moitié du patronage, de sorte que le seigneur du Pin ne fut plus que patron honoraire de la paroisse.

« Les abbés de Marmoutier abandonnèrent au prieuré de Saint-Martin-du-Vieux-Bellême, membre dépendant de leur abbaye, l'église du Pin avec ses dîmes et la présentation du prêtre pour la desservir. Mais au temps où Froger était évêque de Séez, Galeran du Pin, peu instruit sans doute des donations de ses prédécesseurs, contesta au prieur du Vieux-Bellême la présentation à la cure du Pin. Ayant reconnu toutefois que sa prétention était mal fondée, il s'en désista et sa renonciation fut ratifiée en 1183 par Rotrou, archevêque de Rouen.

« Depuis, les seigneurs du Pin se sont contentés de jouir des droits honorifiques attachés à la qualité de patron honoraire. Leurs armes furent peintes sur les principales vitres de l'église et ils eurent des litres et ceintures funèbres. On vit longtemps figurer des écussons de gueules à trois marteaux d'or qui étaient de la maison des Martel, et d'or au lion de gueules armé et lampassé qui étaient de celle des du Grenier. Les mêmes armoiries étaient reproduites sur les vitres de la chapelle du château. De plus, les seigneurs du Pin avaient un banc à queue dans le chœur, au côté droit, et leur sépulture aussi dans le chœur au lieu le plus éminent ; ils étaient recommandés aux prières nominales (1).

« De l'église primitive il ne reste rien. Édifice roman à simple nef, il fut augmenté vers 1830 de deux bas-côtés et restauré complètement dans le style du x^ve siècle,

(1) Ces détails sont tirés d'un précieux *mémoire signifié par M^{re} Charles de Gersant, s^r du Pin, contre M^{re} Alexandre Sénegon, curé de la paroisse*, imprimé vers 1790. Le curé contestait au seigneur ces droits honorifiques, dans lesquels il fut cependant maintenu.

par les soins de M. Cyrille-Jules Patu de Saint-Vincent (1), né au Pin en 1801 et mort au château de la Pellonnière le 2 mai 1867. Son père avait déjà commencé les travaux, en faisant faire la sacristie et la chapelle Saint-Louis, qui est celle du château. C'est à la même époque que des fragments de vitraux du ^{xvi}^e siècle furent apportés de l'église Notre-Dame de Mortagne, qui voulait s'en défaire, et placés dans la grande verrière du pignon de l'église du Pin. Ils ne constituent aucune scène, mais on y voit le portrait, croit-on, de la pieuse Marguerite de Lorraine (2). »

Ce portrait, malgré sa petitesse, offre un grand intérêt. A lui seul, il fait la valeur de cette vaste fenêtre. C'est du côté droit de l'immense baie, dans une humble petite flamme toute suppliante que l'on découvre la silhouette de la bienheureuse. Nul cadre ne convenait mieux à cette vertueuse princesse qu'un de nos poètes normands a si joliment chantée :

Duchesse qu'Alençon aimait
Et dont un cloître Argentanais
Cacha la grâce,
Mortagne vous retint souvent
Et Mauves au château plaisant
Dont il n'est trace (3).

Il n'est point question du Pin dans cette strophe et le poète vient après l'historien nous prouver combien est dépaycé ici ce souvenir de Marguerite de Lorraine. On

(1) M. Patu de Saint-Vincent qui avait épousé M^{lle} Pauline de Hemant, morte le 18 août 1858, à cinquante ans, était membre de la *Société des Antiquaires de Normandie*. Il publia chez Glaçon, à Mortagne, de 1825 à 1828, en six livraisons, et avec la collaboration de M. Duplat, qui fit les illustrations, un « Voyage pittoresque et historique dans les comtés du Perche et d'Alençon », intitulé : *Vues pittoresques prises dans les comtés du Perche et d'Alençon, dessinées d'après nature par P.-Louis Duplat, suivi d'un texte statistique et historique par J. Patu de Saint-Vincent*.

Ce recueil ne fut pas achevé. On dit même que l'auteur, n'étant pas satisfait de la rédaction voulut détruire les exemplaires parus. Toujours est-il que l'ouvrage est devenu fort rare.

(2) Notes inédites de M. Tournouër.

(3) Baron J. Angot des Rotours. *Bulletin de la Société historique de l'Orne*, tome XXIV, janvier 1905.

voudrait voir ce vitrail là où il fut à l'origine, dans cette bonne cité mortagnaise où la princesse a laissé un si grand renom de sainteté. Toutefois nos regrets ne doivent pas nous rendre injustes, et il nous faut reconnaître l'extrême élégance de la verrière que nous avons devant les yeux. C'est une délicate dentelle, pour laquelle le curé, M. l'abbé Filleul, qui nous accompagne très aimablement ne cache pas sa prédilection.

Le rétable du maître-autel et les boiseries de la chapelle Saint-Louis, du ^{xvii}^e siècle, proviennent de l'abbaye de Chênégalon. Ces dernières, surtout, sont remarquablement traitées et l'on ne se lasse d'admirer le talent du sculpteur qui a détaillé avec un art infini les moindres parties de ces chefs-d'œuvre.

Les murs des bas-côtés portent de nombreuses plaques de marbre noir parmi lesquelles on relève les inscriptions suivantes :

A. C. J. B. R. Frédéric / Patu de Saint-Vincent / décédé après 4 mois / de mariage le 11 mars / 1827. / Tout le monde l'aimait. / Priez pour lui.

A. R. A. de Cissay, veuve / Leconte de Gersans / décédée le 27^{bre} 1832 / âgée de 80 ans. / Elle n'a fait que du bien. / Elle a légué 1000 francs pour construire / cette chapelle. / Priez pour elle.

J. O. Patu de S. Vincent / décédé le 11 Février 1834 / à l'âge de 80 ans. / Il a fait faire la sacristie, la / chapelle Saint-Louis et a légué / 1000 francs pour faire cette chapelle. / Priez pour lui.

Ci-gît R. Debonne / décédé le 23 mars 1840 / âgé de 82 ans.

Ici (1) repose / Elisabeth Pauline / de Hemant / dame Patu de S. Vincent / morte dans le Seigneur / le 18 Août 1858 / dans sa 51^e année. / Heureux les morts / qui meurent dans le Seigneur, / leurs œuvres les suivent. /

Pastor secundum Cor Dei. / Ci-gît N.-L. Lefrançois / décédé le 14 8^{bre} 1865 / curé de cette paroisse / qu'il a édifiée / pendant 40 ans.

A la mémoire / de Messire Cyrille-Jules / Patu de S. Vincent / bienfaiteur insigne / de cette église / et de cette paroisse / décédé au château de la Pellonnière / le 2 mai 1867 / à l'âge de 66 ans.

(1) Chapelle du Sacré-Cœur.

A la mémoire / de / Jean Lebel / Curé / Anne de Maillé / Pierre Collin, prêtre / Alexis de Vieillard / bienfaiteurs de cette paroisse.

Les quatre cloches de l'église du Pin datent de 1856. Les noms de leurs parrains et marraines sont trop intimement liés à l'histoire de ce pays et de cette paroisse pour que nous omettions de citer les inscriptions qui les ont conservés :

L'An 1856, j'ai été bénite pour l'église du Pin-la-Garenne, Monsieur François étant curé de la paroisse, et nommée Augustine-Pauline par M. Augustin-Alexandre de Vanssay, ancien officier de dragons, chevalier de la Légion d'honneur, et par M^{me} la Baronne Patu de Saint-Vincent, née Pauline de Hémant.

L'an 1856, j'ai été bénite pour l'église du Pin-la-Garenne, Monsieur François étant curé de la paroisse, et nommé Ausbertine-Victoire par Monsieur Aubert-Mallet et Victoire Drouin.

L'an 1856, j'ai été bénite pour l'église du Pin-la-Garenne, Monsieur François étant curé de la paroisse et nommée Bazilisse-Marie par Monsieur Bazile Provost, vicaire du Pin-la-Garenne et M^{lle} Marie Fromentin.

L'an 1856, j'ai été bénite pour l'église du Pin-la-Garenne, Monsieur François étant curé de la paroisse, et nommée Renée-Isabelle par M. René de Vanssay et Isabelle de Hémant.

Comme on a pu le voir, le nom de M. Patu de Saint-Vincent revient sans cesse dans l'histoire de cette paroisse, attestant l'activité inlassable, sinon toujours heureuse, dont fit preuve cet homme de bien.

Non seulement il remaniait son église, mais il cherchait à l'enrichir de souvenirs et d'œuvres d'art. C'est ainsi qu'il alla au Val-Dieu rechercher les ossements et le tombeau de Pierre II d'Alençon qu'il rapporta ici (1). Aujourd'hui, ce tombeau, orné de bas-reliefs, se trouve dans les sous-sols de l'édifice ; et, par malheur, ces sous-sols appartiennent à la commune qui a transformé ce lieu en salle de répétition pour la musique municipale. Dans ces conditions, il est à peine besoin de dire que le monu-

(1) Il n'est nullement prouvé du reste que ces ossements proviennent de Pierre II d'Alençon.

ment a grandement souffert. Plusieurs sculptures, parmi lesquelles gisent, éventrées, de vieilles lanternes vénitiennes, ont été mutilées et l'on souffre de voir si peu respectées cette sépulture et cette œuvre d'art.

Ici se clôt notre visite.

Sur la place, nos voitures attendent. Nous y montons sans retard et nos chevaux bien reposés filent bon train sur Mortagne où nous arrivons vers midi.

A la porte de l'*Hôtel du Grand-Cerf* nous trouvons un groupe nombreux de Nogentais qui, n'ayant pu, à cause de l'incommodité des trains, prendre part à notre promenade, n'ont pas voulu pour cela manquer la réunion de l'après-midi.

Après le déjeuner qui fut très cordial et très gai et auquel assistèrent une dizaine de convives, quelques confrères s'acheminèrent vers le Musée Percheron. Cette visite, du reste, était obligatoire, car la nouvelle installation de nos collections, rue du Portail-Saint-Denis, est encore peu connue et comme le mérite en revient à M. G. Creste, chacun était heureux de pouvoir féliciter notre sympathique trésorier dans cette antique maison des comtes du Perche dont il nous parlera bientôt en érudit.

A 2 h. 1/2, une élégante et nombreuse assemblée occupait la salle de la mairie où devait se tenir notre séance annuelle et ce nous est un devoir de remercier les personnes qui par leur présence ont bien voulu apporter un encouragement à notre *Société Percheronne*.

Que fut cette séance? Un de nos distingués vice-présidents le dira beaucoup mieux que nous le saurions faire et nous pensons être agréables à tous en reproduisant, au moins en partie, l'article que publia le *Bellémois* du 10 octobre 1907 (1) :

A 2 h. 1/2 dans la grande salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville, M. le Dr Levassort ouvre la séance. En termes pleins de délicatesse, il salue la nombreuse assistance, il présente les excuses de M. le V^{te} de Romanet, président de la Société, que son état de

(1) Le même article était paru dans le *Nogentais* du 6 octobre 1907.

santé retient encore loin de nous, celles aussi de plusieurs membres qui ont le regret de ne pouvoir venir. Il donne ensuite lecture de son mémoire intitulé : *Médecins Percherons*. Ceux dont il nous entretient méritent que l'on garde leur souvenir, car ils furent avant tout des hommes de dévouement et de devoir. Quelques-uns furent de généreux philanthropes ou de sincères amis de la science et des arts. Notons, comme intéressant particulièrement notre contrée, feu le docteur Jousset, l'archéologue passionné à qui nous devons tant de travaux précieux, le docteur Cassagnol et le docteur Desplantes dont les noms restent chers à notre pays.

M. Tournouer, le distingué secrétaire général de la Société, fait ensuite le *Compte rendu des travaux* pendant l'année qui vient de s'écouler. Il montre le but à atteindre et il espère que ni les savantes collaborations, ni les encouragements de sociétaires de plus en plus nombreux ne feront défaut à l'œuvre entreprise.

A son tour, M. G. Creste prend la parole pour son *Rapport financier*. Il ne se contente pas d'être un trésorier parfait, soucieux de l'équilibre budgétaire de la jeune Société, il est aussi un érudit consciencieux et bien informé. A ce titre il nous raconte *l'histoire d'une vieille maison de Mortagne* : c'est la maison où l'on vient d'installer le Musée Percheron. Comme siège d'un musée d'antiquités, il était impossible de mieux choisir. La « vieille maison » garde dans son architecture de beaux vestiges de diverses époques, elle est bâtie dans l'enceinte du vieux fort Toussaint aujourd'hui disparu avec sa collégiale, elle est voisine de la porte Saint-Denis qui ressemble à s'y méprendre au porche nogentais du même nom. Elle a, de plus, une histoire ; c'est là, sans remonter aux temps anciens, qu'habitait, aux jours de la Terreur, le trop fameux conventionnel Desgrouas, mort en 1816 dans la prison de Mortagne.

La parole est donnée ensuite à M. Ch. Turgeon pour une de ces délicieuses fantaisies poétiques qu'il excelle à composer et qu'il débite à ravir. Nul mieux que lui ne sait passer « du grave au doux, du plaisant au sévère ». L'on applaudit tour à tour *un petit frère au Paradis*, *Un bon ménage*, et la si drôle *Nouvelle manière de préparer le homard*.

Entre temps, M. René Gobillot, un champenois d'origine percheronne, nous fait admirer son jeune talent de grave philosophe et de littérateur fin et délicat. Après avoir entendu son *Étude Percheronne* qui ne serait fier d'être du Perche ? Et même

qui n'aimerait être du joli village de Mauves, si bien chanté par le grand-père de M. Gobillot sur les marges d'un vieil Horace ?

Avec M. Fournier, c'est un *Voyage en raccourci* que nous entreprenons à travers les rues et les recoins de Mortagne. Où allons-nous ?... qu'importe. A chaque pas il est doux de s'arrêter pour savourer les souvenirs du passé. Nous, profanes, nous pourrions nous y perdre. Mais notre guide est là, plein de savoir et d'expérience, qui saura toujours nous ramener dans la bonne voie et ne nous abandonnera pas que nous ne soyons arrivés au *Grand Carrefour*... M. Fournier a lu les éléments d'un livre du plus grand intérêt pour la ville de Mortagne, s'il veut seulement le compléter à la manière et selon la méthode du *Tableau de la ville de Chartres en 1750*, naguère publié par la *Société archéologique d'Eure-et-Loir*.

Vers 5 heures, la séance est terminée. Au dehors, la pluie tombe à flots. Quelques-uns, pleins de courage, s'en vont encore visiter le Musée Percheron dans sa nouvelle installation ; tous constatent avec bonheur que la *Société Percheronne d'histoire et d'archéologie* vient d'affirmer de plus en plus sa vitalité.

Nous n'ajouterons rien à ces lignes si aimablement écrites, mais beaucoup trop élogieuses à notre endroit ; et, c'est presque en rougissant que nous signerons ce modeste rapport.

RENÉ GOBILLOT.

Ont pris part à la promenade :

Sociétaires : M^{mes} Jules Creste, Georges Creste ; MM. Creste, l'abbé Deshayes, Gérault, Gobillot, Lebourdais, Lésin, le D^r Levassort, de Mautort, Pezard, l'abbé Tabourier, Tournouer.

Non Sociétaires : M^{mes} H. Gérault, Hurel, Leroy, G. Levassort ; M^{lles} Marie-Thérèse Laurent, Marie Levassort, Madeleine Levassort, Suzanne Levassort ; MM. Jean Bouché, G. Levassort, de Vanssay.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 30 SEPTEMBRE 1907

Présidence de M. le Dr LEVASSORT, vice-président

Les membres de la Société se sont réunis en Assemblée générale annuelle, à Mortagne, en la salle des Fêtes de l'hôtel de ville.

La séance s'ouvre à deux heures, sous la présidence de M. le Dr Levassort, vice-président, qui présente les excuses de M. le V^{te} de Romanet, président.

Assistaient à la réunion les membres de la Société : MM. AGUINET, BOURGOUIN, BIGET, M^{lles} BENARD, MM. l'abbé CLAIREAUX, Théophile COURONNET, Georges CRESTE, COTREUIL, M^{me} Jules CRESTE, MM. CHABLE, l'abbé CHA-LINE, DELAUNAY, l'abbé DESHAYES, DUPRAY DE LA MAHÉRIE, Ernult DESCOUTURES, FOURNIER, FARCE, GAILLARD, GUESNON, l'abbé GODET, GOBILLOT, l'abbé GUERCHAIS, GÉRAULT, M^{me} HUREL, MM. le Dr JOUIS, LÉSIN, LEBOUR-DAIS, LECHARTIER, Paul LEVASSORT père, MAREAU, DE MALLEVOUE, PEZARD, POIRIER, PÉTROP, C^{te} DE SOUANCÉ, Henri Tournouer, Charles TURGEON, Paul TURGEON, l'abbé TABOURIER, TOURAUX.

Excusés : M. le Dr BRISARD, M^{me} CHARDON, MM. l'abbé COIN, DE VAUX, M. et M^{me} Paul DAUPELEY, MM. l'abbé DUMAINE, FAUQUET, M^{lle} M. GATINEAU, MM. Félix et Paul HULOT, M^{lle} HURVOY, MM. HAMELIN, HUET, Charles LEROY, MALGRANGE, Jacques RÉGNIER et VILLETTE-GATÉ.

Parmi les assistants : M^{mes} Henri Tournouer, MAREAU, DELAUNAY, DUPRAY DE LA MAHÉRIE, Paul LEVASSORT, Georges LEVASSORT, Henri GÉRAULT, FARCE, Charles TURGEON, Paul TURGEON, Georges CRESTE, TOURAUX,

LEROY, BRISARD, LÉSIN, M^{lles} MAREAU, DUPRAY DE LA MAHÉRIE, LEVASSORT, QUÊNU, TURGEON, MM. Jean BOUCHÉ, Georges LEVASSORT fils, Jacques et Pierre MARGARITIS.

Sont admis comme membres de la Société :

MM.

SEMALLÉ (le C^{te} DE), au château de Frébourg, par Mamers, présenté par MM. le V^{te} de Romanet et Tournouër ;

AVRIL (Edouard), avoué à Mortagne, présenté par MM. Delaunay et Le Tourneau ;

FARCE (Georges), notaire à Mortagne, présenté par les mêmes ;
CHALINE (l'abbé), prêtre habitué à Mortagne, présenté par MM. l'abbé Guerchais et Creste ;

MAILLARD (Henri), au château de la Jarriaye, en Champeaux-sur-Sarthe, présenté par MM. le D^r Levassort et Jules Bouché ;

LECHARTIER, avoué, présenté par MM. le D^r Levassort et Creste ;
GÉRAULT (Henri), 4, rue Cicé, à Paris, présenté par MM. Paul Levassort père et le D^r Levassort ;

OLIVIER (Albert), huissier à Nogent-le-Rotrou, présenté par MM. Théophile Couronnet et Pétrop.

L'ordre du jour comportait :

- 1^o *Médecins Percherons*, discours par M. le D^r LEVASSORT, président ;
- 2^o *Compte rendu des travaux de la Société pendant l'année*, par M. TOURNOUËR, secrétaire général ;
- 3^o *Rapport financier*, par M. Georges CRESTE, trésorier ;
- 4^o *Notes pour servir à l'histoire d'une vieille maison de Mortagne : Maison du Musée Percheron*, par M. Georges CRESTE ;
- 5^o *Un petit frère au Paradis*, poésie, par M. Charles TURGEON ;
- 6^o *Étude Percheronne*, par M. René GOBILLOT ;
- 7^o *Petite moralité pour rire, un bon ménage*, poésie, par M. Charles TURGEON ;
- 8^o *Un voyage en raccourci et une surprise*, par M. L. FOURNIER, secrétaire ;
- 9^o *Nouvelle manière de préparer le homard*, recette communiquée à l'auteur par une dame de Mortagne, poésie, par M. Charles TURGEON.

Les comptes de l'année 1906-1907 présentés par M. G. Creste, trésorier, ont été approuvés.

Au cours de la réunion une quête au profit du *Musée Percheron*, faite, par M^{lles} Marie et Madeleine Levassort, a produit une somme de 84 francs.

A la fin de la séance, M. Fournier présente aux assistants à titre de « surprise », le plan de *Mortagne place forte et ville ouverte* qu'il vient de terminer et que chacun examine avec le plus grand intérêt.

La réunion est terminée à 5 heures et avant de se séparer bon nombre de sociétaires se rendent rue du Portail-Saint-Denis pour visiter le *Musée Percheron* dans son installation nouvelle.

Le Secrétaire,

L. FOURNIER.

MÉDECINS PERCHERONS

MESDAMES, MESSIEURS,

L'année dernière, à pareille époque, je présidais la réunion solennelle de la *Société Percheronne* à Rémalard. Je remplaçais alors notre excellent président malade et croyais que ma présidence d'occasion n'aurait qu'un temps très limité. Hélas ! quoique mieux portant, M. de Romanet ne se sent pas encore assez vaillant pour affronter la présidence d'une séance solennelle et publique. Espérons que l'année prochaine sa santé sera complètement rétablie et lui permettra cet effort. De sorte que je me vois dans la nécessité de vous faire encore un discours. Je vous demande toute votre indulgence n'ayant pas eu le temps de suivre le précepte de Boileau et de remettre mon travail, vingt fois sur le métier, de le polir et le repolir.

Contrairement à beaucoup de confrères voisins, le médecin percheron, pourvu qu'il soit tant soit peu doué d'un tempérament d'artiste — et en général les médecins sont presque tous des amateurs d'art — le médecin percheron, dis-je, est un favorisé de la nature. Ses collègues voisins, de la Beauce et de l'Eure, par exemple, ne parcourent que des routes droites et monotones n'ayant devant eux que la plaine tachée çà et là de petits boqueteaux. Leur véhicule, il est vrai, les mène à la porte même de leurs malades, les fermes formant des agglomérations plus faciles à desservir. Mais si cette facilité leur épargne de la fatigue, elle les prive de toutes les joies d'artiste que peut éprouver le médecin percheron à par-

courir, le plus souvent à pied, ces petits chemins tantôt montants, tantôt descendants, sinueux toujours, abrités ou découverts, laissant tout à coup apercevoir, dans une échappée, des coteaux s'étageant dans des courbes gracieuses, des lointains d'un bleu merveilleux, des horizons infinis devant lesquels il est permis de croire que, vivant en face d'un tel spectacle, l'homme ne devrait plus avoir que de larges pensées. La contemplation de ces sites enchanteurs devrait être un baume pour le cœur du médecin qui ne voit souvent que l'humanité souffrante. Et, cependant, lorsque, grillé par le soleil ou fouetté par la bise, trempé par la pluie, traçant la neige, il s'achemine vers la chaumière où il est impatientement attendu, le médecin, insensible aux panoramas qui se déroulent devant lui, fait quelquefois un retour sur lui-même et maugrée contre une profession si pénible. Il se dit que cette carrière use bien vite ceux qui l'ont embrassée, il compte les disparus qui, comme lui, ont parcouru les mêmes chemins, dans des conditions encore plus pénibles parce qu'alors le cheval était le seul moyen pratique de locomotion.

C'est de quelques-uns de ces disparus que je voudrais vous entretenir aujourd'hui, heureux de faire revivre pendant quelques instants leur mémoire devant vous.

Vous en avez connu plusieurs qui ont veillé sur vos berceaux, soigné vos pères et vos mères, et j'aime à penser que vous les retrouverez avec plaisir.

Et d'abord nous ne devons pas oublier que ce fut un médecin percheron, *Robert Giffard*, qui fut le promoteur de l'émigration percheronne au Canada après avoir lui-même donné l'exemple et s'être établi à Beauport, près de Québec, en 1627.

Notre excellent ami, Charles Turgeon, nous en a parlé dans son discours sur l'émigration des Turgeon et nous le montre revenant de temps en temps chercher des cultivateurs dans le Perche devenu une pépinière de colons laborieux (1).

(1) *Bulletin de la Société Percheronne*, t. IV, p. 173.

Un autre médecin qui ne naquit ni ne mourut dans le Perche, mais qui y séjourna, au château de Prulay, en Saint-Langis, près Mortagne, fut le *Docteur Poissonnier*, seigneur justicier de Prulay, Saint-Langis et Parfondeval.



Docteur POISSONNIER (1)

Le Musée Percheron possède, grâce à la générosité de la famille Pezard, le buste de M. et de Mme Poissonnier. Je vous donnerai sur son compte les renseignements qui m'ont été fournis par notre très sympathique secrétaire-général, M. Tournouer, qui connaît, je crois, la généalogie de tous les Percherons de naissance ou d'adoption.

Poissonnier (Pierre), naquit à Dijon le 5 juillet 1720.

Fils d'un apothicaire, il fut reçu docteur en médecine en 1743. En 1747, il était déjà professeur de chimie au Collège de France et inspecteur suppléant des hôpitaux militaires en 1754.

En qualité de premier médecin, Poissonnier fit les campagnes de 1757 et 1758, en Allemagne. Médecin consultant du roi, il fut chargé d'une négociation diplomatique auprès de l'impératrice de Russie qui lui conféra le titre de lieutenant général de ses armées. De retour en France, il fut nommé Conseiller d'État avec une pension de 1.200 livres.

En 1764, Poissonnier devint directeur et inspecteur de toute la médecine dans les arsenaux maritimes et les colonies et garda le poste pendant vingt-huit ans. Il institua les concours dans les hôpitaux militaires de la marine en 1768.

Il découvrit un procédé pour dessaler l'eau de mer, 1763.

Pendant la Terreur, Poissonnier fut incarcéré avec sa femme et son fils.

(1) Clichés et reproductions de M^{lle} Marie Levassort.

Pendant ses différents séjours à Prulay il attira des littérateurs et des poètes, entre autres Delille.

Après avoir connu le faste, il mourut dans la misère à Paris, le 15 septembre 1798.

Mais, si l'un de ces médecins fut utile aux Percherons en leur faisant connaître le Canada et l'autre à la France en la servant diplomatiquement et militairement, ils ne vécurent pas de cette vie dont je vous parlais à l'instant.

Je ne saurais d'ailleurs vous citer tous les noms de médecins qui exercèrent leur art dans le Perche. Il me faut nécessairement me rapprocher beaucoup de l'époque actuelle pour trouver des renseignements qu'on ne rencontre guère que dans les journaux.

Permettez-moi cependant de vous parler de *Lange* (Grégoire-Jacques), né à Mortagne en 1754 et mort le 6 janvier 1840, à Mortagne. Fils d'un notaire, il fit ses études à Alençon au collège des Jésuites et les termina à l'Université de Caen. Docteur agrégé à la Faculté de Caen il exerça quelque temps la médecine.

Partisan de la Révolution, il entra dans l'administration départementale en qualité de membre du directoire du Calvados. Esprit modéré, il sut rendre des services à beaucoup d'émigrés et faillit être victime de la fureur populaire en voulant arracher à la mort son ami et collègue Bayeux.

Pendant la Terreur il se retira à la campagne, remplissant les fonctions de juge de paix. Sous le Consulat, il revint à Caen et se livra à l'étude des sciences et des lettres. Il fut l'un des fondateurs de la *Société des Antiquaires de Normandie* et remplit les fonctions de trésorier pendant six ans.

Conscientieux, exact, dévoué, franc et loyal furent les qualités de ce savant estimable.

LHERMINIER (JEAN)

DEBREYNE

Le monastère de la Trappe forma toute une génération de médecins et ces moines qu'on représente comme des obscurantistes procurèrent au Perche des hommes de science, de progrès, qui firent honneur à leurs premiers maîtres.

Un de leurs principaux élèves fut le *Docteur Lherminier*, Jean, né en 1752, à Sainte-Colombe-sur-Rille. Ses parents habitaient près le Nuisement, en Saint-Langis, à deux kilomètres de Mortagne, une ferme appartenant à l'abbaye de la Trappe.

Le petit Jean aidait ses parents dans leurs travaux de culture lorsque, vers l'âge de treize ans, il fut remarqué par un trappiste médecin, le Frère François. Celui-ci, avec le consentement des parents de l'enfant, le prit à la Trappe où il lui fit son éducation littéraire et scientifique. Il partit ensuite pour Paris terminer ses études médicales et revint se fixer à la Trappe où il exerça la médecine. Là, il fut pour d'autres ce qu'avait été pour lui le frère François, un initiateur dans les sciences médicales. M. Saint-Lambert, dont je parlerai plus loin, fut un de ses élèves.

La Révolution ayant forcé les Trappistes à quitter l'abbaye et celle-ci ayant été achetée par un sieur Guernon, le docteur Lherminier continua à habiter une partie du monastère ne cessant de donner ses soins aux nombreux malades qui venaient le consulter de toutes parts attirés par sa réputation et sa bienveillance.

« Les travaux, les privations et la maladie, écrit
« M. Charles du Hays, amenèrent chez M. Lherminier
« une vieillesse prématurée. Il mourut le 27 avril 1815,
« à l'âge de 63 ans, ayant fait distribuer sous ses yeux
« jusqu'à sa dernière obole. »

Il fut inhumé dans le cimetière de Soligny. Sa tombe fut recouverte d'une chapelle dédiée à saint Jean, son

patron et portant ces simples mots : « Au vertueux Lherminier. » Je ne sais si le docteur Lherminier fut immédiatement remplacé au monastère de la Trappe, mais sept ans après sa mort, en 1823, il eut un successeur dont le nom est trop connu pour que je n'en fasse pas mention.

Debreyne (Pierre-Jean-Corneille), né à Quœdypre, près Dunkerque, le 7 novembre 1786; fut reçu docteur en médecine à la Faculté de Paris en 1814. Il entra à la Trappe en 1823 sous le nom de frère Robert et pratiqua la médecine avec beaucoup de succès. Il fut l'auteur de plusieurs ouvrages scientifiques qui eurent une certaine valeur et laissa des formules pharmaceutiques dont quelques-unes portent encore son nom.

SAINT-LAMBERT

(1790-1864)



Docteur SAINT-LAMBERT

Un de ceux qui laissèrent dans la mémoire et le cœur de leurs contemporains le souvenir le plus vivace fut certainement M. Saint-Lambert. Très populaire dans la région mortagnaise, il était réputé pour sa science, son coup d'œil, son habileté et sa bonté qui ne perdait rien à être mêlée à un esprit primesautier.

On raconte encore volontiers dans les campagnes des histoires du « Père Saint-Lambert ». Il nous intéresse donc tout particulièrement.

Né en 1790, à Soligny-la-Trappe, M. Saint-Lambert appartenait à une famille nombreuse et peu fortunée;

c'est dire tout de suite qu'il dut avoir beaucoup de courage et d'opiniâtreté pour arriver à la situation qu'il occupa. Il reçut d'abord les leçons du docteur Lhermionier, puis finit ses études à Paris où, après un travail incessant et d'autant plus méritoire que le jeune Saint-Lambert ne devait pas posséder beaucoup d'argent et par conséquent travailler dans des conditions de confort qui lui fassent priser le coin du feu, il obtint le diplôme d'officier de santé. Ne vous étonnez point de ne pas le voir docteur. C'est que l'obtention de ce titre ne s'acquiert que beaucoup plus onéreusement. Il fallait d'abord être bachelier ès-lettres, puis bachelier ès-sciences et par conséquent passer un certain temps de sa vie d'enfant dans des collèges dont la pension revient toujours cher. M. Saint-Lambert manquait précisément des subsides nécessaires.

Installé à Mortagne, il y devint rapidement un médecin apprécié, parcourut brillamment les différentes étapes d'un jeune médecin : chirurgien-adjoint de l'hôpital, puis chirurgien en chef en 1820, il menait de front son service hospitalier et sa nombreuse clientèle.

« La nature lui avait accordé une grande intelligence, « un esprit fin et une santé inaltérable — dit le docteur « Ragaine. — Ces dons précieux furent constamment « utilisés pour le service du bien, avec un désir ardent « d'être utile à ses semblables. Toujours prêt à soulager « la souffrance, il ne s'inquiétait jamais de la situation « de ses clients, mais il prodiguait à tous ses soins avec « un égal dévouement (1). »

Peut-on jamais faire d'un homme un plus bel éloge et faut-il s'étonner si les honneurs civiques lui vinrent par surcroît ! Chevalier de la Légion d'honneur, conseiller municipal, adjoint au maire de Mortagne et conseiller d'arrondissement, tels étaient ses titres au moment de sa mort en juillet 1864.

Je vous ai parlé de sa bonté ; ne croyez point que ce soit une pure flatterie à l'adresse de la mémoire d'un de

(1) *Écho de l'Orne*, 1864, n° 27.

mes confrères et destinée à rejaillir sur le corps médical tout entier. Je vous en donnerai l'exemple suivant que j'emprunte au rédacteur de l'*Écho de l'Orne* du 7 juillet 1864 et que j'ai copié textuellement pour ne pas en dénaturer la saveur.

« M. Patu de Saint-Vincent, propriétaire au château de
« la Pelonnière, qui, malgré une indisposition, avait voulu
« assister au dernier devoir rendu en commun à l'un de
« ses meilleurs amis a prononcé sur sa tombe quelques
« paroles improvisées, rappelant une seule action d'une
« bienfaisance toute divine, tel qu'on en pourrait citer à
« l'infini dans la vie de M. Saint-Lambert. Se trouvant un
« jour auprès d'un malade dont les ressources ne pou-
« vaient suffire à l'acquisition du premier vêtement que
« la nature a rendu indispensable à l'homme, ce digne
« chirurgien se dépouilla spontanément de celui qu'il
« portait et le donna au malade, trouvant ce sacrifice
« tout naturel puisqu'il s'agissait de venir en aide à l'hu-
« manité. »

Ne trouvez-vous pas que saint Martin donnant la moitié de son manteau fait maintenant bien triste figure auprès de M. Saint-Lambert ?

La ville de Mortagne tint à prouver sa reconnaissance à l'homme de bien qu'elle perdait.

Le 12 juillet 1864, le conseil municipal décidait à l'unanimité de ses membres présents « 1^o de consacrer la reconnaissance de la Ville de Mortagne envers M. Saint-Lambert
« en faisant à sa famille la concession gratuite du terrain
« qui lui sert de sépulture.

« 2^o De perpétuer ce témoignage d'estime et de reconnaissance en plaçant, aux frais de la commune sur la
« tombe de M. Saint-Lambert, une pierre sur laquelle
« sera gravée l'expression de ces sentiments. »

Il y a quelques années, en 1899, la ville de Mortagne revenait encore sur ses sentiments de gratitude envers M. Saint-Lambert en donnant son nom à la rue dans laquelle il habitait.

DOCTEUR MIRBEAU

(1815-1900)

Un autre médecin qui avec les Delantes, les Sebire, plus tard médecins à Longny, sortit de cette école de la Grande-Trappe fut le *Docteur Mirbeau*, de Rémalard.

M. Mirbeau (Ladislas-François), naquit à Rémalard le 4 octobre 1815. Il était fils de M. Amable Mirbeau qui avait été notaire à Condé-sur-Huisne et ensuite à Rémalard où il est décédé notaire honoraire.

D'abord médecin à Trévières, chef-lieu de canton du Calvados, il vint vers 1849 s'établir dans son pays natal. Le docteur Mirbeau fut le père du romancier Octave Mirbeau dont on peut contester les idées mais non pas le talent.

DOCTEUR BEAUMONT (HIPPOLYTE)

(1804-1880)



Docteur Anselme BEAUMONT

Docteur Hippolyte BEAUMONT

A côté de M. Saint-Lambert, exerçant en même temps que lui la médecine, voici une autre figure médicale, celle du docteur Beaumont.

Hippolyte Beaumont naquit le 8 décembre 1804, à Cesny-en-Cinglais (Calvados), d'une famille qui lui avait donné trois frères.

Leur mère qui avait une prédilection pour la médecine avait désiré que tous ses fils fussent médecins. Et, rare exemple de piété filiale, ils firent tous les quatre leurs études médicales pour satisfaire au désir d'une mère qu'ils adoraient. Tous les quatre exercèrent la médecine à Mortagne ou aux environs, mais à la mort de leur mère, certains reprirent leur liberté et suivirent leur véritable vocation. C'est ainsi que Constant Beaumont, qui avait exercé pendant quelque temps à Mortagne, se fit marin, qu'Anselme après avoir pratiqué pendant huit années la médecine, à Mortagne, entra dans les ordres et devint plus tard curé de Saint-Langis. Un troisième fils, Octave, fut médecin à la Gravelle, près Pervençhères, puis émigra à Saint-Maur, près Paris.

Hippolyte Beaumont resta à Mortagne. Beaucoup d'entre nous se le rappellent certainement. Quant à moi, je vois encore ses beaux yeux noirs et sa bonne figure bien douce. Jusqu'à ses derniers jours médecin de ma famille, je l'ai beaucoup connu et beaucoup aimé parce que je l'ai beaucoup estimé.

Peintre amateur, ce fut lui qui guida ma main, restée d'ailleurs toujours novice, dans les premiers éléments du dessin.

Bon médecin, il était d'un dévouement à toute épreuve, ne reculant jamais devant ce qu'il considérait comme un devoir.

Le 6 janvier 1871, le jour de l'Épiphanie, pendant qu'une partie de la population assistait aux vêpres, les Allemands faisaient leur entrée à Mortagne. Des dragons prussiens étaient envoyés en reconnaissance dans la ville pour voir si elle était occupée par nos troupes; l'un d'eux s'était dirigé vers le faubourg Saint-Eloi pendant qu'un autre, le revolver au poing, s'était arrêté au carrefour de la place des Halles et de la place d'Armes. Un sieur Mongreville qui sortait d'un débit de vins disparu depuis cette époque vint prendre par la bride le cheval

de ce dragon qui, après lui avoir ordonné en langue allemande de lâcher les reines, lui tira à bout portant un coup de revolver dans la tête. Au bruit de ce coup de feu, le dragon qui s'était avancé jusqu'à Saint-Éloi revint à bride abattue rejoindre son camarade et tous deux reprirent la rue Sainte-Croix, mais en passant devant la mairie, un coup de feu tiré par un franc-tireur, caché derrière un des piliers des halles, fit cabrer le cheval de l'un des dragons qui fut désarçonné. La foule accourue, allait faire un mauvais parti au soldat ennemi, le maltraitant à coups de talons de bottes, lorsque le docteur Beaumont venant à passer calma les esprits justement surexcités disant qu'on avait le droit de faire cet homme prisonnier mais non pas de le maltraiter ainsi. Il fit transporter le blessé à l'hôpital dont il était le chirurgien et où le Prussien fut réclamé par les siens quelques jours après.

Le docteur Hippolyte Beaumont mourut à Mortagne, le 11 janvier 1880, à l'âge de soixante-quinze ans. Il fut inhumé dans le cimetière de cette ville ; sa tombe est ornée d'une modeste croix de fonte supportant cette inscription rappelant parfaitement le caractère de l'homme de bien dont je viens de vous parler :

Qu'ailleurs, sur les tombeaux, brillent le marbre et l'or
Les pauvres seront seuls ma couronne à la mort.

DOCTEUR RAGAINÉ

(1814-1883)



Docteur RAGAINÉ

Vous avez tous pu remarquer au Musée Percheron un moulage en plâtre d'un médaillon en bronze dû au burin de notre illustre compatriote Chaplain. Il représente une figure aux traits fins et réguliers, au nez aquilin, ornée d'une barbe taillée en pointe, coiffée d'une large cas-

quette plate posée crânement de côté; comme vêtement, une peau de chèvre. C'est le docteur Ragaine et la ressemblance est frappante. On m'a raconté que ce médaillon avait été offert au docteur Ragaine, par son auteur, en reconnaissance des facilités qu'il lui avait procurées pour son entrée aux Beaux-Arts. Cela vous prouve, une fois de plus, que je ne me trompais pas en écrivant, au début de ce travail, que les médecins aimaient les arts.

Le docteur Ragaine est encore un de ces médecins qui furent tout dévoués aux Percherons. Percheron d'origine, puisqu'il naquit à Mortagne en 1814, le 21 mai, de Michel-Ange Ragaine et de Anne-Félicité Rattier, il fit ses études médicales à Paris et revint, lui aussi, vers son pays natal. Grâce à une activité que vous avez tous pu admirer il acquit une énorme clientèle à laquelle il était tout dévoué.

Frappé des effets salutaires de l'hydrothérapie, il dota l'hôpital, en 1867, d'une installation hydrothérapique à laquelle rien ne manquait.

Médecin des épidémies, il prenait sur ses nuits le temps nécessaire à la rédaction de rapports très documentés concernant les épidémies qui sévissaient dans l'arrondissement : épidémie de fièvre typhoïde à Moulins-la-Marche, épidémie de diphtérie aux environs du Mesle-sur-Sarthe.

Ces travaux remarquables par la Commission des épidémies de l'Académie de médecine lui valurent plusieurs médailles dont une médaille d'or.

Conseiller municipal, puis conseiller général pour le canton de Mortagne, le docteur Ragaine s'appliqua toujours à rendre service.

Dans les dernières années de sa vie, il habitait l'ancienne demeure des de Puisaye qui est occupée actuellement par les Écoles communales.

Ce fut là qu'il mourut, le 9 novembre 1883, après une vie toute de travail et de bienfaisance.

LE DOCTEUR JOUSSET



Docteur Jousset

Il fut un homme dont je me reprocherais de ne pas parler : c'est le docteur Jousset, de Bellême, qui nous appartient à un double titre celui de médecin et celui d'archéologue.

Le docteur Jousset (Pierre-Gatien) naquit à Longny, le 19 décembre 1802, d'un ancien chirurgien des armées de la République qui, blessé à la bataille de Fleurus, n'avait pu, de ce fait, continuer à pratiquer la médecine et était venu dans

son pays exercer la pharmacie. Les Jousset appartenaient en effet à une ancienne et très nombreuse famille du Perche. Pierre Jousset commença ses études au collège de Nogent-le-Rotrou où il fut un très bon élève, puis les termina au Mans. Reçu docteur en médecine à la Faculté de Paris, il vint se fixer à Bellême malgré d'illustres amitiés qui auraient pu le retenir dans la capitale. Pour un homme ayant le goût de l'étude et de la recherche comme le possédait le docteur Jousset, il est certain que Bellême offrait peu de ressources. Mais l'amour de son pays natal, qui le dominait dans cette circonstance, lui inspira, également, d'utiliser en sa faveur son penchant pour l'étude. Et c'est alors que le docteur Jousset donna à l'archéologie percheronne tout le temps que pouvait lui laisser une clientèle nombreuse et publia sur le Perche une centaine d'ouvrages dont certains forment de véritables volumes et sont devenus très rares. « Ils contiennent
« des détails pleins d'intérêt sur les stations gallo-romaines,
« sur les ateliers de silex de l'âge de la pierre taillée et
« polie, sur les habitations et les vestiges remarquables
« du Perche, sur diverses questions relatives à l'histoire

« locale (1). » « Ces travaux, écrit M. de la Sicotière, attestent une science variée, une sagacité en éveil sur toutes les questions, l'amour de la vérité, une grande modération en même temps qu'une remarquable indépendance d'esprit, une bonhomie qui n'est pas exempte de malice. De ces fragments épars, l'auteur aura fini par dégager un monument véritable à l'honneur de son pays et de son propre nom (2). »

Dans un article sur le Musée Percheron de notre ville, paru dans le *Bulletin de la Société Percheronne* (3), M. Tournouer publie une lettre du docteur Jousset, datée du 3 août 1871, faisant au maire de Mortagne et à ses habitants un appel pressant au sujet de la fondation d'un musée pour le succès duquel « il ne faut qu'un peu de bonnie volonté et à peine de l'argent ». En son temps, d'ailleurs, M. le docteur Jousset avait lui-même contribué à un essai de création semblable en envoyant à la mairie de Mortagne « une provision de fossiles qui, écrit-il, dorment, je le soupçonne, du plus introublé sommeil dans les greniers de la mairie, ayant pour rideaux les toiles d'araignées. »

Il n'est point douteux que si son conseil eût été alors écouté, notre Musée Percheron serait aujourd'hui l'heureux possesseur de la précieuse collection du docteur Jousset qui fut réduit à la léguer au Musée d'Alençon, comme M. Bizet fut obligé de léguer ses collections à la Faculté des sciences de Caen regrettant, lui aussi, l'absence d'un musée à Mortagne.

Médecin de l'hôpital de Bellême, le docteur Jousset exerça cette fonction gratuitement pendant cinquante années. « Il fut, dit M. de la Sicotière, un médecin instruit, consciencieux, charitable, dévoué à ses malades qui devenaient promptement ses amis.

« Son activité, son amour du bien s'exercèrent dans toutes les directions. Conseiller municipal, adjoint au

(1) *Le Bien Public* de Bellême, 4 septembre 1892.

(2) *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*, 1893, p. 151.

(3) *Bulletin de la Société Percheronne d'histoire et d'archéologie*, 1901, p. 41.

« maire de Bellême (1860), délégué cantonal pour l'ins-
truction primaire à laquelle il prenait le plus vif
« intérêt, suppléant de la justice de paix (1845), il sut
« dans ces modestes et utiles fonctions mériter l'estime
« et la reconnaissance de tous les gens de bien. »

DOCTEUR MAZIER

Qu'il me soit permis de vous citer encore le *Docteur Mazier* (Marie-Pierre-Amaranthe-Ferdinand), né le 16 octobre 1799 à Soligny-la-Trappe et médecin à Laigle où il mourut le 18 octobre 1868. En 1832, lors de l'épidémie de choléra, il n'hésita pas, quoique marié et père de famille, à aller à Paris étudier cette maladie et aider à la combattre. Après un mois de séjour, il revint à Laigle où le fléau venait de faire son apparition. Il ne fut pas épargné, mais eut le bonheur de guérir.

Il fut l'inventeur, en 1853, d'une moissonneuse pour laquelle il prit des brevets en France et à l'étranger, machine que s'empressèrent de copier d'autres constructeurs.

DOCTEUR DESPLANTES

Voici encore le docteur Desplantes qui, né au Lude (Sarthe) en 1826 d'un père qui était boulanger vient de s'éteindre à Nogent-le-Rotrou, le 20 mars dernier, en laissant le souvenir d'un philanthrope. Il avait de son vivant fondé une crèche où les familles d'ouvriers laissent en garde leurs enfants pendant les heures de travail, puis, à la Cour Juvet, une maison de retraite pour les vieillards disposant de trop peu de ressources pour vivre seuls.

DOCTEUR CASSIGNOL

De Nogent, aussi, le docteur Cassignol, sur lequel M. L.-J. Brière, curé de Notre-Dame de Nogent-le-Rotrou de 1837 à 1851, a écrit, en 1844, sur les Registres paroissiaux de cette église, une notice que mon excellent collègue, M. l'abbé Claireaux, curé-archiprêtre de Nogent, a bien voulu me communiquer et que je reproduis textuellement :

Les hommes sont oublieux, la mémoire du cœur surtout leur manque. Combien facilement ils perdent le souvenir de ceux dont ils ont reçu les plus grands bienfaits ! Tel personnage a consacré sa vie entière au bonheur de ses concitoyens, dont on prononce à peine le nom six mois après qu'il a été enfermé dans la tombe. Je crains, je l'avoue, que le docteur Cassignol, à qui la ville de Nogent-le-Rotrou doit tant de reconnaissance, n'éprouve un sort de ce genre et je lui consacre quelques mots dans un coin de ce registre obscur, pour que tant de services rendus par lui à l'humanité soient du moins constatés quelque part.

M. Bernard-Marie-Parfait Cassignol naquit à Orléans, le 1^{er} janvier 1777. Sa famille était originaire d'Espagne et établie depuis assez peu de temps en France. Il commença ses études dans le dessein d'embrasser l'état ecclésiastique ; mais la Révolution lui fit abandonner cette carrière, à laquelle on peut dire que le Ciel ne l'avait point destiné. Sa vraie vocation, c'est celle qu'il a suivie, c'était la médecine. Quand, pendant quarante ans, on exerce un état non seulement sans dégoût, malgré les travaux les plus pénibles, mais avec amour et une sorte de passion, est-il croyable qu'on se soit écarté, en l'adoptant, de la ligne tracée par la Providence elle-même ? M. Cassignol avait d'ailleurs reçu de la nature tous les talents que requerrait la pratique de son état. Il avait l'intelligence rapide, le coup d'œil juste, le tact sûr ; ce qui, joint à une science qu'il entretenait soigneusement par la lecture assidue des livres nouveaux et à une expérience qui, à la fin, devint tout à fait consommée, en fit vraiment un homme hors ligne dans sa profession.

Rien ne peut donner une idée de l'activité que M. Cassignol déployait dans l'exercice de la médecine. Jour et nuit, au premier appel, au premier signe, il était prêt à se précipiter (c'est

le mot) vers le lieu où les maux physiques et les douleurs humaines réclamaient son secours. Après de longues courses, des fatigues excessives, goûtant à peine les premières douceurs d'un sommeil indispensable pour réparer ses forces, un mot suffisait pour lui faire quitter sa couche, et pour qu'il vous suivît, je ne dirai pas sans murmure, mais gaiement, et avec toutes les apparences de la satisfaction, à des distances souvent fort éloignées de sa demeure. Il n'avait point pour son compte adopté les maximes commodes de certains jeunes médecins de nos jours, qui prétendent que le repos d'un docteur doit toujours être sacré et inviolable et que la maladie complaisante est obligée d'attendre ses loisirs. Neût-il fait que calmer, par sa présence, l'imagination troublée du patient, il croyait que sa peine n'avait pas été inutile. Et ne vous imaginez pas que ce fut à la seule voix de l'opulence qu'il obéit ainsi : sans délai, quand il s'agissait de s'immoler tout entier au service de ses semblables ; le dernier artisan, le prolétaire chargé de famille, le mendiant avaient sur lui des droits égaux, qu'il les avait accoutumés à exercer sans façon. Il n'était nullement rare de le voir rester jusqu'au lever du soleil, au chevet d'un pauvre agonisant, qu'il ne quittait qu'après avoir glissé dans la main de sa femme une partie de l'argent qu'il avait gagné dans la demeure du riche. Si l'hôpital était le lieu de ses délices, ses habitants infortunés étaient ses enfants les plus chéris.

Le docteur Cassignol jouissait dans cette ville d'une confiance telle que chaque famille le regardait presque comme un de ses membres ; on ne voulait guérir que par lui. Qu'on crie tant qu'on voudra à l'engouement, on ne se soutient pas ainsi pendant trente années consécutives dans l'estime et l'affection universelle, sans un mérite très réel et très rare.

M. Cassignol n'était pas seulement un excellent médecin, il était encore un homme d'esprit très agréable, d'une incroyable facilité d'élocution, fertile en bons mots et en réparties ingénieuses. Son cœur était trop généreux, son âme trop élevée pour qu'il aimât l'argent ; il est mort le 18 juin de cette année

— Le docteur Cassignol avait épousé M^{lle} Alexandrine Picart de la Pointe. Son fils Léon-Parfait Cassignol est mentionné dans le registre comme « gradué en médecine ».

— Dans le Panorama de Nogent-le-Rotrou, peint à l'aquarelle en 1812 par J.-R. Méliand, et reproduit en photogravure par M. G. Daupeley en tête du volume intitulé : *Sommaire des délibérations de la commune de Nogent-le-Rotrou pendant la Révolution*, le docteur Cassignol est représenté passant à cheval sur le pont Saint-Hilaire et s'arrêtant un instant à causer avec le peintre Méliand et sa famille. (Cf. p. 197.)

1844, dans une position de fortune presque gênée. Mais Dieu, pour le récompenser, lui fit la grâce qui est au-dessus de toutes les grâces, celle de recevoir avec foi les sacrements de l'Église qu'il avait lui-même demandés.

En écrivant cette notice, M. l'abbé Brière a montré quel zèle il déployait à conserver le souvenir des hommes et des choses de sa paroisse. Voilà un bel exemple à suivre pour les prêtres qui ont quelques loisirs. Ils feront œuvre utile et durable.

Combien d'autres je pourrais citer encore ! *Duchesne-Duparc*, né à Moulins-la-Marche en 1805, médecin à Paris où il mourut en 1870 et qui fut professeur de clinique des maladies de la peau ; *Masse* (Joseph-Nicolas), né à Moulicent en 1811, professeur libre d'anatomie à Paris.

Et tous ces humbles de la profession qui, de jour et de nuit, ont sillonné le territoire percheron, semant leur énergie et leur dévouement ! Leurs noms ont disparu de notre cœur et souvent de notre mémoire faisant penser à ces paroles d'Olivier dans *Jean Baudry* : « La reconnaissance du malade pour le médecin..... ça fait partie de la maladie, ça se déclare avec la fièvre, ça se calme dans la convalescence, la santé en guérit (1). »

Depuis Molière, il est de mode de dire du mal des médecins ; j'ai essayé aujourd'hui d'en dire un peu de bien. Je ne crois pas d'ailleurs avoir eu grand effort à faire pour vous convaincre. Le monde, sous ce rapport, ressemble fort à certains fanfarons de la libre-pensée qui, sentant la mort approcher, s'empressent de demander un prêtre. A peine a-t-on senti la maladie vous effleurer que, vite, on fait appeler celui aux dépens duquel on s'amusait quelques heures auparavant. Ce ne sont d'ailleurs qu'épigrammes renfermant plus de malice que de méchanceté, dont les médecins sont les premiers à rire quand ils ne les composent pas eux-mêmes quelquefois.

C'est le rôle de la *Société Percheronne* de garder le sou-

(1) *Jean Baudry*, par Aug. VACQUERIE.

venir des bienfaiteurs et des illustrations de notre Perche. On ne pouvait laisser se perdre la mémoire d'hommes dont chacun a laissé une trace plus ou moins brillante, mais qui tous, sans exception, ont été des hommes de dévouement. Notre devoir était de les saluer avec respect et reconnaissance.

Dr G. LEVASSORT.

RAPPORT FINANCIER

(1906-1907)

MESDAMES, MESSIEURS,

L'année 1906-1907 — qui est la septième depuis notre fondation — a vu s'effectuer le développement normal de la Société.

Au commencement de cette année nous comptons 183 sociétaires, nombre qui s'est trouvé pendant le cours de cet exercice augmenté de 11 et porté à 194, mais il s'est produit par suite de décès et de démissions une diminution de 9 membres.

Les huit adhésions qui viennent d'être prononcées portent à 193 le chiffre actuel des membres de la Société.

Voici l'état de nos recettes et de nos dépenses :

§ I^{er}. — Société Percheronne

RECETTES

Elles se composent de :

1 ^{ent} . — Montant des 194 cotisations sus-indiqué, savoir :			
2 membres fondateurs à 20 francs.	40 fr. »		
7 membres sociétaires à 10 francs.	70 »		
166 id. à 6 francs.	996 »		
19 id. à 4 francs.	76 »		
194	ENSEMBLE.	1182 fr. »	1182 fr. »
2 ^{ent} . — Vente de Bulletins.		73 »	
3 ^{ent} . — Annonces insérées au Bulletin.		32 40	
	TOTAL.		1287 fr. 40

DÉPENSES

Payé à Regmalard (réunion du 27 septembre 1906).	20 fr. »
Note Fortin, papetier (carnets à quittances).	26 »
Note photogravure.	7 60
Note Levayer, imprimeur.	743 15
Note Fournier, imprimeur.	37 80
Envois d'argent.	4 05
Recouvrement des cotisations, correspondance et frais divers.	27 90
Loyer du Musée.	250 20
Contributions.	38 85
TOTAL.	1155 fr. 55

A quoi il faut ajouter :

1 ^o Excédent de dépenses de 1905-1906. 62 fr. 45 }	91 45
2 ^o Cotisations non recouvrées — 29 » }	

ENSEMBLE. 1247 fr. » 1247 »

D'OU UN EXCÉDENT DE RECETTES DE. 40 fr. 40

La situation est donc satisfaisante et, malgré la charge nouvelle que nous impose la location du Musée, nous pouvons cette année non seulement amortir le déficit de l'année précédente, mais encore mettre en réserve pour l'exercice prochain un léger excédent.

L'accroissement de nos recettes est dû d'une part à la petite augmentation des cotisations et de l'autre à un chiffre assez important produit par la vente de plusieurs collections de bulletins et par la publicité du Bulletin.

Qu'il nous soit permis d'insister encore sur l'intérêt qu'il y a pour les sociétaires à nous demander maintenant les numéros qui leur manquent pour compléter leur collection de notre publication.

Il arrive, dans toutes les sociétés similaires, que les premiers numéros surtout viennent à manquer et qu'on les recherche vainement au bout d'un certain nombre d'années.

Que nos confrères n'attendent donc pas pour nous les demander que nous ayons le regret de les leur refuser.

§ II. — Musée Percheron

L'année dernière, nous annoncions dans notre rapport le transfert du Musée Percheron de la rue d'Alençon à la rue du Portail-Saint-Denis ; c'est aujourd'hui chose accomplie, et vous avez pu juger vous-mêmes que l'installation de notre Musée est faite dans son nouveau local dans des conditions meilleures qu'elles n'étaient autrefois.

Elle se compose de quatre pièces : deux au rez-de-chaussée et deux au premier étage, reliées par un vieil escalier voûté en pierre dont le caractère s'approprie très bien à sa destination actuelle.

Les deux salles du rez-de-chaussée contiennent les objets déjà nombreux, anciens pour la plupart, qui constituent des souvenirs d'un vif intérêt.

Les deux salles du premier étage sont consacrées, l'une aux estampes et dessins qui formeront la collec-

tion iconographique du Perche et l'autre à nos réunions et à la bibliothèque.

Nous voilà donc installés; mais cette organisation n'a pas été sans entraîner des dépenses assez considérables. Des chiffres que vous allez lire il résulte que nous sommes à découvert d'une somme de 357 fr. 65.

Nous vous avons demandé, mes chers Confrères, de nous fournir jusqu'ici ce qu'il nous a fallu pour l'établissement du Musée et vous nous l'avez accordé.

Nous vous demandons aujourd'hui un nouvel et léger effort pour nous permettre de payer, aussitôt que possible, ce que nous restons devoir; et nous avons pensé que vous nous pardonneriez de solliciter vos offrandes à cet instant même.

Il reste encore dans notre aménagement bien des points à perfectionner : un musée et une bibliothèque entraînent toujours dans leur développement des frais nouveaux. Le jour n'est pas éloigné, nous en avons aujourd'hui la certitude, où les ressources ordinaires de la Société nous permettront d'affecter chaque année une certaine somme à cet objet; mais débarrassons-nous dès maintenant de nos frais d'installation. Nous comptons pour cela sur votre concours.

Voici maintenant la situation :

Il existait au 27 septembre 1906 un découvert de.	119 fr. 80	
Il faut y ajouter les dépenses engagées depuis lors et qui ont été occasionnées par le transfert du Musée, savoir :		
Note Launay, serrurier.	2 fr. 50	
Note Chardon, ébéniste.	113 20	
Note Marchand, entrepreneur.	103 45	
Note Gasnier, peintre.	40 30	
Note Deschandelliers, transports.	4 »	
Prime d'assurances 1907.	3 80	
Dépenses diverses.	16 55	
TOTAL.	283 fr. 80	283 80
ENSEMBLE.		408 fr. 60
A porter en recettes les souscriptions recueillies au cours de l'année et s'élevant à (1).	45 95	
IL RESTE DONC UN DÉCOUVERT DE.		<u>357 fr. 65</u>

(1) La liste de souscription est publiée plus loin.

Voici l'état de la caisse :

1^{er}. — CAISSE DE LA SOCIÉTÉ

RECETTES :			
En caisse au 27 septembre 1906.			195 fr. 20
Reçu depuis :			
Solde de cotisations 1905-1906 (moins 7).	126 fr. »	»	
Sur cotisations 1906-1907.	1020	»	
Vente de bulletins.	73	»	
Publicité.	10	»	
	1229 fr. »	»	1229 fr. »
TOTAL DES RECETTES.			1424 fr. 20
Restant à recouvrer :			
26 cotisations se montant à.	162 fr. »	} 184 fr. 40	
Publicité.	22 40		
DÉPENSES :			
Solde dépenses 1905-1906.	412 fr. 65		
Payé sur dépenses 1906-1907.	812	40	
	1225 fr. 05		1225 05
ENSEMBLE.			199 fr. 15
EN CAISSE AU 30 SEPTEMBRE 1907.			

2^{er}. — CAISSE DU MUSÉE

En caisse au 27 septembre 1906.	37 fr. 20
Reçu souscriptions.	45 95
	TOTAL.
	83 fr. 15
Dépenses payées.	26 85
EN CAISSE AU 30 SEPTEMBRE 1907.	
56 fr. 30	

L'année qui vient de s'écouler peut être considérée comme une année d'expérience.

Il s'agissait de savoir si nos ressources normales pouvaient suffire à couvrir les charges nouvelles que les circonstances nous imposaient.

L'expérience est maintenant faite, elle nous est favorable. Vous vous en réjouirez avec nous, mes chers Confrères, car il nous sera permis de tendre vers notre but avec toute liberté d'esprit et de travailler ensemble sans inquiétude pour l'avenir à l'extension et à la prospérité de notre chère Société.

Mortagne, 30 septembre 1907.

Le Trésorier,

G. CRESTE.

SOUSCRIPTION

POUR LE MUSÉE PERCHERON

Produit d'une cagnotte.	4 fr. 35
MM. le Dr Levassort.	2 »
Lebourdais.. . . .	2 »
Touraux.. . . .	2 »
M ^{mes} Jules Creste.	2 »
Tacheau.. . . .	2 »
MM. l'abbé Claireaux.	3 »
Paul Daupeley.	4 »
Comte de Souancé.	2 »
Hamelin.. . . .	2 »
Aguinet.. . . .	2 »
Gobillot.	2 »
G. Creste.	2 »
Anonyme.	3 80
M ^{mes} la Vicomtesse de Broc.	5 »
Bignon, à Paris.	1 »
Produit d'une partie de cartes.	4 80
TOTAL.	45 fr. 95
Produit de la quête à la réunion du 30 septembre 1907 à Mortagne.. . . .	84 »
TOTAL.	129 fr. 95

Notre souscription reste ouverte : elle a pour but immédiat de couvrir ce que la Société reste devoir pour la nouvelle installation du Musée et, s'il se peut, de former un fonds de caisse pour son amélioration.

Les souscriptions peuvent être adressées :

A M. le V^{te} DE ROMANET, au château des Guillels, par Mortagne, président, ou à l'un des vice-présidents :

D^r LEVASSORT, à Mortagne; **abbé CLAIREAUX**, à Nogent-le-Rotrou; **DUPRAY DE LA MAHÉRIE**, au château de la Ferrière, par Pervenchères; soit à **M. TOURNOUER**, secrétaire général, au château de Saint-Hilaire-des-Noyers, par Nocé; soit à **M. FOURNIER**, secrétaire à Mortagne, et à **M. T. COURONNET**, à Nogent-le-Rotrou;

Soit enfin à **M. Georges CRESTE**, place d'Armes, à Mortagne, trésorier de la Société.

RAPPORT GÉNÉRAL

SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ PERCHERONNE

D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

MESDAMES, MESSIEURS,

Pour la septième fois je suis chargé de vous présenter le rapport des travaux de notre Société et pour la septième fois je ne puis que constater avec un sensible plaisir sa marche régulière, son développement et ses progrès. Si, à l'exemple de sa sœur aînée, elle ne peut encore célébrer le 25^e anniversaire de sa fondation, elle a du moins les meilleures assurances de longévité et elle atteint un âge que je qualifierais volontiers d'âge de raison si je ne craignais de lui donner un air de personnalité qui ne lui convient pas. Et cependant, elle est bien vivante, bien agissante; de la raison assurément elle en a et elle le prouve par la bonne administration de ses affaires, par l'ordre dans ses finances, je dirai plus elle en a davantage que bien des gens et c'est là un titre à votre sympathie comme à votre encouragement. Elle possède aussi une qualité que vous lui reconnaîtrez aisément, car en cela elle est bien percheronne, elle sait accueillir avec amabilité et empressement ceux qui viennent à elle et pratiquer envers eux le devoir agréable de l'hospitalité. Vous direz peut-être qu'à ces sentiments très louables se mêle quelque pensée d'intérêt, que la publication coûteuse de son bulletin, l'entretien onéreux de son musée, lui fait envisager avec une satisfaction non déguisée des adhésions généreuses qui rétabliront dans sa caisse un équilibre parfois instable. Je n'y contredis pas, mais laissons, si vous le voulez, le côté

MORTAGNE PLACE FORTE

D'après les nombreux vestiges qui se voient encore sur le terrain, les

Par L. Fournier

Secrétaire de la Société Percheronne

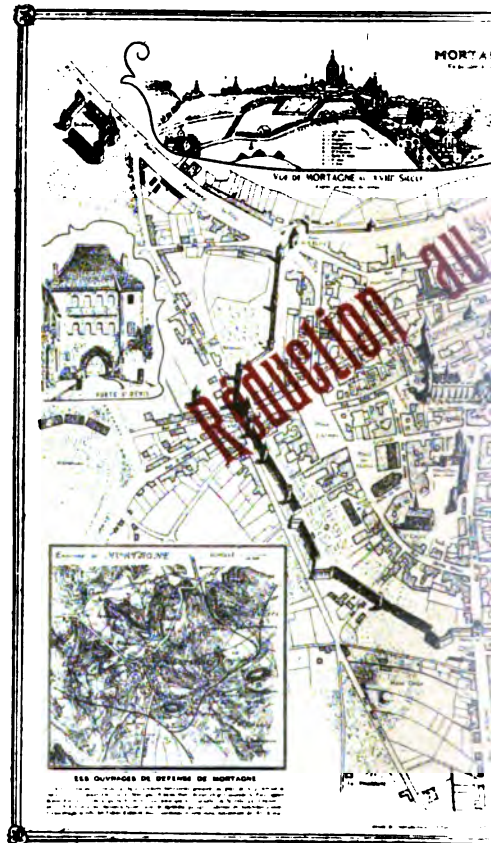
Extrait du *Bulletin de la Société Historique de l'Orne*, présidée par M. H. Tournouer :

Asseoir à vol d'oiseau une ville ancienne, en remontant aux temps les plus reculés, avec ses ouvrages de défense, ses monuments détruits ou désaffectés, sur la planimétrie actuelle de cette même ville, semble, au premier abord, un tour de force.

Ce tour de force, M. FOURNIER, secrétaire de la Société Percheronne d'Histoire et d'Archéologie, vient de l'exécuter, et cela de la façon la plus heureuse.

Il est vrai qu'il n'a pas mis moins de dix années à rassembler les matériaux de cette entreprise, disséminés un peu partout, et que c'est seulement le 30 septembre dernier qu'il a pu présenter à la Société Percheronne d'Histoire et d'Archéologie le résultat de ses laborieuses recherches.

Son travail, qu'il a intitulé MORTAGNE PLACE FORTE ET VILLE OUVERTE, représente, en un cadre d'environ 0 m. 50 de haut sur 0 m. 60 de long, avec une clarté et une exactitude étonnantes — et rien n'y a été sacrifié à la fan-



Condition

Un exemplaire, avec u

Pris chez l'auteur : **5 fr**

Par chemin de fer, dans u

Ce prix de 75 centimes d'emballage ne serait pas augme

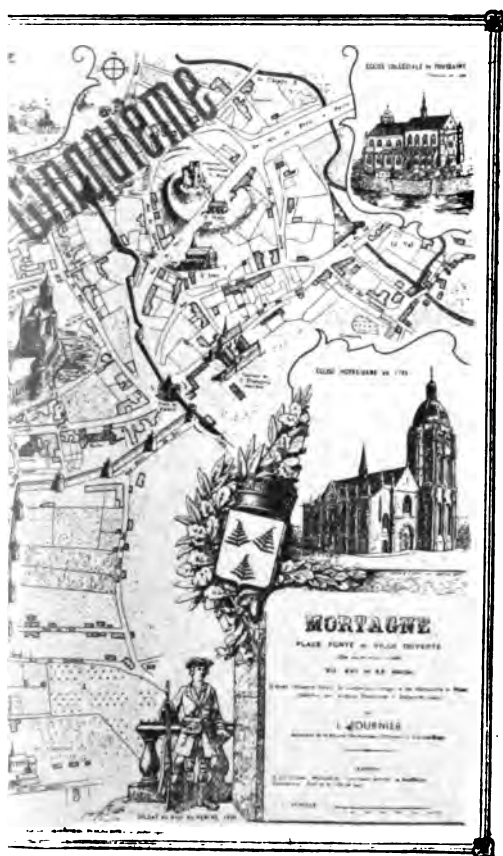
Supplément au numéro du 15 Janvier 1908.

TE ET VILLE OUVERTE

manuscrits et plans retrouvés aux Archives nationales et départementales

URNIER

onne d'Histoire et d'Archéologie



laisie — l'état ancien et l'état actuel de Mortagne au Perche, d'après les nombreux vestiges qui se voient encore sur le terrain, et surtout les manuscrits et les plans retrouvés par l'auteur aux Archives Nationales et Départementales.

Le résumé de ce travail de longue haleine, et dont la réduction au cinquième ne peut donner qu'une très faible idée, est imprimé sur beau papier, mais ne sera pas vendu en librairie.

Il sera déposé, à partir du 1^{er} Novembre, chez l'auteur ou envoyé par chemin de fer, — il se prêterait difficilement à un pliage pour la poste, — dans un étui confectionné tout exprès, aux Membres des Sociétés Historiques de l'Orne et du Perche.

Nous ne saurions trop engager les amateurs à enrichir leurs collections locales d'un véritable chef-d'œuvre, peut-être unique dans son genre, et à adresser dans le plus bref délai (car nous croyons savoir que le tirage de cette vue est très restreint et ne sera pas renouvelé) leurs demandes à M. FOURNIER, 2, rue d'Alençon, à Mortagne (Orne),

de Vente

petit Guide historique :

10s.

étui spécial : 5 fr. 75.

si plusieurs exemplaires étaient demandés par le même.

matériel de l'entreprise, tout important qu'il soit, pour juger l'œuvre de plus haut et pour dégager le but plus noble qu'elle se propose. Ce but nous en avons parlé souvent, car il est notre raison d'être ; aussi n'insisterai-je pas bien longtemps sur son utilité. Laissez-moi pourtant vous rappeler, au risque de radoter comme un vieux rapporteur que je deviens, qu'au temps où nous vivons, temps où l'émancipation se manifeste dans les idées comme dans les personnes, où chacun, à la recherche de théories étranges, pour ne pas dire incohérentes, ou de rivages nouveaux où la vie semble plus fortunée, s'éprend d'un désir fou de voguer à l'aventure, il convient d'opposer à l'attraction du progrès, sans toutefois en méconnaître certains bienfaits, la force de l'association et de l'union. Et, chose paradoxale, il est à remarquer que plus la désunion se fait dans les partis, dans les familles, dans les pays, plus les groupements se multiplient, plus les individus tentent de se rapprocher. C'est que nous sommes un peu comme des passagers sur un vaisseau désemparé et que nous nous cramponnons les uns aux autres pour ne pas sombrer avec nos richesses. Ainsi l'association est devenue nécessaire et nous n'en avons pas de meilleure preuve que ce qui se passe sous nos yeux journellement dans nos provinces, surtout en Normandie ou dans le Perche. On s'en va, on quitte la ville, le bourg, le vieux logis qui depuis des siècles abritait ceux auxquels on doit après Dieu, l'existence, on abandonne des traditions saines et quelques lopins de bonne culture, on émigre comme jadis nos braves compatriotes, mais alors la terre ne pouvait suffire à tous et la Nouvelle France faisait des promesses qui n'étaient pas déçues. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi ; ce ne sont plus les mêmes besoins qui chassent les Percherons de chez eux, ce ne sont plus les mêmes avantages qui les attendent au pays d'adoption ; pourtant ils ont plus de peine à en revenir que d'un continent lointain.

Certes, notre Société n'a pas la prétention d'arrêter ce mal envahissant, mais elle se tiendrait pour satisfaite si elle pouvait contribuer pour sa petite part, de son

influence et de ses efforts, à maintenir l'esprit provincial chez ceux qui sont restés fidèles au pays d'origine et à le ranimer chez ces autres que le plus souvent des utopies, des rêves ou des mirages décevants ont entraînés au loin. Par la plume, par la parole, par l'exemple et par l'union il nous faut donc agir. Vous n'êtes pas écrivain, c'est possible, vous n'avez pas le don de l'éloquence, je l'admets, mais ce que vous ne pouvez ne pas avoir, en dépit de ceux qui osent prétendre le contraire, c'est un cœur qui bat pour votre petite patrie, comme battaient si fortement ceux de vos ancêtres, c'est un attachement inébranlable au sol natal, qui est celui de la France, et à son passé glorieux.

Voilà les sentiments que nous cherchons à inculquer et à développer et pour cela il ne faut pas être, vous l'avouerez, bien grand savant. Être membre d'une société comme la nôtre, c'est avant tout être membre d'une grande famille provinciale ; si vous n'en êtes pas encore, demandez place au foyer, elle vous sera donnée de grand cœur.

Cette année, hélas ! il y a eu deuil encore dans la famille et c'est une tâche bien douloureuse pour celui qui vous parle d'évoquer le souvenir d'amis que nous ne verrons plus au milieu de nous. J'aimais dans chacun de mes comptes rendus à vous entretenir de la part très large, très active que prenait à notre œuvre Gustave Daupeley, à vous montrer toute l'importance des travaux qu'il ne cessait de produire, et à vous signaler tout ce que son concours renfermait de dévouement à notre Société dont il fut l'un des fondateurs et l'un des divulgateurs les plus zélés. L'an dernier encore, en sa présence, à Regmalard, je ne pouvais m'empêcher, malgré les recommandations pressantes qu'il me faisait de garder le silence sur sa collaboration, de lui rendre un hommage public de reconnaissance. Je me félicite aujourd'hui d'avoir quelque peu fait souffrir sa modestie puisque je m'adressais à lui, pour la dernière fois. Mais son nom et ses œuvres reviendront toujours sous notre plume, car nous nous plairons à les citer en exemple à ceux

d'entre nous qui se bornent à recueillir des éléments d'étude en simples curieux du passé, sans en faire profiter les autres, sans vouloir, par timidité excessive, apporter leur collaboration à la grande histoire nationale en narrant les événements ou les faits locaux puisés aux sources les plus sûres. M. Daupeley, dès 1880, avait publié un important travail destiné aux compositeurs et correcteurs typographes; c'est un guide excellent que ses auxiliaires doivent à sa grande expérience et à sa haute compétence du métier d'imprimeur où il excellait; mais ce ne fut qu'à l'heure du repos qu'il songea à tirer parti des documents incomparables laissés à ses soins par son éminent beau-père, M. Gouverneur, et je dois dire que notre bulletin vint à propos pour recueillir ces pages d'érudition, publiées avec une conscience, un tact, une intelligence que l'on ne saurait trop louer. Ce fut là le délassement de ses derniers jours, l'adoucissement à des épreuves cruelles et le complément d'une vie toute de labeur et d'intégrité. Notre confrère n'avait pas achevé sa tâche, il la laisse du moins en bonnes mains. Héritier des qualités et traditions paternelles son fils aura à cœur de la continuer, nous en sommes convaincus, dans le même esprit et avec la même ardeur.

M. Havard, qui mourait en février dernier, appartenait depuis trois ans à notre Société. Il s'était retiré à Mauves après une longue carrière dans le service vicinal comme agent-voyer. Il occupa les postes de Bazoches-sur-Hoësne et d'Exmes après avoir résidé pendant une vingtaine d'années à Longny où l'on ne peut oublier le dévouement dont il fit preuve dans la région, lorsqu'il fallut organiser en 70 des travaux de défense contre l'envahissement du territoire. Vous honorerez avec nous, Mesdames et Messieurs, la mémoire de cet humble et vaillant patriote.

Au château de Bois-Joli, près Mortagne, s'éteignait le 3 avril à l'âge de 84 ans un autre de nos membres, M. Edouard Thomas des Chesnes. Il descendait d'une vieille famille normande, anoblie par Louis XIII, dont une des branches se fixa à Alençon. Son arrière-grand-

père et son grand-père avaient été lieutenants de la maîtrise des eaux et forêts en cette ville et ce dernier s'était allié à une autre famille du pays, les Brossin, seigneurs de Fontenay et de Saint-Didier, près la forêt d'Écouves. Son père Louis Thomas des Chesnes habitait Alençon, mais son oncle, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, avait élu domicile dans le Perche en achetant en 1825 le château de Saint-Hilaire-des-Noyers. Lui-même s'y trouva attiré par son mariage avec M^{lle} de Launay de Cohardon. Il avait été officier d'artillerie et décoré de la Légion d'honneur. Aux regrets que nous éprouvons de sa mort s'ajoutent ceux d'avoir vu disparaître quelques mois plus tard un homme de bien aussi, le Dr Desplantes, qui fut un citoyen dévoué pour la ville de Nogent-le-Rotrou où il vint se fixer en 1860 après avoir exercé la médecine à Nocé. Il n'est pas d'œuvre de bienfaisance à laquelle il ne s'associât avec tout son cœur ; on le vit à la tête de toutes les manifestations charitables et occuper avec zèle les fonctions de conseiller municipal, de conseiller d'arrondissement et enfin de maire où la confiance de ses concitoyens l'avaient appelé. Quant à nous, nous lui saurons gré d'avoir voulu encourager notre Société naissante.

Malgré ces vides sensibles, notre effectif loin de diminuer augmente, comme vous l'a si bien dit tout à l'heure notre cher Trésorier qui n'est assurément pas étranger à ces résultats excellents, car il possède, vous le savez, le secret de toucher les cœurs... et les bourses. Nous voici donc presque deux cents ; c'est un chiffre honorable pour une société si jeune dont l'action est limitée et qui, à part son assemblée générale, n'a que de rares occasions de grouper ses membres et de manifester sa vitalité. Mais il y a peut-être là un souhait à émettre, car enfin, ces deux cents confrères qui poursuivent même œuvre, qui ont voulu mettre en commun leurs efforts pour sauvegarder les souvenirs et les traditions de leur vieille patrie percheronne, se connaissent-ils, se voient-ils, se retrouvent-ils, échangent-ils des idées, se communiquent-ils des impressions, en un mot agissent-ils en

membres de cette famille provinciale dont je parlais tout à l'heure. Non assurément, et c'est un tort. Donner son adhésion, c'est très bien, payer régulièrement sa cotisation, c'est encore mieux, contribuer de sa plume à la rédaction du bulletin, c'est excellent mais non à la portée de tous, assister à toutes nos réunions et la plupart le peuvent, ce serait parfait. Trois ou quatre fois par an, nous tenons séance au Musée et lorsque nous nous trouvons dix ou douze autour du respectable tapis vert nous nous estimons satisfaits. C'est l'élite de la Société ! je n'en disconviens pas, mais vraiment, vous l'avouerez, c'est se contenter de peu quand même, et pourtant, ces rendez-vous sont des heures de causeries agréables et utiles où chacun apporte le fruit de ses recherches et de ses observations, où il est parlé des travaux à faire, des monuments à protéger, de ces menus faits qui se rattachent aux mœurs, aux coutumes, aux usages de chez nous, qui font revivre la vie d'autrefois et nous donnent l'explication de bien des choses qui nous surprennent. Et combien ces réunions prendraient d'intérêt si elles étaient plus nombreuses et plus suivies ! Combien davantage aussi nos membres s'attacheraient à leur Société ! Ne négligez donc pas, Mesdames et Messieurs, je vous en prie, nos simples convocations de séances ordinaires qui s'en vont trop souvent et trop vite, je le crains, au panier. Si vous êtes éloignés et dans l'impossibilité d'un déplacement envoyez-nous du moins quelque communication qui sera, soyez-en sûrs, très bien accueillie, mais, si vous le pouvez, apportez-la vous-même, et venez prendre votre part de la vie même de la Société.

Afin de multiplier ces occasions de rapprochement et leur donner plus d'intérêt encore, nous avons décidé d'organiser chaque année le jour de l'assemblée générale, dans les environs où elle se tient, des excursions dans le genre de celles de la *Société historique de l'Orne*. Sans avoir la prétention d'entreprendre des tournées, que dis-je, des voyages de trois jours que notre âge et nos forces ne nous permettraient pas encore et qui s'épuiseraient peut-être un peu vite dans notre petit

domaine, nous nous bornons à la visite de quelques monuments et de quelques sites ; cela suffit à exciter notre curiosité et à établir entre nous des relations cordiales. C'est ainsi que ce matin nous étions au vieux manoir de Chanceaux et à l'église du Pin où nous pouvions évoquer le souvenir des vieilles familles de Barat, du Grenier, de Maillé, de Gersant et de Patu de Saint-Vincent.

C'est ainsi que l'an prochain, nous vous attirerons, je l'espère, sur un point non encore visité du Perche avec un programme aussi séduisant que possible.

Et maintenant, que vous dirais-je de plus sur l'action de notre Société. Ses travaux ? Vous les connaissez. Ils sont au bulletin qui vous est servi tous les trimestres et je ne doute pas que vous ne soyez, après vos lectures de cette année, très édifiés sur le siège de Bellême par Saint Louis et sur la qualité des beurres de Mortagne au XVIII^e siècle. D'autres études non moins intéressantes vous arriveront bientôt, car nous trouvons chez nos collaborateurs une fidélité et une variété dont nous ne saurions trop les remercier. Le Musée ? C'est autre chose. Vous ne l'avez sans doute pas revu depuis son installation dans la maison du Portail-Saint-Denis dont l'histoire vous sera contée tout à l'heure. Nul cadre ne lui convient mieux et l'écrin, sans nul doute, est digne des bijoux qu'il renferme. Nos collections provinciales s'enrichissent tous les jours, grâce à vos libéralités ; elles offrent déjà à la curiosité de nos compatriotes un charme particulier et réservent aux étrangers qui visitent votre ville un attrait nouveau.

Il ne me reste plus qu'à vous demander de nous seconder de tout votre pouvoir dans l'œuvre que nous poursuivons. La grande ville vous le savez absorbe tout au détriment de nos provinces autrefois si vivantes et si florissantes ; mettons notre fierté à les relever dans l'estime et dans l'affection de ses enfants, à leur rendre leurs privilèges disparus et à préparer l'ère de décentralisation que nous appelons de tous nos vœux.

H. TOURNOUER.

SOUVENIR D'ENFANCE

Un petit Frère au Paradis

I

Je n'avais pas dix ans quand cet ange mortel
Parut en gémissant aux portes de la vie.
Ma petite âme en fut toute émue et ravie.
Père avait, ce jour-là, son grand air solennel,
Et me montrant du doigt la chambre de ma mère :
« L'ange que tu rêvais, dit-il, nous est venu.
Enfant, bénis Dieu qui te donne un second frère. »
Et lui prenant la main, vite, d'un pas menu,
Je cours en rougissant vers ce frère inconnu.

Souvenirs attendris des choses de l'enfance,
Qui peut vous oublier ? vous êtes l'innocence !

Ma mère souriait, pâle, en son grand lit blanc.
A sa droite, un berceau d'osier, qu'elle balance
D'une main fatiguée avec un rythme lent,
Frappe et retient mes yeux. Doucement je m'avance.
Petit frère, en son nid paré comme un autel,
Me sembla mieux logé que le petit Noël.
Sous les rideaux brodés, entouré de silence,
Il dormait gentiment. Un soupir incertain
Soulevait par instants ses lèvres demi-closes :
Tels on voit, en été, les pétales des roses
S'entrouvrir sans effort aux souffles du matin.
Sa joue en fleur brillait, à travers les dentelles,
Plus fraîche qu'un bouquet d'égglantines nouvelles.
La paix d'un songe heureux occupait son sommeil :
Un sourire alangui voltigeait sur sa bouche,
Et le joyeux printemps, illuminant sa couche,
L'encadrait tout entier d'un rayon de soleil.

Il s'éveilla soudain. Pitié, joie ou surprise :
Toute mon âme en un moment se sentit prise
D'un doux attachement pour ce frère trésor.
J'effleurai tour à tour de mes lèvres tremblantes
Ses deux petites mains molles et frissonnantes,
Et sortis à regret, le regardant encor !

II

Ce fut deux jours après la fête du baptême.
Notre joie était grande et mon orgueil extrême :
On baptisait mon frère et j'étais son parrain !
Et toute la famille était là, réunie !

Mon filleul fut très sage à la cérémonie ;
Son front ne s'attrista d'aucun pli de chagrin.
Et fier, à ses côtés, je marchais comme un page
Accompagnant jadis le premier-né d'un roi
Au bruit des carillons qui chantaient au beffroi.
Oh ! le pieux symbole ! Oh ! le charmant tapage !
Fête des nouveau-nés chère aux chrétiens fervents,
Prières et bonbons, gros sous jetés aux vents,
Clameurs des écoliers sur nos pas envolées,
Cloches sonnant là-haut leurs plus fières volées,
Cantiques et chansons, tumulte triomphant,
Tout se mêlait gaîment en mon âme d'enfant !

Cependant au berceau l'on rend le néophyte.
Il trône comme un roi gourmandant ses sujets ;
On accourt à ses cris, on se presse, on s'agite,
Et déjà sur sa tête on bâtit cent projets.

III

Mais lorsqu'autour de nous tomba l'ombre paisible,
Quand tout bruit s'endormit à la ville, au hameau,
Ma mère m'a conté qu'une troupe invisible
De joyeux séraphins s'approcha du berceau.
« Enfant, murmuraient-ils, notre Maître t'appelle !
Pour souffrir loin de lui ta jeune âme est trop belle :
Aux chagrins d'ici-bas ferme, ferme les yeux ;
Emporte ta couronne entière dans les cieux.

Il est doux de mourir en nos bras sans souffrance ;
A l'aube de tes jours les soucis finiront.
Laisse-nous mettre, enfant, une étoile à ton front ;
Prends ce rameau béni, gage de délivrance.
L'infini va s'ouvrir à tes yeux agrandis :
Viens avec le bon Dieu régner au Paradis ! »

Puis, au pays lointain des fêtes éternelles,
Le chœur mystérieux s'envole à tire d'ailes
Avec un bruit confus d'oiseaux qui passe et fuit,
Et la voix peu à peu s'éteignit dans la nuit.

IV

De larmes tôt ou tard notre joie est suivie :
Comme en l'ombre du soir se meurt l'éclat des jours,
Les fêtes et les deuils se succèdent toujours.
Sourires et sanglots, voilà toute la vie !

Le lendemain, rompant brusquement ses liens,
L'âme du petit frère abandonna les siens.
Couvrant d'un long regard la dépouille mortelle,
Mon père, sans un mot, dévorait sa douleur ;
Ma mère sur mon front laissait couler ses pleurs,
Et, caché dans son sein, je pleurais avec elle.

Aujourd'hui quelques lis, à l'ombre d'une croix
Que de ses bras nouveaux un vieux lierre enlace,
Des larmes d'une mère arrosés bien des fois,
De mon frère d'un jour seuls désignent la place.

Comme en l'ombre du soir s'éteint l'éclat des jours,
Les fêtes et les deuils se succèdent toujours.
Des larmes du matin chaque aurore est suivie :
Sourires et sanglots, voilà toute la vie !

CH. TURGEON.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Charles TRAMBLIN est décédé à Nogent-le-Rotrou le 13 novembre 1907, à l'âge de 78 ans.

« Toujours affable avec tout le monde, d'une gaité « communicative, M. Tramblin, nous dit *le Nogentais* (1) « était la bonté même et aimait son vieux Nogent d'un « cœur toujours jeune. »

Il avait été, il y a trente-cinq ans, l'un des fondateurs du Comité des Écoles libres de Nogent-le-Rotrou et n'avait cessé de prendre la part la plus active, comme secrétaire et ensuite comme trésorier, à la direction de cette œuvre.

Notre compatriote, l'illustre graveur CHAPLAIN, vient d'enrichir la collection de ses œuvres de deux nouvelles médailles.

L'une frappée, le 11 décembre dernier, en l'honneur de Léopold Delisle, — un bas-normand — administrateur général honoraire de la Bibliothèque nationale, pour fêter le 50^{me} anniversaire de son élection à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Et l'autre remise, le 22 du même mois, au Dr Hallopeau, membre de l'Académie de médecine, en souvenir des longs services qu'il rendit à l'hôpital Saint-Louis.

La médaille de M. Delisle représente son buste en profil à gauche.

Au revers l'inscription suivante :

LEOPOLDO DELISLE
OB. ANNOS
QUINQUAGINTA
A. COOPTATIONE. EJUS
IN
ACADEMIA-INSCRIPTIONUM
GNAVITER. EXACTOS
SODALI. OPTIMO. SODALES.
MDCCCLVII - MCMVII

(1) N° du 17 novembre 1907.

Les Œuvres de Monanteuil. — Dans une visite récente que nous avons faite au Musée du Mans, nous avons eu le plaisir de rencontrer plusieurs tableaux du peintre mortagnais qui représentent pour la plupart des types perchérons et offrent par là, en dehors de leur valeur artistique, un intérêt spécial au point de vue documentaire.

Voici la liste des œuvres de Monanteuil qui se trouvent au Mans :

N ^{os} 248	<i>Deux Jeunes Filles</i>	(toile)
249	<i>Portraits de son Père et de sa mère</i>	— (1)
250	<i>Un vieux Maître d'école</i>	—
251	<i>Le Portrait de Monanteuil</i>	—
252	<i>Une jeune Bretonne</i>	—
253	<i>Un Ouvrier</i>	—
254	<i>Une jeune Paysanne</i>	—
255	<i>Un paysan Breton</i>	—

Ces six derniers tableaux, nous dit le catalogue du musée, ont été offerts par sa fille.

N ^{os} 433	<i>Portrait de son Père</i>	(dessin)
434	<i>Un Breton au Cabaret</i>	—

Rappelons ici que l'une des œuvres principales de Monanteuil, un beau portrait de M. Louis-René DE FONTENAY, se trouve à l'hôtel de ville de Mortagne où elle orne le cabinet du maire, et souhaitons que d'autres productions de cet artiste, — qui est nôtre (2), — viennent prendre place dans notre Musée.

(1) *Le Musée Percheron* possède une réplique de ces deux tableaux.

(2) Jean-Jacques-François Monanteuil, naquit à Mortagne le 11 juillet 1785. Son père était d'origine champenoise et se fixa dans le Perche par son mariage. Il était marchand de laine et devint secrétaire de la mairie de Mortagne. Patronné par M. Poissonnier de Prulai, le jeune Monanteuil entra à l'École Centrale de l'Orne. Puis, manifestant de sérieuses dispositions pour l'art du dessin, il fut dirigé par son protecteur sur Paris, où il eut pour maître M. Fresnais d'Albert. Il devint ensuite l'élève préféré de Girodet, qui se l'associa pour la décoration du palais de Compiègne. Il fut, de 1843 à 1851, professeur de dessin au collège d'Alençon, et, lorsqu'il abandonna ses fonctions, il vint se fixer au Mans. C'est là qu'il mourut le 10 juin 1860. (*Monanteuil, dessinateur et peintre*, par Léon de la Sicotière, Caen, 1865, in-8°.)

L'église de Sainte-Gauburge. — Une bien heureuse nouvelle, depuis longtemps attendue, nous arrive. L'église de l'ancien prieuré de Sainte-Gauburge-de-la-Coudre va recevoir des réparations de toiture qui la mettront à l'abri et assureront sa conservation. La Commission des monuments historiques, sur la proposition de M. Simil, architecte, vient en effet de consentir à ce que le crédit de 4.000 francs qui a été affecté à cet édifice soit employé de suite, et les travaux confiés à des entrepreneurs de Laigle seront très prochainement entrepris.

Nous nous félicitons vivement de cette décision qui sera accueillie avec satisfaction par tous ceux qui s'intéressent à la sauvegarde de nos vieux souvenirs.

L'église de Sainte-Gauburge dont nous avons parlé maintes fois est un morceau de premier ordre ; elle fait l'admiration des touristes, et sa disparition eut été déplorable. Ces réparations seront suivies, espérons-le, d'une restauration sérieuse qui ajoutera encore à la beauté de ce précieux reste des *xiv^e* et *xv^e* siècles.

Il n'est que juste d'ajouter que cet heureux résultat est dû en grande partie aux persévérants efforts de notre secrétaire général, M. Tournouër, dont le dévouement pour la conservation de nos monuments régionaux ne se lasse jamais : tous les amis de notre pays lui en seront reconnaissants.

La longévité dans le Perche. — On vit vieux dans notre pays ; les chiffres que fournit sur l'âge de ses habitants le recensement du 4 mars 1906 nous donnent sur ce point une complète assurance.

Voici en effet, pour chacun des cantons de l'arrondissement de Mortagne qui font partie de la province du Perche, le nombre de personnes ayant atteint ou dépassé l'âge respectable de 80 ans.

Nous avons dans le tableau suivant (1) rangé les cantons dans l'ordre qu'indique la proportion d'octogénaires

(1) Les éléments de cette statistique nous ont été fournis par l'*Almanach du Bonhomme Percheron pour 1908* publié par notre confrère, M. Fournier.

que chacun d'eux possédait à l'époque du dernier dénombrement comparée au chiffre respectif de leur population.

CANTONS	POPULATION	PERSONNES AYANT ATTEINT L'ÂGE DE					NOMBRE D'OCTOGÉNAIRES par 1.000 Habitants
		80 à 85 ans	85 à 90 ans	90 à 95 ans	au- dessus de 95 ans	Récapitulation	
Pervenchères. . .	6.290	144	34	5	»	183	28,48
Bazoches sur-Hoëne. . .	4.436	91	20	7	1	119	27,05
Moulins-la-Marche. . .	4.981	76	35	9	»	120	24,09
Longny.	6.123	123	18	5	»	146	23,84
Tourouvre.	5.217	98	20	4	»	122	23,38
Bellême.	9.285	153	42	4	»	199	21,43
Regmalard.	9.625	156	32	4	1	193	20,05
Mortagne.	9.968	160	33	6	»	199	19,97
Nocé.	6.753	89	30	2	»	121	17,91
Le Theil.	8.704	107	30	6	1	144	16,54
TOTAUX.	71.382	1.197	294	52	3	1.546	

Pour l'ensemble de ces cantons la proportion d'octogénaires est donc de 21,65 par 1.000 habitants.

La Croix Guichon. — Au sujet d'un attentat stupide commis contre une très vieille croix plantée à 1.500 mètres du bourg de Réveillon, sur le chemin de Courgeon, dite la *Croix Guichon* et qui dans la nuit du 28 novembre dernier fut arrachée de son piédestal et brisée avec la petite statuette de la Vierge qu'elle portait, M. Fournier nous conte la légende de ce modeste monument (1).

C'était le 22 mars 1562, un gentilhomme catholique des environs Pierre des Guichons se trouvait chez les Rédemptoristes de Saint-Eloi à Mortagne quand les Huguenots arrivèrent pour piller le couvent. Il leur échappa grâce à un déguisement et gagna Réveillon, où le seigneur du lieu lui prêta un cheval et un guide pour se rendre à Nogent-le-Rotrou par des chemins détournés.

Arrivé à 1.500 mètres de Réveillon, des Guichons rencontra

(1) Numéro du *Bonhomme Percheron* du 1^{er} décembre 1907.

dans la plaine une troupe de 8 ou 10 cavaliers qui se mirent en devoir de lui barrer la route. N'écoutant que son courage il fondit sur eux l'épée à la main, en mit quatre hors de combat, mais il reçut à la tête un coup qui le renversa sur la croupe de son coursier, et dans le même moment, une autre épée lui tombant sur la gorge la lui coupa. Son corps roula dans la boue et fut piétiné par les chevaux.

Sans plus se soucier du cadavre de leur terrible adversaire, les huguenots continuèrent leur route pendant que le cheval regagnait prestement Réveillon, où l'avait d'ailleurs précédé le guide qui s'était enfui à la seule vue des ennemis.

Le lendemain de cette rencontre sanglante les habitants de Réveillon se rendirent à l'endroit désigné par le guide, ramenèrent le cadavre, dont ils ne purent retrouver la tête, et l'inhumèrent en terre sainte. Une croix appelée *la Croix Guichon* fut élevée pour perpétuer le souvenir de cette action et tous les ans, aux Rogations, le clergé de Réveillon s'y rendait et s'y rend encore processionnellement.

Il y a moins d'un siècle, les fidèles y allaient en foule le soir au temps de la Passion pour chanter des cantiques et une croyance, encore très répandue dans le pays, veut qu'à cette même époque de l'année on vit quelquefois la nuit un fantôme sanglant, privé de sa tête, qui fuyait le monde en se courbant sur le chemin.

Mortagne, 13 janvier 1908.

G. CRESTE.

NOTA. — Il sera rendu compte de tout ouvrage intéressant le Perche dont un exemplaire nous aura été adressé : cet exemplaire sera remis ensuite à la bibliothèque du Musée Percheron.

EN SOUSCRIPTION

Guillaume d'Orange et les Origines des Antilles Françaises

Par le Vicomte DU MOTÉY

*Étude historique d'après les chroniques de l'époque
et de nombreux documents inédits*

Rien ne donne une idée plus juste des ressources et des énergies de notre race que l'étude du mouvement colonial, dont, au début du XVII^e siècle, le Cardinal de Richelieu fut le principal protecteur. Cette étude montre quelles forces, une poignée de Français, séparés par plus de douze cents lieues marines de la Mère-Patrie, ont puisées dans leur inébranlable volonté de conquérir et de conserver à la Métropole des îles merveilleuses, destinées, sans eux, à être terres Espagnoles, Anglaises ou Hollandaises.

M. le V^{te} DU MOTÉY, vice-président de la *Société historique de l'Orne*, a entrepris de retracer complètement les *Origines des Antilles Françaises*, de faire revivre les héroïques pionniers, de décrire leurs efforts et leurs luttes contre les Caraïbes et les puissances Européennes. Il a recherché et retrouvé les origines de beaucoup de ces vaillants *Normands, Bretons, Tourangeaux, Angevins, Parisiens, Picards, Languedociens*, avec un bonheur d'autant plus surprenant que, sous les tropiques, il est presque impossible de conserver papiers et parchemins.

En 1628, un jeune marin *Normand*, GUILLAUME D'ORANGE, arriva dans l'île de Saint-Christophe. Sa vie, inconnue jusqu'ici et cependant d'un puissant intérêt, résume exactement la période de formation des Antilles françaises. M. le V^{te} DU MOTÉY, dont la compétence historique est bien connue, a reconstitué cette existence d'explorateur, de guerrier valeureux, de colon modèle, terminée par une mort héroïque en 1674, et c'est autour d'elle qu'il a groupé ses développements.

Avec GUILLAUME D'ORANGE, le lecteur passera dans nos diverses colonies, les visitera, entrera dans les carbetts des Caraïbes et assistera aux multiples péripéties de l'enfance Antillienne, plus saisissantes qu'un roman, dans leur poignante vérité.

Toutes les sources ont été mises à contribution pour la rédaction de cet ouvrage de grande histoire qui, par les découvertes de son auteur, par une excellente méthode d'exposition et une rigoureuse critique, s'impose à l'attention.

Il est heureusement complété par un curieux appendice, consacré à la **descendance de Guillaume d'Orange**, qui a donné de nombreuses illustrations et compte, parmi ses représentants actuels, plusieurs Souverains régnants.

Le travail de M. le V^{te} DU MOTÉY, très documenté, formera un gros volume, in-8^e raisin, de plus de quatre cents pages. **Il est mis en souscription au prix de 10 francs l'exemplaire, frais d'envoi en sus, à l'Imprimerie Alençonnaise, 11, rue des Marcheries, Alençon (Orne).**

LA MAISON DES COMTES DU PERCHE

A MORTAGNE

(NOTES POUR SERVIR A SON HISTOIRE)

La Maison du Musée Percheron

La vieille demeure de la rue du Portail-Saint-Denis dans une partie de laquelle s'abrite aujourd'hui le *Musée Percheron*, ou plutôt les maisons qui portent les nos 8, 10 et 12 de la rue du Portail-Saint-Denis, ont leur passé étroitement lié à l'histoire militaire de Mortagne.

Ces maisons se trouvaient en effet dans l'enceinte même du *Fort Toussaint*, ce réduit des fortifications de la ville, où se terminèrent tant de luttes meurtrières dans les sièges et les assauts qu'eut à subir Mortagne depuis le XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

La fondation du Fort Toussaint remonte, nous disent les historiens du Perche, au début du XI^e siècle; le roi Charles V le détruisit en 1378 après avoir chassé Thibault, roi de Navarre et comte palatin de Champagne, qui s'était emparé de Mortagne en 1356.

En 1391 d'après les uns, en 1411 d'après les autres, le comte Jean I^{er} de Valois releva le Fort et les murailles de la ville; son œuvre fut achevée en 1419 par Jean II, son fils et son successeur (1).

D'après la reconstitution très complète qu'en a donnée M. Fournier (2) en se guidant sur les restes importants qui en subsistent, le Fort Toussaint se composait d'une enceinte rectangulaire d'environ 300 mètres de côté flanquée de six tours, trois grosses et trois petites, et percée

(1) Abbé FRET. *Antiquités et chroniques percheronnes*, t. III, page 7. — LÉON DE LA SICOTIÈRE. *L'Orne archéologique et pittoresque*, page 25.

(2) *Autour du vieux Mortagne*. Bulletin de la Société, tome II, pages 149 et suiv., 181 et suiv.

de trois portes : la porte Saint-Denis, la porte Dorée et la porte Notre-Dame (1).

Il ne reste aujourd'hui que la porte Saint-Denis, tout à côté de laquelle se trouve la demeure dont nous cherchons à rétablir l'histoire et qui — au dire de nos historiens — servit d'habitation à plusieurs reprises aux comtes du Perche.

A en juger par leur aspect actuel et en tenant compte des remaniements et changements qui y furent apportés dans la suite des temps, les maisons — dont la réunion formait le château des comtes du Perche (2) — présentent tous les caractères des constructions du xve siècle et elles doivent être contemporaines ou à peu près de leur voisine la porte Saint-Denis.

Elles furent les témoins des luttes qui ensanglantèrent Mortagne au cours du xvie siècle pendant les guerres de Religion et de la Ligue, mais par une heureuse fortune, malgré leur proximité des ouvrages militaires du Fort Toussaint, elles échappèrent à la destruction et nous avons sur ce point un témoignage important dans le passage suivant d'un manuscrit (3) de Bart des Boulais qui avait assisté aux combats des Ligueurs et des Royalistes dans Mortagne et qui écrivait en 1613 à une époque où le calme et la paix régnaient enfin dans la vieille cité :

(1) « Et encore de présent, au milieu du dict Mortaigne, il y a un enclos « de fortes et hautes murailles basti des vieilles ruines du dict Mortaigne, « flanqué de tours et de hauts et forts portaux, la plupart entiers actuelle-
« ment, anciennement entourés de grands fossés qui depuis la ruine ont été
« baillés à rente au profit du prince ». (a) *Recueil des Antiquitez du Perche*, par BART DES BOULAIS, édition Tournouer, p. 41.

(a) Add. « Lequel encores est appelé le fort qui estoit autrefois comme
« une citadelle regardant le comportement de tous les habitants du dict
« Mortagne. (*Frag. inip. à Mortagne*). »

(2) Nous relevons dans les *Fragments historiques sur le Perche* de Pitard (vo *Mortagne*, p. 285) le passage suivant qui tendrait à prouver que le château des comtes du Perche ne comprenait pas seulement les constructions dont nous nous occupons, mais d'autres bâtiments actuellement détruits qui se trouvaient à côté et sur la face nord de l'église Notre-Dame; les vieux Mortagnais se souviennent d'avoir vu ce bâtiment qu'on appelait le Vieux Tribunal et qui fut rasé en 1869 pour faire place au square actuel.

« Les audiences du baillage, dit Pitard, avaient lieu tous les mardis et tous
« les samedis, dans une salle située près de l'église Notre-Dame, et dans
« un reste de l'ancien château de nos comtes du Perche, qui a servi à la
« tenue des audiences du Tribunal jusqu'en 1834 ou 1835. »

(3) Cité par M. Fournier, *op. cit.*, page 157.

Cette maison, dit le manuscrit, n'a point esté ruinée et est composée de deux grandes salles et de dix ou douze belles chambres, chacune d'icelles accompagnées de cabinets, d'une belle chapelle, de services, de beaux et spacieux jardins, cour devant et derrière, le tout clos de bonnes murailles, d'un beau grand parc.

Afin que plus commodément ils (les seigneurs) puissent aller à l'église, ils firent bâtir deux belles galeries qui tendaient aux églises Toussaint et de Saint-François.

A quels immeubles de l'époque actuelle s'applique cette description? A notre sens elle doit comprendre non seulement le logis qui se trouve immédiatement à côté de la porte Saint-Denis (1) et dont le pignon s'appuie sur une portion du mur d'enceinte visible encore dans la cour mais aussi, aux habitations qui font suite à celle-ci dans la rue du Portail-Saint-Denis, y compris celle appartenant maintenant à M^{me} Saugeron.

Dans la première de ces propriétés se voient des caves à triple étage qui peuvent avoir servi de dépôt d'armes ou de casemates et où se trouve l'orifice (aujourd'hui obstrué) d'une galerie souterraine qui doit être une de celles dont parle Bart « qui tendoient aux esglises Toussaint et de Saint-François ».

Mais les dimensions que notre chroniqueur a prêtées à l'habitation des comtes du Perche « avec ses deux grandes salles et les dix ou douze belles chambres » — telles surtout qu'on les comprenait en ce temps-là — dépassent singulièrement le cadre de cette propriété; il faut donc admettre que les habitations voisines en faisaient également partie et d'ailleurs il suffit de se placer dans une des cours qui règnent derrière ces immeubles pour voir qu'ils comprennent un seul et même bâtiment d'une construction identique avec un seul toit.

Cet ensemble, considéré de la sorte, présente (2) à peu

(1) Maison appartenant à M. et M^{me} Hulot.

(2) Voir ci-contre le plan de ces constructions d'après le cadastre de la commune de Mortagne dressé en 1830, sur lequel nous les avons fait figurer en hachures, portant les lettres A B C D, a b.

Il serait intéressant de connaître les origines exactes du château seigneurial et de le suivre pendant le cours des siècles dans les mains de ses possesseurs successifs.

Pour répondre d'une façon complète à ce programme les documents nous font défaut et nous ne pouvons pour le moment qu'apporter une modeste contribution à l'étude du passé de ce vieux coin mortagnais, l'un de ceux qui offrent le plus d'intérêt pour notre histoire locale.

Les pièces que j'ai pu consulter dans des recherches rapides faites récemment (1) sont pour la plupart modernes.

La plus ancienne remonte au 22 juin 1761.

C'est un partage (2) passé devant les notaires de Mortagne entre les filles de « Messire René-Charles de Puisaye, chevalier, seigneur du lieu et autres lieux, conseiller du Roi, lieutenant général au baillage de Mortagne et de Jeanne-Catherine Marchand son épouse, héritières de leurs père et mère susdits et encore de demoiselle Marthe-Charles de Puisaye, leur tante et du sr Louis Marchand, officier de feu Madame la Dauphine et de dame Suzanne-Catherine Rochin, son épouse, leurs ayeul et ayeule. »

Les demoiselles de Puisaye étaient au nombre de cinq :

Suzanne-Catherine-Charlotte,

Renée-Marie-Charlotte,

Françoise-Charlotte,

Marie-Françoise-Catherine,

Et Marie-Geneviève.

Elles avaient au préalable procédé à un premier partage entre elles et leur frère René-Charles-Michel de Puisaye, chevalier, « seigneur du lieu, mousquetaire du Roy, leur frère et principal héritier » par un acte sous leurs seings privés en date du 21 novembre 1760, enregistré et insinué au bureau de Mortagne le 28 février 1761.

Ainsi qu'il arrive communément les nobles demoiselles n'étaient pas tout de suite tombées d'accord ; l'une d'elles,

(1) Je dois adresser ici mes sincères remerciements à M. Pezard, maire de Mortagne, à M^{re} Heudeline et Farce, notaires, qui m'ont très obligeamment aidé dans ces recherches.

(2) Minutes de M^e Heudeline, notaire.

Françoise-Charlotte, s'était montrée particulièrement récalcitrante, mais, Marie-Geneviève, chargée de par la coutume du grand Perche (1), en sa qualité de plus jeune, de faire les lots sur la déclaration qui lui avait été donnée des immeubles à partager par Suzanne-Catherine-Charlotte en sa qualité d'aînée, l'avait fait intimer par Ruette, huissier à Mortagne, de se trouver le 3 mars 1761 en l'étude de Lange, notaire royal, pour procéder à la « choisie des lots dans son rang ainsy qu'il est prescrit par la dite coutume. »

Mais Françoise-Charlotte de Puisaye n'avait point déferé à cette sommation et, après qu'on l'avait attendue en l'étude de M^e Lange au jour fixé de neuf heures à onze heures du matin, défaut avait été prononcé contre elle et il en avait été dressé procès-verbal (2).

Nous retrouvons pourtant les cinq sœurs réunies le 22 juin suivant en la même étude et elles procèdent enfin à leur partage ; mais Françoise-Charlotte n'y vient sans doute que contrainte et forcée, car elle ne comparait pas en personne et se fait représenter par un mandataire, René-Charles Guernet, procureur aux sièges royaux de Mortagne.

Les biens à partager sont divisés en cinq lots et la *maison située à Mortagne près la porte Saint-Denis* est elle-même divisée en deux parties.

(1) COUSTUMES DU PAYS, COMTÉ ET BAILLAGE DU GRAND-PERCHE.

ARTICLE CLX

En succession, tant noble que roturière, et tant directe que collatérale, l'ainé est tenu bailler par déclaration les biens immeubles qui sont à partager entre luy et ses puisnés, et se fait le partage en la manière qui s'en suit.

ARTICLE CLXI

Entre nobles en succession directe, tous les puisnés ensemble font deux lots, et l'ainé choisit.

ARTICLE CLXII

Et en toutes autres successions et partages, le plus jeune fait les lots, et l'ainé choisit : et après l'ainé les puisnés selon leur aage et antiquité. Et précédent les masles la femelle à choisir, encore que la dite femelle fust aînée, laquelle pour faire le dit partage est toujours estimée puisnée, de sorte que encores qu'elle soit la plus aagée, est tenue et chargée de faire les lots et partages. Et s'il y a plusieurs filles, la plus jeune d'icelles doit faire les dits lots et partages.

(2) Minutes de M^e Heudeline.

En voici la désignation reproduite textuellement et qui correspond très bien à l'état actuel des immeubles formant les trois côtés de la cour du n° 8 de la rue du Portail-Saint-Denis.

Dans le *premier lot* est comprise :

Une portion de la maison située à Mortagne près la porte Saint-Denis, paroisse de Notre-Dame, à prendre le grand côté à gauche en entrant composé par bas d'une salle donnant sur la cour d'entrée avec un cabinet au bout, éclairée d'une crouaisée sur la ruë, un petit escalier conduisant aux appartements haut sur la ruë, d'un sallon à manger avec son bufet, une cuisine à côté, le potager y étant, une porte conduisant à la cave qui reigne sous la dite cuisine, une porte conduisant à la cour commune avec la dame Rouillon et Monsieur Baril, un escalier conduisant à une chambre sur la cuisine et au grenier dessus, une office reigning depuis la cuisine jusqu'à la dite salle dans laquelle office il y a une armoire et deux petits cabinets fermant à clef.

Du grand escalier conduisant dans les chambres scavoir du côté droit dans une chambre et antichambre donnant sur la ruë et cour d'entrée et d'un cabinet dont la vüe donne sur la cour de la dite dame Rouillon; à côté la chambre cy dessus est une chambre froide donnant sur la rüe et une autre sur le portail dont la vüe donne sur la rüe et sur la cour d'entrée; du côté gauche une grande chambre dont la vüe donne sur les deux cours, un cabinet à côté ayant vüe sur la cour de la dite dame Rouillon, une porte et un escalier conduisant à une chambre à feux sur la cuisine ayant vüe sur la cour commune de M. Baril et Madame Rouillon, les latrines, les greniers reignants sur les appartements cy dessus, la remise étant à droite de la première cour, la chambre et le grenier dessus avec la cave reigning sous l'écurie.

Ce lot fut « pris et choisy » par la demoiselle *Marie-Françoise-Catherine de Puisaye* et nous y reconnaissons le corps de bâtiment composé de deux parties, l'une où se trouve le *Musée Percheron*, donnant sur la rue du Portail-Saint-Denis et sur la cour de devant et l'autre donnant sur cette même cour et sur la cour de derrière. Ces deux parties étaient et sont encore desservies

par le perron et l'escalier en pierre qui subsistent tels qu'ils étaient en 1761 (1).

Dans le *deuxième lot* on fit entrer l'autre côté de la « maison de Mortagne située proche le portail Saint-Denis. »

En voici la description d'après notre acte :

La seconde partie de la maison de Mortagne située proche le portail Saint-Denis, paroisse Notre-Dame, composée d'une salle avec un petit salon et cabinet dont la vuë sur le partaire, une cuisine, une office et le potager, une porte qui conduit à la basse-cour, un escalier à gauche conduisant à deux chambres à feux, une antichambre et un petit cabinet, dont l'une à vuë sur la cour d'entrée et le surplus sur la cour de derrière, du côté droit une petite chambre à feux et plus haut une autre petite chambre à feux ayant toutes deux vuës sur le partaire, avec tous les greniers reignant sur tous les appartements, toute les caves de dessous, laditte portion de maison.

Item l'écurie et la fanil de dessus et l'escalier commun avec le premier lot, pour monter au fanil ; seront les cours communes et tenues proprements, sans qu'il y soit fait ou laissé aucunes malproprettés de part ny d'autre ainsy qu'il est expliqué au premier lot.

Sera la porte cochère entretenue a frais communs.

Dans cette description et quoique les dispositions intérieures aient subi de notables changements on retrouve le corps de logis qui est aujourd'hui la propriété de M. et M^{me} Hulot avec son jardin donnant par derrière sur la ruelle aux Chevaux (2).

Ce second lot fut « pris et choisy » par la demoiselle *Suzanne-Catherine-Charlotte de Puisaye* aînée.

Voilà donc à la suite de ce partage deux propriétés distinctes appartenant l'une à *Suzanne-Catherine-Charlotte de Puisaye* et l'autre à *Marie-Françoise-Catherine de Puisaye*.

Et retenons des indications de notre acte que la propriété de *Suzanne-Catherine-Charlotte de Puisaye* confi-

(1) Lettres C et D de notre plan.

(2) Lettre A de notre plan.



Dessin de M. Gaston Gouper
d'après un cliché de M. Emile Poirier

LA MAISON DES COMTES DU PERCHE
(Lot de Suzanne-Catherine-Charlotte de Puisaye, actuellement à M. et M^{me} Hulot)
FAÇADE SUR LE JARDIN



naît à M^{me} Rouillon et à M. Baril avec qui la cour de derrière est commune.

En ce qui concerne M^{me} Rouillon, sa propriété — riveraine de celles des de Puisaye — n'était autre que la maison portant aujourd'hui les nos 10 et 12 de la rue du Portail-Saint-Denis et qui, ainsi que nous l'avons fait observer plus haut, formait originairement un seul ensemble avec les immeubles appartenant à la famille de Puisaye (1).

Quant à M. Baril, il devait selon toute probabilité posséder la maison qui forme le fond de la cour dont nous venons de parler où se voient encore les traces des portes et fenêtres qui s'ouvraient sur la cour commune (2).

Voyons maintenant ce que sont devenues les propriétés ainsi morcelées.

I. — Maison de Suzanne-Catherine-Charlotte de Puisaye

Sans que nous puissions autrement préciser, celle-ci ne conserva pas longtemps la propriété de son lot et elle la céda à un sieur Baril, le même sans doute que celui dont nous venons de parler, désireux d'agrandir son domaine sur la rue du Portail-Saint-Denis.

Mais venderesse et acquéreur avaient compté sans Marie-Geneviève de Puisaye laquelle usant d'un droit concédé par la coutume du Perche contraignit M. Baril à lui rétrocéder son acquisition : ce droit, qu'on appelait le *retrait de lignage*, donnait aux parents du vendeur la faculté pendant un an et jour d'obliger l'acheteur à le leur

(1) Lettre B de notre plan.

(2) René Baril et Charlotte Prévost, sa femme avaient acheté cette maison devant le notaire de Mortagne les 30 avril et 17 août 1751.

Elle fut vendue le 4 octobre 1793 par leurs héritiers qui étaient René-François Baril Saint-Sulpice, ci-devant colonel au 2^e régiment de cavalerie, nommé au commandement de chef de brigade du 5^e de la même arme, paroisse Notre-Dame, René-Charles-François Baril, Marie-Jérôme Baril, et Louise-Charlotte Lonray, demeurant à Mortagne, paroisse Notre-Dame.

L'acquéreur était Jean Trabon, domestique à Mortagne. Elle portait le nom de *maison des Héberges*. Elle fait aujourd'hui partie des bâtiments de la maison d'arrêt (minutes de M^e Heudeline).

délaisser en l'indemnisant de tout ce que l'acquisition lui avait coûté (1).

M^{lle} Marie-Geneviève de Puisaye vécut dans cette maison. Elle la vendit le 14 floréal an III (2) au citoyen Jacques-François Bézier marchand-tanneur et à la citoyenne Marie-Victoire Térin, son épouse, demeurant à Mortagne, mais en s'en réservant la jouissance pendant sa vie, et c'est là qu'elle s'éteignit le 25 floréal an VI à l'âge de soixante-huit ans.

Sept ans plus tard, 8 pluviôse an XIII (3), les époux Bézier-Térin revendirent leur maison à Jean-Marin Bézier, entrepreneur des ponts et chaussées à Versailles ; puis elle passa aux mains de M. Bail, notaire à Mortagne, par sa femme née Anne-Charlotte-Joséphine Bézier (4).

Après M. Bail la maison vint à M. Bailly qui l'occupa longtemps comme avoué ; M. Bailly fut juge de paix et aussi maire de Mortagne. Après sa mort, survenue le 8 janvier 1847, ce fut sa fille M^{me} Françoise-Marie Bailly,

(1) COUSTUMES DU GRAND-PERCHE.

ARTICLE CLXXVII

Quant l'héritage propre est vendu ou aliéné à prix d'argent ou chose équivalente, les parens du costé et ligne du vendeur le peuvent avoir et retirer dedans l'an et jour du contract par retraict lignagier, en remboursant l'acquéreur du prix et loyaux cousts. Et suffit que l'adjournement soit baillé dedans l'an et jour, encore que l'assignation échée hors le dit temps.

(2) Minutes de M^e Heudeline. Voici la désignation telle qu'elle est insérée dans cet acte :

« Une maison située en la commune de Mortagne dont la principale entrée
« dans la ruë tendante du Portail Saint-Denis au fort de Toussaints, com-
« posée d'un petit sallon et cabinet, une salle et cabinet, cuisine, office ;
« deux chambres hautes, antichambre, trois cabinets, deux chambres à feu
« dans la tourelle ; au second étage, une antichambre, une chambre froide
« en mansarde, un grenier régnant sur la dite maison, deux caves dessous.
« un petit caveau, deux cours communes avec le citoyen Desgrouas, l'une
« par devant servant d'entrée et l'autre derrière ; plus une écurie grenier
« dessus ; dans la cour de devant, une petite basse-cour, des latrines, enfin
« un jardin derrière et à côté de la dite maison, enclos de murs, qui a une
« issuë, par la ruë tendant du portail Saint-Denis à l'abreuvoir avec le mur
« le tout joignant d'un côté le citoyen Desgrouas, d'autre côté le citoyen
« Grancher, d'autre bout le citoyen Desgrouas et les héritiers Baril, chacun
« en partie. Les murs joignant le citoyen Grancher mitoyens, celui qui fait
séparation du jardin ci-dessus avec celui des héritiers Baril mitoyen, à partir
de la terrasse, le surplus dépendant du présent.

(3) Minutes de M^e Heudeline.

(4) M. Bail, Alexandre-Charles, notaire et maire de Mortagne ; il n'habita pas croyons-nous cette maison ; son étude était située dans la maison qui porte actuellement le n° 13 de la rue du Colonel-Guérin.

épouse de M. Ansbert Dudouit, qui en devint propriétaire. M. Dudouit avait succédé comme avoué à son beau-père et il fut aussi maire de Mortagne; on se souvient de sa belle conduite pendant l'invasion prussienne en 1871. Il mourut dans cette maison le 21 septembre 1871.

Après M. Ansbert Dudouit, c'est M. Anatole Dudouit, son fils et son successeur dans son étude d'avoué, qui posséda cette maison et la vendit en 1880 (1) à M. Baron avoué père de M^{me} Hulot, propriétaire actuelle.

II. — Maison de Marie-Françoise-Catherine de Puisaye

M^{lle} de Puisaye a-t-elle habité la propriété qui lui était échue par le partage de 1761 ? Nous ne savons; ce que nous pouvons dire, c'est que, en 1786, elle demeurait paroisse Saint-Jean à Mortagne et qu'elle avait pour locataire d'une partie de son immeuble M. Baril, écuyer.

A cette époque elle voulut se défaire de sa maison et la vendit à « François-Grégoire-Michel-Etienne Desgrouas, bourgeois de cette ville y demeurant paroisse Notre-Dame. »

Ainsi est dénommé dans l'acte passé devant M^e Lange (2) l'acquéreur de M^{lle} de Puisaye qui a laissé un triste renom dans notre pays.

A ce moment-là, il devait exercer paisiblement ses fonctions d'avocat au baillage de Mortagne et s'occuper même à l'occasion des intérêts ecclésiastiques puisque nous le voyons prendre part le 27 avril 1788 (3) à une délibération de l'Assemblée générale des habitants de la paroisse Notre-Dame, convoquée par « MM. les Marguilliers de l'œuvre et fabrique d'icelle » au sujet d'une rente de 6 livres due à la Charité de ladite paroisse et gagée sur la terre de Puisaye, à la Mesnière.

Le prix de la vente consentie par M^{lle} de Puisaye consistait en une rente de 600 livres à lui servir pendant

(1) Acte du 31 août 1880 (minutes de M^e Heudeline).

(2) Le 9 décembre 1786 (minutes de M^e Heudeline).

(3) Minutes de M^e Heudeline.

sa vie et jusqu'à son décès et en outre une somme de 1,600 livres payée comptant.

Voici comment fut faite la désignation de l'immeuble vendu :

Une maison située en cette ville, paroisse Notre-Dame faisant partie d'un grand corps de logis séparé en deux parts à prendre celle qui est à gauche en y entrant par la porte cochère étant près le portail Saint-Denis, consistant en salle, salon, cuisinne, caves, chambres hautes et cabinets, grenier au-dessus, cours, basse-cour, passages, issues, franchises et libertés y appartenant.

Et c'est là que pendant dix ans vécut *Desgrouas*, cet homme de caractère brutal et de mœurs dissolues, qui, dès le début de la Révolution, prit à Mortagne la tête du mouvement révolutionnaire et chercha, sans y parvenir d'ailleurs au gré de ses désirs, d'abord comme procureur de la commune de Mortagne et ensuite comme député à la Convention, à faire prévaloir les idées les plus violentes et les plus tyranniques (1).

(1) Nous avons trouvé la lettre que nous reproduisons ci-après qui montre bien quelle était la violence des sentiments de Desgrouas à l'égard de ses ennemis politiques : cette lettre est adressée « au citoyen Coru Fournival, « juge au tribunal du district de Mortagne, actuellement en trimestre à « Alençon, département de l'Orne. »

« Paris, le 16 du 1^{er} mois de l'an second de la République.

« Citoyen et ami,

« Sur le danger imminent dont notre ville était menacée j'ai obtenu de la « Convention un commissaire représentant du peuple qui doit y estre arrivé « samedi dans la nuit, c'est Le Tourneur de la Sarthe, j'espère qu'il sera « au moins arrivé à tems pour empêcher la suite des malheurs En suppo- « sant que la campagne se soit émeutée de nouveau.

« J'ai appris depuis que Le Carpentier mon autre collègue a qui j'avais pré- « cédement écrit dans la manche est aussi à Alençon, tant mieux tout en ira « plus vite.

« si vous le voyez faites luy mes complimens, dites luy que je l'engage de « bien purger cette ville gangrennées des le principe de la revolution, et d'y « faire maison nette de toutes les autorités constituées excepté du district.

« Dites luy aussi que s'il va à Domfront, il s'y adresse au nommé Lécusson, « commissaire d'assemblées primaires qui le dirigera comme il faut dans ce « pays la ou toutes les autorités sont si gangrennées et le fanatisme si fort « qu'on n'y exécute la loy d'aucunes manières.

« Adieu donnés moy de vos nouvelles et me croyés.

« citoyen Et ami, votre concitoyen,

« DESGROUAS. »

Au mois de floréal an V, Desgrouas quitta sa demeure de la rue du Portail-Saint-Denis pour venir habiter, dit-on, dans la maison dénommée à Mortagne *maison d'Henri IV* (1).

Il avait vendu la sienne le 28 thermidor précédent (an IV) (2) au citoyen « François-Placide Aubert, cultivateur et Marie-Louise Filleul, sa femme, demeurant à Faye, commune de Saint-Hilaire-lès-Mortagne » et il avait retardé de six mois la prise de possession de ses acquéreurs pour la partie qu'il occupait personnellement et, pour l'autre partie occupée par les citoyennes veuves Letort et Dutaillys ses locataires, jusqu'à la fin du bail de celles-ci.

Comme prix de la vente, les époux Aubert devaient d'abord acquitter à la décharge du vendeur la rente de 600 livres due à « la citoyenne Marie-Françoise-Catherine Puisaye (3) » et en outre ceux-ci s'engagèrent à servir à Desgrouas une rente viagère en nature dont la composition mérite d'être rappelée.

La voici textuellement rapportée :

1^o Trente quintaux de bled froment, mesure actuelle de Mortagne, bonne qualité.

2^o Quatre poinçons de vin de Dreux, première qualité.

3^o Deux pipes de cidre de chacune deux pipes et demie de pommes au moins.

4^o Huit cordes de bois de champs longueur de grand bois pour chauffage.

5^o Un demi cent de fagots.

(1) Maison portant actuellement le n^o 1 de la rue du Fort-Toussaint.

(2) Minutes de M^e Heudeline.

(3) M^{lle} de Puisaye est décédée à Mortagne le 3 pluviôse an X, chez le citoyen Jean-Dominique Fermery, où elle était en pension, dit son acte de décès.

Nous avons donné plus haut la date du décès de Marie-Geneviève de Puisaye. Les trois autres ne se marièrent pas plus que leurs sœurs ; elles vécurent à Mortagne et y moururent :

Marie-Renée-Charlotte, paroisse Saint-Jean, le 2 avril 1771 à l'âge de 45 ans.

Françoise-Charlotte, paroisse Notre-Dame, le 3 mars 1778 à l'âge de 50 ans.

Suzanne-Catherine-Charlotte, paroisse de Sainte-Croix, le 5 juillet 1782, à l'âge de 60 ans.

Leur frère, René-Charles-Michel de Puisaye vécut aussi à Mortagne et y décéda, rue du Mail, le 25 avril 1792.

- 6° Quatre sacs de charbon.
- 7° Deux cents livres de cassonade, p^{re} qualité.
- 8° Cent livres de café aussi première qualité.
- 9° Soixante livres de belles bougies du Mans.
- 10° Cinquante livres de savon de Marseille.
- 11° Cent livres de beurre frais.
- 12° Un quintal de fèves rouges.
- 13° Un demi quintal de pois blancs.
- 14° Et un demi quintal de lentilles.

Dans tout cela il y a, comme on dit, à boire et à manger... et autre chose encore ; Desgrouas n'avait rien oublié pour assurer sa subsistance.

C'était du reste pour tout le monde à cette époque la grosse question. On était en 1796, la Convention venait de se dissoudre et de faire place au Directoire. Le crédit public était au plus bas ; les assignats dont la Convention avait émis pour 44 milliards n'avaient presque plus aucune valeur et Desgrouas, très au fait des choses gouvernementales qu'il avait vues de près et prévoyant la banqueroute définitive, avait trouvé préférable de charger ses acquéreurs d'approvisionner sa maison plutôt que d'être payé en papier monnaie dont personne ne voulait plus : Desgrouas était un homme prudent et pratique.

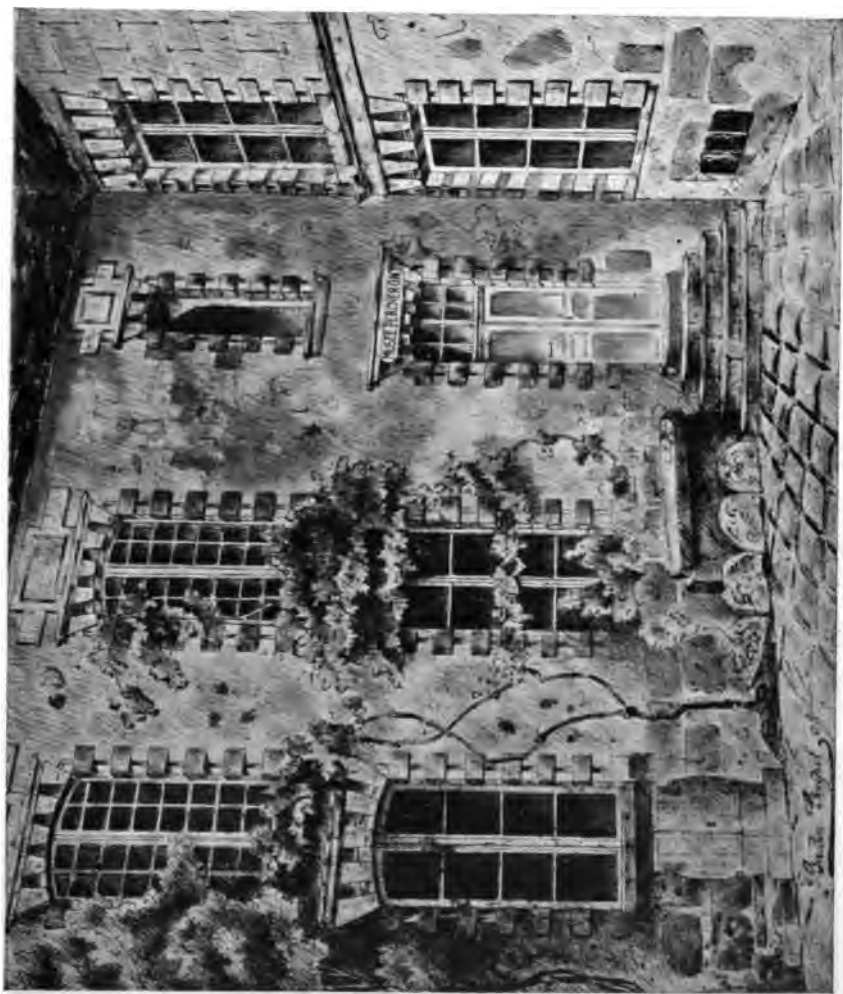
En 1806 la femme de François-Placide Aubert vint à mourir et celui-ci procéda avec ses enfants à un partage de leurs biens.

On fit deux lots de la maison de Mortagne située, dit l'acte de partage (1), *rue Jean-Jacques-Rousseau* (ainsi se dénommait alors la rue du Portail-Saint-Denis).

Au *premier lot* furent attribués « tous les bâtiments à « partir de l'escalier jusqu'à la porte d'entrée donnant sur « la rue », c'est-à-dire le corps de bâtiment où est installé le Musée Percheron qui se trouve occuper ainsi le logement du conventionnel Desgrouas.

Ce lot échut à Aubert père avec l'obligation complexe d'assurer à Desgrouas le service de sa rente viagère en

(1) Acte sous-seing privé des 28 août et 1^{er} septembre 1806 déposé à M^e Bail le 2 juin 1813.



Dessin de M. Gaston Goupil.
d'après un cliché de M. Emile Poirier

LA MAISON DES COMTES DU PERCHE
(Lot de Marie-Françoise-Catherine de Puisaye, actuellement à M^{me} MARÉCHAL)
MUSÉE PERCHERON (FAÇADE SUR LA COUR)



nature. Il eut à supporter cette charge jusqu'au 17 avril 1816, jour où l'ancien procureur de la Commune mourut à Mortagne, à l'âge de soixante-neuf ans, incarcéré dans la prison même où, pendant les jours sombres de la Terreur, il avait fait enfermer bon nombre de ses concitoyens (1).

Le *deuxième lot* fut composé de l'autre moitié de la maison comprenant toute la partie du fond, rez-de-chaussée et premier étage desservi par l'escalier de pierre (que nous voyons encore aujourd'hui) déclaré commun avec le premier lot, en outre les cours communes avec Trabon (acquéreur Baril) et autres joignant Bézier (acquéreur de Marie-Geneviève de Puisaye) et droit à la cour commune ouvrant par le portail de la rue Jean-Jacques-Rousseau.

Et enfin dit l'acte de partage « tout ce qui n'est pas « compris dans le bail de M. de Saint-Clair. »

Cette dernière indication nous révèle cette circonstance intéressante que Desgrouas avait été remplacé dans cet appartement par M. Bernicot de Saint-Clair.

Celui-ci était alors avoué près le tribunal civil de Mortagne, il remplit également les fonctions de maire de Mortagne; et nous remarquons en passant que le vieux logis des comtes du Perche a été vraiment le lieu d'élection des maires de Mortagne. Nous avons déjà cité Bail, Bailly et Dudouit, voici maintenant Bernicot de Saint-Clair non moins notable que les précédents, puisque sous

(1) Voici la teneur de l'acte de décès de Desgrouas telle que nous l'avons relevé sur les registres de l'état-civil de Mortagne :

« L'an mil huit cent seize, le dix-huit août.
« Pardevant nous premier adjoint à la Mairie de la Ville de Mortagne.
« département de l'Orne, faisant les fonctions d'officier de l'état-civil par « délégation de Monsieur le Maire.
« Sont comparus les sieurs Louis-Hippolyte Boucher propriétaire et Pierre-
« Marin Roger, concierge de la maison d'arrêt de cette ville.
« Lesquels nous ont déclaré que hier à quatre heures de relevée est décédé
« à la maison de détention de cette ville M. Fernand-Grégoire-Michel-Etienne
« Desgrouas né à Bellême le neuf février mil sept cent quarante-sept, fils de
« feu M. Gallerand-Michel-Etienne Desgrouas et de feu Catherine Leroi,
« homme veuf en premières noces de Madeleine-Marie Rivet et en secondes
« noces de Marie Viault et ont les déclarants signé avec nous le présent acte
« après lecture faite.

« Signé : BOUCHER, ROGER, BAIL. »

l'ancien régime il avait été avocat au Parlement, conseiller du Roy et du duc de Bouillon, son avocat et procureur fiscal en la vicomté de Glos (1).

Mais revenons au partage Aubert.

Le second lot composé comme il a été dit ci-dessus forma l'attribution de l'un des fils co-partageants Tous-saint Aubert. Nous voyons donc qu'à partir de cette année 1806 l'ancienne maison Desgrouas fut désormais du fait de ce partage divisée en deux parties, l'une ayant façade à la fois sur la rue et sur la cour commune (2) et l'autre donnant par devant sur la même cour et par derrière sur l'autre cour commune (3).

Indiquons rapidement quel a été le sort de ces deux parties.

Partie sur la rue (maison du Musée Percheron)

M. Bernicot de Saint-Clair resta locataire de la maison de François-Placide Aubert jusqu'en 1820; à cette époque il en fit l'acquisition (4) et l'occupa comme propriétaire jusqu'à sa mort qui survint le 10 octobre 1822.

Deux ans après ce décès, M. Alexandre Bail s'en rendit acquéreur (5).

Il la conserva jusqu'en 1842 et la revendit alors au sieur Lambert, ancien huissier (6).

Ensuite elle passa aux mains d'un sieur Tolmer (7), puis en celles de M. Ansbert Dudouit (8) et après le décès de celui-ci survenu comme nous l'avons dit en 1871, elle échut en partage à M^{me} Légé sa fille (9) qui l'a vendue à M^{me} veuve Maréchal (10) de qui notre Société la tient maintenant en location.

(1) Il avait épousé en 1809 Marguerite-Renée-Victoire Le Maître de la Chabottière.

(2) Lettre C de notre plan.

(3) Lettre D de notre plan.

(4) Acte du 6 juin 1820 minutes de M. Heudelinet.

(5) Adjudication au Tribunal de Mortagne du 24 juillet 1824.

(6) Acte des 24 et 26 mars 1842 minutes de M. Heudelinet.

(7) Adjudication au Tribunal de Mortagne du 15 novembre 1844.

(8) Adjudication au Tribunal de Mortagne du 8 octobre 1864.

(9) Acte sous-seing privé déjà cité du 6 mars 1874.

(10) Acte du 27 avril 1899 minutes de M. Heudelinet.

Partie sur les cours communes de devant et de derrière

Cette partie demeura la propriété de Toussaint Aubert jusqu'en 1847 et il y exerça son métier de « marchand d'eau-de-vie ».

Il en fit alors la vente à un sieur Charpentier dont la veuve la revendit en 1852 à M. Jacob Vaubezon, alors notaire à Bazoches-sur-Hoësne.

Et s'il nous était permis d'introduire ici un souvenir personnel, nous dirions que vers 1860 il y avait dans la vieille maison, installée dans la grande salle du rez-de-chaussée, une petite classe enfantine tenue par une digne personne que nous appellions M^{me} Leveau et qui inculquait aux très jeunes Mortagnais d'alors les principes de l'A B C.

De M. Jacob Vaubezon la maison passa à M. Saugeron, avoué (1) qui était déjà propriétaire de celle portant le n° 12 de la rue du Portail-Saint-Denis et opéra ainsi la réunion de ces deux immeubles qui, comme nous l'avons dit plus haut, avaient autrefois formé un seul ensemble.

Elle appartient aujourd'hui à M^{me} veuve Saugeron.

III. — Maison de M^{me} Rouillon

(N^{os} 10 et 12 de la rue du Portail-Saint-Denis)

Nous serons très bref en ce qui concerne cette maison.

Nous avons vu qu'au moment du partage fait par les demoiselles de Puisaye en 1761 elle était la propriété de M^{me} Rouillon. Depuis lors celle-ci née Françoise Barroux l'avait transmise à sa fille M^{me} Madeleine-Françoise-Louise Rouillon qui décéda à Mortagne le 31 décembre 1806, épouse de Nicolas-Jean-Pierre *Coru-Fournival* (2).

Après elle, c'est sa fille Marie-Madeleine, épouse de

(1) Acte du 6 février 1882 (minutes de M^e Séguret, notaire à Bazoches-sur-Hoësne).

(2) Coru-Fournival occupa ainsi qu'on l'a vu ci-dessus dans la suscription de la lettre de Desgrouas les fonctions de juge au district de Mortagne; décédé à Mortagne le 11 janvier 1809.

M. Coru-Sartre qui en devint propriétaire et la légua elle-même à son mari demeurant à Paris, 12, rue des Chaumes.

M. Coru-Sartre la revendit en 1831 à Noël-François-René Térin, ancien marchand, demeurant à Mortagne (1).

Voici comment l'immeuble fut alors désigné :

Une maison 4 rue du Portail-Saint-Denis composée par bas de salle, cuisine, cabinet à côté, une office, une grande cave voutée, par haut deux chambres à feu, cabinet de toilette derrière, grenier sur le tout.

Une tourelle attenant à ladite maison couverte en ardoises et renfermant un escalier en pierre conduisant aux dites chambres et grenier (2), un petit jardin derrière avec une porte de communication ouvrant sur la cour dépendant de la maison du sieur Trabon.

Une cour en jardin devant.

Ecurie et remise à la suite entre lesquelles existe la porte demi-cochère ouverte sur la rue du Portail-Saint-Denis, le tout d'un même tenant joignant par devant la rue du Portail-Saint-Denis, par derrière Trabon, d'un côté M. Bail et le sieur Aubert, d'autre côté Bézier et Barbette.

Droit de passage par la cour du sieur Trabon pour tendre à la place du fort Toussaint.

M. Térin étant mort le 8 avril 1838 laissa pour héritière Marie-Victoire Térin, sa sœur, veuve de Jacques-François Bézier et celle-ci étant venue à décéder trois ans après, transmet à ses enfants cette maison qui vint en partage à M^{me} Lanoë, sa fille (3).

M^{me} Lanoë la vendit en 1869 à M. Saugeron, avoué (4) qui y mourut le 12 janvier 1888; elle est occupée depuis lors par M^{me} Saugeron.

*
* *

Je termine ici cette étude.

J'avais pensé en l'entreprenant ne réunir que quelques

(1) Acte du 8 juillet 1831 (minutes de M^e Heudeline).

(2) Cette tourelle n'existe plus; il n'en est du reste pas question dans l'acte cité ci-après du 26 août 1869.

(3) Partage de lots du 26 février 1847 (minutes de M^e Farce, notaire à Mortagne).

(4) Acte du 26 avril 1869 (minutes de M^e Farce).

notes : l'abondance des souvenirs qui se sont en quelque sorte levés sur nos pas dans l'excursion que nous venons de faire autour de la porte Saint-Denis m'a entraîné au-delà des limites que je m'étais tracées.

Je ne le regretterai pas si le résultat de mes recherches peut être jugé comme une preuve de l'intérêt que présente l'histoire de nos vieilles demeures et provoquer de nouveaux travaux.

GEORGES CRESTE.

30 septembre 1907.

NICOLAS DENISOT

Les cendres de Nicolas Denisot (si tant est qu'il en reste encore après trois siècles et demi) durent tressaillir d'aise lorsque, l'an dernier, M. l'abbé Jugé, docteur ès-lettres, ancien élève de la Faculté des lettres de Caen, professeur à Versailles, présenta devant cette Faculté sa magistrale thèse sur notre poète, sa vie et ses œuvres. A n'en pas douter, depuis 1559, année de sa mort, Denisot choyé, adulé pendant sa vie, oublié, presque méprisé après sa mort, n'avait trouvé pareil retour à la vie littéraire. Et cependant le thème de M. l'abbé Jugé était ardu, laborieux, peu fécond en observations historiques, bien que plus en critique d'art et de poésie ; il lui a fallu son talent et son travail, appuyé par les plus laborieuses recherches pour nous donner une étude de 150 pages in-8° (1) si documentée, si judicieuse sur un personnage imparfaitement connu, mais, disons-le, digne de l'être davantage, surtout de nous, Percherons, dont Denisot se réclame ou que plutôt nous devons réclamer. Son arrière-grand-père Philippe, son grand-père Jean furent des nôtres (2) ; son père, qui aussi portait le nom de Jean, *licencié ès lois, prudent bailli d'Assé en Villeray*, né à Nogent-le-Rotrou, vécut au Perche pendant la première moitié de sa vie. Pourquoi, avocat à Nogent, s'est-il dérobé « au bruit du petit Ronne qui murmure » comme chanta Belleau son contemporain, et pourquoi ainsi nous

(1) Le Mans, Bienaimé Leguicheux. Paris, Lemerre éditeur, 1907.

(2) « Le dict sieur duc mist et establît pour cappitayne au dict Mortaigne pour le tenir soubz l'obeissance du roy, Loys Labey, bailli du Perche et Jehan Denisot pour son lieutenant au lieu de Mathieu Got, Angloys, que le duc d'Estafort, Angloys, qui avait usurpé le comté du Perche, y avait mis. » (*Documents sur le Perche, édition Bar des Boulais*, p. 210). Jean Denisot, René Berault, Florent Lefebvre tous avocats à Nogent. (*Procès-verbal de la rédaction des Coutumes du Grand-Perche en 1558*).



NICOLAS DENISOT

SURNOMMÉ LE COMTE D'ALCINOIS

**Reproduction d'une lithographie éditée par Monnoyer au Mans
vers 1810
(Collection de l'Abbé Gouet)**

a-t-il privé d'une de nos gloires provinciales, pour l'offrir à nos voisins plus heureux les Manceaux ? N'en rendons responsable que Simonne Moreau, nièce de Paul Bouju, lieutenant du juge de la ville du Mans. Et puis si Jean Denisot porte son cœur au Mans, il laisse au Perche et à Nogent son esprit et les premières attaches qui ne disparaissent jamais du pays natal.

D'ailleurs Nicolas ne semble-t-il pas avoir protesté contre cette fugue du cœur en ne naissant que du second mariage quand déjà du premier il était précédé d'un frère et de cinq sœurs. Sa mère nous est inconnue quoique indiquée sous le nom de Félice Clément. De Jean Denisot elle a quatre enfants ; le premier, François, devient abbé de la Périne et prieur d'Assé en Villeray ; en 1515 apparaît notre héros suivi bientôt de deux sœurs Françoise et Thomase, dont l'une se mariera à Guillaume Leboindre, avocat au Mans, et l'autre à Langlois du Vivier dont le nom reparaitra dans l'histoire de Nicolas.

C'est au milieu de cette ambiance familiale, fortifiée encore par l'entourage de sept nièces, un neveu, six cousins germains, dont l'un Gérard Denisot sera médecin et humaniste que grandira le futur poète. Il est élevé aux lettres « *ès bonnes universités* » peut-être au Mans, au collège Saint-Benoist, près Saint-Pavin de la Cité, où demeurerait son père et où M^e François Briand régent, s'illustrait en 1512 par ses Noëls (1). Éducation médiocre, en tous cas, dont plus tard se ressentira Denisot. En effet, vers l'âge de vingt ans, il écrit cinq distiques qui rebutent autant par leur obscurité, que dix ans plus tard ceux qu'il composera séduiront par leur tour harmonieux, parce qu'alors plus littéraire il se sera inspiré des poètes latins tels qu'Ovide et Virgile. A vrai dire, ses goûts ne le dirigent pas vers les belles-lettres ; il aime la science. « *Il excella de son temps ès mathématiques* » ; mais il se consacra surtout au dessin et à la peinture. Il écrivait remarquablement, et c'était un succès à une époque où la calligraphie était fort estimée, où tant de livres étaient

(1) Publiés par H. Chardon en 1904.

copiés et illustrés par la miniature. « Il scavoit fort bien écrire » note *La Croix du Maine* et Pierre des Mireurs s'extasie devant l'élégance d'un manuscrit recopié par Denisot. Il s'exerce à la cartographie, compose une carte du Pérou, relève le plan de Calais en 1556 après avoir en 1539 écrit les noms de la carte du Maine dressée par Macé Ogier, gravée par Jacques Androuet du Cerceau. Il apprend la peinture auprès de Simon Hayesneuve, artiste manceau, comparable, dit *La Croix du Maine* à Albert Durer et à Michel Ange.

Les arts d'agrément donnent rarement une situation stable. Denisot étudiera la jurisprudence, mais les questions littéraires ou poétiques prendront le plus clair de son temps, et avec Jean Orry il fermera les dossiers des plaideurs et montera à « *Parnasus* » pour écouter.

. les cornemuses
De Sylvanus, de Pan, de Silenus.

Ils sont un groupe de poètes manceaux, une petite pléiade dans la grande, que Jacques Tahureau nous dénombre et notre Denisot tient la tête :

*Voyez le comte d'Alsinois (1).
Tronchay, Clément de St-Francoys
.
Vostre plus grand mignon Gatté
.
Voyez Trouillard, voyez Neveu
Et Taron qui dressent un vœu
.
Voyez les courtines propres
Qu'avec la Vayrice et Hoyeau
Mon frère vostre Tahureau
A part, vous dresse dans l'ombrage.*

Poètes inconnus au-dessus desquels seul surnage Denisot entouré du meilleur monde et du plus lettré où nous apercevons la baillive de Sillé, « l'une des plus

(1) Anagramme de Nicolas Denisot. Un de ses oncles, Philippe Denisot, avait ajouté à son nom celui de Adison dans lequel nous pourrions avec le même jeu de mots retrouver celui de Denisot en écrivant Edison.

belles, sages et apprises dames de son temps » et ses fils; Baptiste du Tronchay, conseiller royal au siège présidial du Mans, l'avocat Gabriel Tamot et tant d'amis dans le barreau et le clergé.

A vingt ans, au début de sa carrière, Denisot assiste au bouleversement religieux créé par la Réforme; il n'y assistera pas indifférent, il veut lutter et avec qui? Avec un maître, Clément Marot. Appuyé par Jérôme d'Hangest, official du Mans pour Louis de Bourbon, et Guillaume Le Doyen, il ne parle rien moins que de

Mectre Luctériens en feu.

La querelle ne sera sans doute pas d'ordre littéraire, mais tout en se passant sur le terrain religieux, poésie et religion se donneront la main pour combattre dans les rangs du poète Sagon contre Marot, en applaudissant l'auteur du « *Rabais du caquet de Marot* » quand il pronostique que

*Hault en l'air en potence bien grosse
Marot fera du rosty pour la nopce.*

Si Denisot sort vainqueur de la lutte religieuse

*Au mercredy la bataille taillée
Au samedy toute prête baillée;*

il sera vaincu dans la joute littéraire; les cinq distiques dont nous avons parlé font la joie de ses ennemis; il n'en peut être autrement avec des vers tels que ceux-ci :

*Quidquid id en, Francisce, tua, en tua gloria, ut in te
Immeritum immerito carmine carmen agat.*

Les amis de Marot ont le champ libre devant leur adversaire; c'est un « rustique », c'est un « pitault », ils crient sur sa « querelle inique », sur son « courage venimeux » :

peu de succès ; néanmoins, tout en ne s'élevant pas au-dessus de Sagon, de Bourdigné d'Angers, de Fontaine, il ne leur reste pas notablement inférieur.

Denisot est plus artiste que poète. Le portrait de Margueritte de Navarre, qui nous reste seul de plusieurs œuvres et dessins perdus, est digne d'éloge. C'est par les arts et non la poésie que Denisot élèvera sa destinée, c'est aussi par la grâce de sa personne et le charme de son caractère. En 1646 un de ses petits-neveux, Jacques Denisot, écrivait de lui qu'il était « d'une belle stature, taille avantageuse et beau de visage ». Muret, Ronsard, Michel de l'Hôpital ont parlé de lui dans le même sens.

C'est de cette époque où il achevait ses *Noëls* que s'ouvre devant lui le côté le plus brillant de sa vie. Pour « ses bonnes qualités et mérites » il est appelé auprès du roi François I^{er} comme officier de sa maison. A la Cour il n'en continue pas moins ses travaux et son éducation littéraire. C'est là qu'il dresse sa carte du Pérou « dessinée de chic », comme dit M. Gabriel Marcel, qui a eu le mérite de la découvrir. Mais auprès du Roi, on vit plus en courtisan qu'en littérateur ; Denisot va devenir victime de cette ambiance. Dans un milieu tel que la Cour de François, Denisot élégant et gracieux va sombrer ; il gagne le cœur d'une personne de haut rang, il s'attire l'envie et la jalousie et doit s'exiler en Angleterre. Cette dame le suit, mais il ne s'oublie pas auprès d'elle, il se mêle aux savants et aux hommes politiques de Londres et remplit les fonctions d'agent secret au service de la France et tout en jouant le rôle d'espion, il écrit six cent vingt-neuf vers à déplorer la mort d'Henri VIII et à célébrer l'avènement d'Edouard VI. Soigneusement calligraphié le manuscrit est offert au jeune roi par Denisot et aujourd'hui encore conservé à Londres au British Muséum. La situation de Denisot devient alors considérable ; son talent le fait nommer précepteur des enfants du duc de Somerset, le premier personnage d'Angleterre qui, le 13 mars 1547, avait pris en main le gouvernement du royaume. Les élèves de notre poète courtisan nous sont peu connues ; nous savons pourtant que Anne, Margue-

ritte et Jeanne avaient le plus profond enthousiasme pour celui qui en leur apprenant à aimer le génie français, eut lui-même la plus haute idée de la culture d'esprit de ses nobles écolières. Ses leçons d'ailleurs n'eurent qu'une courte durée; commencées en mars 1547 elle se terminent en décembre 1549, époque à laquelle nous retrouvons notre précepteur dans sa patrie. Le docteur Wotton, ambassadeur d'Angleterre en France nous dira en 1556 que Denisot s'est enfui d'Angleterre « pour avoir falsifié des lettres ». Et ainsi le rôle louche qu'il aura joué à l'étranger l'établira plus solidement dans l'amitié du roi Henri « auprès duquel il était en estime particulière ». Et puis son esprit s'est assoupli; sa muse qui au Mans était rustique auprès de Sagon, apparaît maintenant raffinée, le poète provincial va devenir un des hérauts de la Renaissance.

Au moment où Denisot rentrait en France, mourait Margueritte de Navarre. Les trois filles du duc de Somerset, connaissant les attaches de leur ancien maître à la Cour de France ne crurent pas mieux faire que de le remercier de ses leçons par l'éloge de la sœur de François I^{er} qu'elles composèrent en cent quatre distiques latins. En possession d'une œuvre aussi parfaite, grande est la joie du maître; c'est le pendant de l'éloge qu'il a fait lui-même du roi Henri VIII, il se reconnaît dans ses élèves, il retrouve son idée, sa méthode, ses propres expressions, heureux de voir celles qu'il a initiées à notre littérature célébrer la bonté, la religion, l'esprit éclairé de Margueritte de Navarre. Aussi Denisot veut-il éditer cette poésie dans laquelle il s'admire et qui le vengera des attaques de Marot et de ses disciples; mais il en fera une œuvre collective et à la suite il publiera une vingtaine de vers grecs de son cousin Gérard Denisot, de Nogent-le-Rotrou, médecin et poète, un épigramme et un distique de Pierre des Mireurs, quatre vers grecs d'Antoine de Baïf, âgé seulement de dix-huit ans et plus tard si fécond; Daurat aussi donne pour la première fois un avant-goût de son talent dans huit vers grecs, dix-huit

hendécasyllabes latins et une ode latine composés à la louange de Margueritte.

Cependant l'œuvre de Denisot paraît pâle; Charles de Sainte-Marthe entre en scène, il reproche aux poètes français leur ingratitude envers l'excellente princesse, qu'ils ont de son vivant portée jusqu'aux nues; il s'adresse à tous, Macrin, Bourbon, Saint-Gelais, Hervet, Salel, Bouju, Ronsard, Du Bellay, Peletier, Chapuis, Habert et les adjure de joindre leurs éloges à ceux de l'Angleterre. Le patriotisme réveille la poésie et tous se mettent à l'œuvre du « *Tombeau de Margueritte* »; ils sont dix-neuf dont trois seulement, Ronsard, Baïf et Denisot ont laissé un nom; Ronsard plus original, plus personnel; Baïf plus prosaïque, et notre Denisot plus vulgaire, plus ignorant des ressources de la langue maternelle mais malgré cela se plaçant dans l'esprit de ses contemporains parmi les personnages les plus importants de la pléiade et se présentant à l'étranger surtout comme l'ambassadeur de la Renaissance française.

Aussi la pléiade n'a-t-elle comblé aucun autre poète de plus de louanges; il fait partie de l'escorte de Ronsard et ce dernier parle fréquemment de son ami et lui multiplie ses témoignages d'estime; Pierre des Mireurs nous dit au début du « *Tombeau de la reine Margueritte* » que c'est un homme « né pour les Muses et les Grâces. » En 1551 et 1552, Denisot et Ronsard sont particulièrement liés; Ronsard reconnaît dans son ami toutes les qualités dont entr'autres celle-ci : « Denisot ne doit rien « de son enthousiasme aux bienfaits de Bacchus; c'est « un buveur d'eau qui au doux jus de la grappe préfère « les sources fraîches. » Muret vit dans l'intimité de Denisot avec Baïf et Jodelle; Baïf loue l'artiste qui a peint le portrait de Méline; enfin Ronsard rappelant à Denisot qu'ils sont nés dans les mêmes contrées riantes vante avec excès les dons poétiques du conte d'Alsinois et le pinceau de l'artiste :

*Ces tableaux si bien portraits
Que la nature se mire
Dans le parfait de leurs traits.*

Il lui conseille même de s'en tenir à la peinture et à la poésie et de laisser la musique. C'était la musique de ses « *Cantiques* » que Denisot allait publier en 1552. Dans cette œuvre Denisot s'écarte des idées païennes de la pléiade qui cesse de lui prodiguer ses compliments ; il s'y fait l'interprète de Dieu auprès du peuple qu'il veut sinon ramener, au moins entretenir dans les pensées religieuses. C'est à Villeray, au foyer du bailli d'Assé, qu'il aura puisé cette conviction, c'est aussi dans la compagnie de son frère François, prieur d'Assé, c'est, disons-le, au contact des puritains Anglais ; aussi, condamnera-t-il désormais, même chez ses amis, le renouveau des fictions païennes, et d'ami deviendra ennemi de la pléiade, mais, de ce fait, poète religieux supérieur au poète de la Renaissance. Quelle sera donc son œuvre ?

En 1553 il n'en a produit aucune où il ait exposé ses propres idées ; il a jusqu'alors imité, presque copié ; il devient personnel ; s'il emprunte à Théocrite, à Lucrèce, à Sannazar, il s'assimile, il devient penseur ; il réprimande avec énergie les poètes ses amis ; il tient à discréditer les dieux grecs et latins, dont Ronsard parle avec révérence. Dans ses « *Cantiques* » il montre ces dieux outrageant la morale avec leurs vices ; il décrit la laideur des rites anciens, il est hostile à Bacchus dont la liqueur excite à la colère et au meurtre, il raille la fontaine d'Apollon ; les sacrifices sont des boucheries écœurantes ; pourtant Denisot n'a pas renoncé complètement aux inspirations de la mythologie et quand quelque fable ancienne lui fournit un symbole ou une analogie avec le dogme chrétien, il recueille ces pressentiments lointains du christianisme ; Hercule étouffant les serpents au berceau, c'est l'enfant Dieu vainqueur du serpent tentateur ; le dieu Pan, c'est le créateur de l'univers :

*Qui vous faict, Pastoureaux,
Laisser seul aux préaux
Le troppeau paistre ?*

*Nous nous hastons ainsy
Pour voir en ce bas cy
Pan nostre maistre,
C'est le grand Pan qui faict
De ce globe parfaict
Son Arcadie.*

La nuit de Noël a ramené l'âge de Saturne. C'est ainsi qu'avec son esprit poétique et d'une imagination judicieuse, Denisot se sert de la mythologie, mais aussi la proscriit quand elle veut imposer ses fictions. Soupçonné de protestantisme, Denisot reste catholique jusqu'à sa mort. Pour lui l'Eucharistie est

*Ce pain si sainctement estrange
Que celluy là qui en mange
Ne peult plus avoir de faim.*

Marie c'est

*La Vierge qui ne fut, ny n'est,
Ny ne sera maculée.*

Le poète est peintre ; Denisot le sera doublement ; sa main retracera les tableaux que son imagination aura créés. Lisez sa poésie sur la crèche ; c'est la description d'une peinture aujourd'hui perdue, mais tellement fidèle qu'il nous semble avoir la toile devant les yeux ; en poésie comme en peinture l'artiste poursuit la vérité en l'appuyant sur l'histoire, bien que le réalisme lui fasse parfois présenter des descriptions de mauvais aloi. Telle est la *Plaisante description du pauvre lieu où Jésus naquit* qui renferme sept quatrains de cette force :

*Tout le plancher de roseaux
Et de paille ramassée,
De torchis et de tuilleaux,
D'herbe seiche entrelassée.*

Et puis ce sont les combinaisons strophiques les plus variées ; ses quatorze cantiques sont composés de quatorze strophes différentes ; dans l'un d'eux il se sert de

toutes les espèces de vers français, sauf ceux de quatre et deux syllabes ; il surprend l'oreille sans la charmer. Si parfois il a quelque grâce naïve et sans apprêt comme ici :

*Enflez vos cornemuses,
Dansez ensemblement
Et vos doucettes muses
Accollez doucement.*

On retrouve aussitôt du prosaïsme :

*Courez, suivez la bande
C'est trop cornemusé.
.....
Et toy, mon corps, poste fuy
Accompagne ceste bande.*

Denisot n'a exercé qu'une influence restreinte ; néanmoins il a fait école ; il a ramené aux idées chrétiennes maints poètes de ses amis tournés aux idées païennes. Ainsi comme Denisot, dont il a été le collaborateur en 1550, Joachim du Bellay bannit le paganisme, combat la mythologie ; l'humaniste Marc-Antoine Muret se convertit à l'idée chrétienne ; Jodelle dans une ode en tête des *Cantiques* donne un véritable manifeste en faveur de la vérité religieuse et il y restera fidèle ; Remi Belleau qui aussi pour honorer son compatriote produit une ode et deux sonnets, défend l'idée maîtresse de Denisot et attaque le paganisme ; Ronsard lui-même s'essaye dans cette voie, il compose en 1556 l'*Hercule chrétien* dont Denisot a indiqué le thème dans *Jésus étouffant le serpent*.

Mais d'autres résistent et restent attachés à la poésie légère ; tels Jacques Tahureau, Loys le Caron, Magny, Sibilet, Charles d'Utenhove qui presque tous ne louent en Denisot que le peintre ou le rénovateur. D'où qu'elles viennent ce dernier accueille avec bonne grâce les appréciations de toute nature ; d'ailleurs bientôt il abandonnera la littérature et s'enrôlera dans le « saint nombre de ceux qui ont pour le devoir public travaillé », comme

ledit Pierre Belon, et ce sera une carrière nouvelle, sa dernière, qui s'ouvrira pour se terminer rapidement.

Depuis longtemps Henri II caressait le projet de reprendre Calais et de rejeter définitivement les Anglais de l'autre côté de la Manche. Déjà, en 1549, il avait pris certaines places du Boulonnais ; Boulogne elle-même s'était rendue ; mais les ressources manquant, il fallut recourir à l'adresse pour prendre Calais et c'est dans ce rôle que brilla particulièrement Denisot. Mathématicien, dessinateur, ayant étudié la science des fortifications, nul n'était plus apte que lui pour relever une topographie ; de plus, connaissant les mœurs anglaises, il pouvait tromper la défiance. Il se rend donc à Calais, sous prétexte d'instruire les enfants du contrôleur, mais il n'illusionne pas l'ambassadeur anglais Wotton, qui ordonne qu'on surveille cet étranger déjà suspect d'avoir falsifié des lettres en Angleterre et qui est un « garçon rusé ». Denisot, dans la place, communique avec Sénarpont, gouverneur de Boulogne et Dudley qui offre de barrer le détroit aux vaisseaux de la reine Marie Tudor. Risquant sa liberté, même sa vie, Denisot d'accord avec un nommé Touteville essaye de mettre le feu au magasin des poudres, mais le projet échoue. Or, entre temps, il avait relevé le plan de la ville et l'avait envoyé au roi par son neveu Charles Langlois, seigneur du Vivier ; la fatalité voulut que la nouvelle en fut éventée et Denisot jeté en prison ; pourtant il est à croire que les renseignements de Wotton sont moins étrangers à cette mesure que les intrigues de Denisot presque inconnues des Anglais de Calais. Bientôt, grâce à la complaisance de sa geôlière, il s'évade ; les soldats le poursuivent ; sur le point d'être repris, il se jette dans une ferme, n'y trouve qu'une jeune fille qu'il supplie de lui sauver la vie. Sans que personne n'en sache rien, cette jeune personne le cache dans une barge de paille et ainsi déjoue les recherches des soldats ; elle le nourrit en secret, puis sur les conseils de Denisot se rend à Ardres demander au gouverneur d'envoyer une compagnie d'hommes de guerre pour l'emmener et de lui faire remettre 25 couronnes d'or.

Ainsi sauvé, Denisot se rend auprès du roi en janvier 1557 et lui explique le plan de Calais; sur l'ordre d'Henri II il retourne se fixer à Boulogne, prêt à aider les Français de ses conseils et de sa science. Denisot, on peut le dire, fut avec Sénarpont l'âme du complot qui nous rendit Calais, montrant que si le poète peut célébrer l'héroïsme il est capable aussi d'en donner l'exemple. Après la prise de Calais, Denisot rentra à Paris en février 1558, il se livre encore à quelques travaux poétiques (1), mais il devient pessimiste et s'éloigne de ses contemporains qui célèbrent la joie et l'amour; les dangers qu'il a courus ont aidé à cette évolution :

Tousiours sous le hazard notre vie est en crainte.

Il a quarante-quatre ans, il a perdu son épouse; il nourrit le projet romanesque de se remarier à la jeune paysanne qui l'a caché et sauvé; il la fait venir auprès de lui, la fait instruire et lui donne sa vie durant une partie de ses biens, retournés depuis à ses héritiers naturels. A ce moment Henri II meurt, la douleur de Denisot est très vive, il compose sur le trépas du Roi son ami une épitaphe où quelques vers ont un accent particulier et comme un pressentiment de la mort prochaine de l'auteur :

*Je me sens surpris d'impatiente douleur ;
Sus, o Terre, reçois mon corps au nombre de ceux-là
Qui sont ensevelis dans le sépulcre profond.*

.

Vivre ce m'est languir, rien ne me plaist que la mort.

Pris bientôt de fièvre violente, Denisot mourut peu de temps après son roi vers le milieu de l'année 1559, dans sa maison du bourg Saint-Marceau et inhumé dans l'église Saint-Etienne-du-Mont.

(1) Denisot a laissé « *Le Livre de prières à Dieu* », paraphrase des prières quotidiennes catholiques. En 1874 M. Chardon découvrait, à la Bibliothèque du Maus, la traduction du « Pater », long commentaire mêlé d'idées étrangères au texte. Dans les quatre feuillets du « Pater » se trouvait également un fragment des commandements de Dieu que M. Chardon a cru pouvoir attribuer à Denisot. Chaque commandement est paraphrasé en quatorze vers dont la facture rappelle celle de notre poète.

Flatté outre mesure de son vivant, Denisot est aussitôt oublié. Le xvi^e siècle ne lui consacre un souvenir que par l'imprimeur Gilles Corrozet qui recueille quelques strophes de Denisot, où il montre le néant et la grandeur de l'homme, et par Montaigne qui se souvient « du conte d'Alsinois et de la gloire de sa poésie et peinture ». Tabourot reproduit des vers de Denisot et rappelle l'anagramme de ce « conte sans conté ». Pasquier se plaît à citer Denisot à la suite de Ronsard. Antoine du Verdier et *La Croix du Maine* travaillent surtout à préserver de l'oubli l'œuvre de Denisot, mais ne parlent pas de ses *Noëls* qui s'éclipsent devant ses *Cantiques* plus étudiés.

Au xvii^e siècle la pléiade est dédaignée ; Denisot est inconnu ; notre historien percheron, Bry de la Clergerie lui consacre difficilement quelques lignes et d'autres érudits comme Moreri le nomment à peine. Ménage reproduit quelques vers de Denisot ; Prosper Marchand, La Monnoye, Jacob Le Duchat lui attribuent une part des « *Joyeux devis* ».

Au xviii^e siècle nous rencontrons quelques études d'ensemble. Denisot est cité par Dom Liron dans la « Bibliothèque Chartraine » ; l'abbé Goujet l'étudie avec attention. A la fin du siècle, Denisot s'impose à l'examen de l'avocat Molé qui est convaincu que « *la Description de la Crèche* », telle que l'a faite Denisot, a exercé la plus grande influence sur l'esthétique des peintres (1).

Le xix^e siècle se montre plus explicite, plus sympathique, dirons-nous, par la plume de Charles Nodier, dans une notice sur Bonaventure des Perriers, de Victor Houdebert en 1840, de Génin dans son « *Esquisse sur l'histoire du Maine* », de Paul Terris dans son « *Essai sur les Noëls des pays chrétiens* », de Max de Clinchamp éditant, en 1847, les *Noëls* de Denisot, de Boyer de Rathery, d'Haureau donnant dans son « *Histoire littéraire du Maine* » une biographie étendue de Denisot ; de Merlet, archiviste d'Eure-et-Loir, résumant Haureau dans sa

(1) Dans notre étude sur les « *Noëls Percherons* » lue à Mortagne en 1901, nous avons donné en entier cette originale poésie qui est une des plus réalistes descriptions de Denisot et une de ses plus religieuses conceptions.

« Bibliothèque Chartraine » ; enfin de H. Chardon mettant en lumière beaucoup de faits nouveaux qui éclairent l'homme et l'œuvre. MM. Paul Bonnefon dans le « *Différent de Marot et de Sagon* », Henri Chamard dans « *Joachim du Bellay* », Gabriel Marcel dans « *le Conte d'Alsinois géographe* » ont également donné plus de clarté au rôle poétique et patriotique de Nicolas Denisot.

Le ^{xx}e siècle aura vu le plus judicieux panégyrique de Denisot sous la plume de M. l'abbé Jugé ; nous eussions voulu, au lieu du pâle résumé qui précède, l'offrir complet à nos lecteurs. Si un heureux hasard leur met devant les yeux cette magistrale étude, ils voudront la lire en entier, revivre avec l'érudit docteur cette étrange phase littéraire de la poésie française au ^{xvi}e siècle et comme nous partager leurs éloges entre lui et son héros.

H. GODET,

Curé du Pas-Saint-Lhomer.

ÉTUDE PERCHERONNE⁽¹⁾

Lorsque notre Secrétaire général me demanda de préparer une lecture pour cette séance de notre Société Percheronne, je m'en défendis, je le confesse, énergiquement. Je ne me sentais pas digne d'un honneur semblable qui, à vrai dire, m'effrayait et m'effraie encore quelque peu. Bref, je me retranchai derrière mille raisons accumulées que je croyais excellentes : elles ne valaient rien ; lamentablement elles s'effondrèrent devant une insistance que, tous, vous savez aimable.

Voilà comment et pourquoi je me trouve aujourd'hui à cette place ; mais, je l'avoue, si l'on me demandait ce qui m'étonne le plus ici, en ce moment, je répondrais, comme autrefois le doge à Versailles : « C'est de m'y voir » avec la très délicate mission de parler devant vous, Messieurs, qui êtes la science, et vous, Mesdames, la poésie.

Il me souvient qu'un de nos membres, un jour, me posa cette question : « Comment êtes-vous Percheron ? » Si vous le voulez bien c'est à cette interrogation que je vais répondre. Percheron, je le suis, d'abord par le sang et ensuite par mon affection pour ce pays, auquel un de mes aïeux avait voué, dès sa prime jeunesse, un inébranlable attachement.

Il y a quelques années, j'eus la chance de découvrir dans un tas de vieux classiques un Horace ayant appartenu à mon grand-père. Ce fut pour moi une révélation. J'ouvris le livre. Il était bourré, criblé de notes qui, disons-le, ne se rapportaient pas toujours au texte qu'elles

(1) Lecture faite à l'Assemblée générale de la Société tenue à Mortagne en 1907.

encadraient. Je n'eus pas besoin de poursuivre longtemps mon examen pour me persuader que ce volume avait été un confident. En haut des pages, en bas, dans les marges, partout où il y avait de la place se trouvaient consignées des historiettes ou des appréciations sur la vie des pensionnaires du Petit Séminaire de Séez vers 1840 ; mais, le plus souvent, c'était de la part de notre écolier un souvenir ému, plein d'affection pour son village ou la description d'une partie de vacances dans sa chère campagne percheronne.

Suivons, au hasard des pages. Nous allons voir se développer, s'affermir, dans ce cœur d'adolescent, l'amour de son pays.

Page 253, je trouve ces vers tirés de Châteaubriand et modifiés pour les besoins de la cause :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance.
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
D'enfance !
Mauves ! Tu seras mes amours
Toujours !

C'est, sans doute, un peu mièvre, voire même précieux, mais attachons-nous à l'idée plus qu'à la forme.

Quel beau soleil devait luire, lorsqu'à la page 70, furent écrits ces mots : « *O patrii montes ! O dulcia rura, valete* ». Ah, ces collines, ces prairies, l'écolier les évoquait dans ses moments d'ennui. Je me le représente dans une sombre étude, oubliant un instant son travail et, le regard long, comme perdu en un songe, souriant à la fraîche évocation du pays !

C'est probablement une semblable rêverie qui lui fit tracer au bas de la page 85, une citation latine dont je demande la permission de ne donner que la traduction : « De même que le cerf désire l'eau claire des sources limpides, ainsi te désire mon âme, ô ma Patrie, ô Mauves. »

Évidemment cela ne pêche pas par excès de simpli-

cité, mais cet attachement à la terre natale n'est-il pas touchant !

Le samedi 17 juin de l'an de grâce 1843, le temps dut être merveilleux ; aussi les marges de la page 138 nous font-elles partager de bien cuisants regrets. Écoutez plutôt : « Il doit faire bien bon aux écrevisses et aux anguilles dans la rivière de Mauves » ; et, en bas en guise de consolation : « Je suis en classe auprès de l'ami Fourmy, de Saint-Ouen-de-la-Cour ». L'ami Fourmy n'est autre que le chanoine, mort, il y a quelques années, vicaire général de Séez.

Mais poursuivons. Page 196, se trouve cette réflexion : « Je pense fort à Mauves. Dieu merci, nous y serons sous peu, j'espère ! » Et aux vœux vient s'ajouter une observation météorologique appropriée et pleine de souhaits pour le congé attendu : « Il fait bien beau temps aujourd'hui ! »

Les vacances sont finies. Comme tout ce qui est bon, elles ont passé bien vite ; mais les souvenirs en restent très vifs : on se les rappelle et ils viennent embaumer l'existence des séminaristes prisonniers, témoin cette anecdote de la page 228 : « Auguste Chauvière et François Germond, tous deux habitants de Mauves, ont été à la pêche aux anguilles le 27 septembre 1843 ; ils en ont pris une longue comme un tambour-major. »

J'en passe et des meilleures. Pour ne pas interrompre la narration, je n'ai pas signalé toutes les pages, Dieu sait combien nombreuses ! où l'on trouve ces mots : « Je m'ennuie fort », ou, « je m'ennuie beaucoup aujourd'hui », mots au-dessous desquels s'étale immédiatement un « *Mauves* » bien moulé et très consolateur.

Après tout ce que je viens de dire, je ne m'attarderai pas à commenter cette citation que j'ai retrouvé une bonne dizaine de fois :

« A tous les cœurs bien nés que la Patrie est chère ! »

Mais il est un mot que j'ai rencontré à la première page du livre et que je veux rappeler ici : *Olim meminisse juvabit*. Un jour, je serai heureux de me ressouvenir !

Eh bien ! moi aussi, aujourd'hui, je suis heureux de

me ressouvenir et de vous parler de cet aïeul dont je continue la chère pensée et qui m'a légué son amour pour son pays.

Ce sont là les premiers fondements de ma conscience percheronne ! Je les possédais par hérédité ; mais, encore fallait-il qu'une seconde condition vint aider à leur développement. Cette seconde condition qui acheva l'œuvre ébauchée, ce fut la terre. « Qui mieux que les champs, les prés, les bois et la poésie de la nature nous inspirera cet esprit provincial, cet amour du sol où réside la vraie force d'une nation. » Je n'ai pas besoin de vous dire que cette dernière phrase n'est pas de moi. Tous, vous avez reconnu, j'en suis sûr, dans ces lignes savoureuses un de nos plus distingués écrivains, dont la plume a très finement rendu ce que l'esprit avait si délicatement pensé au « Coin du Feu » (1).

Je disais, il y a un instant, que les souvenirs de la toute petite enfance gardent toujours un charme pénétrant, qu'ils restent les plus ensoleillés, les plus parfumés, parce qu'ils ont laissé dans l'âme neuve les premières et les plus fortes émotions. C'est une vérité de tous les temps qui se réalisant pour les grands-pères et pour les petits-fils, allait s'affirmer une fois de plus.

Dans cette sympathie naissante d'un enfant pour un pays, il y avait plus que le simple attrait des lieux où l'on s'amuse, il y avait une attirance inexplicable, indéfinissable. Au milieu des sentiments confus, enchevêtrés qu'elle éveillait, cette nature se dévoilait peu à peu. Un jour, elle se révéla entièrement et ses paysages apparurent dans toute leur exquise vérité. Ce jour-là, la Terre avait conquis l'Âme.

Voilà quelqu'un des de mes raisons d'aimer le Perche ; mais, par lui seul et pour lui seul, ne le mérite-t-il pas déjà ? Qu'on l'étudie ; on lui trouve plus que du cachet ; on lui découvre du caractère. Il est fait de ces prairies clôturées de haies vives, bordées de saules, jalonnées de peupliers, de cette rivière qui coule dans l'herbe veloutée

(1) V^{te} DE BROC. *Au Coin du Feu*. Paris. Palmé. 1885.

avec des torsions et des étincellements de serpents, de ces forêts aux arbres séculaires : éléments divers qui paraissent très simples, entre lesquels pourtant l'on découvre non seulement l'œuvre des siècles, mais aussi une sorte d'équilibre, un rapport d'utilité. Pour employer le mot du plus jeune des Immortels : « Un tel paysage c'est une bonne leçon d'art » ; en le contemplant on se « fortifie les yeux et l'âme. »

« L'amour de la Patrie, a dit M. Lavis, ne s'apprend pas par cœur, mais par le cœur ». C'est un précepte qu'il faut nous hâter de mettre en pratique. Parcourons notre Perche, faisons-le parler devant nous, pénétrons-nous de son charme et, en apprenant à le connaître, apprenons à l'aimer.

Quant à moi, qui dois une grande reconnaissance à ce pays pour la beauté et la force des impressions reçues, je suis heureux de pouvoir lui exprimer ma gratitude dans cette ville de Mortagne, au milieu de cette Société Percheronne qui a déjà tant fait pour notre petite patrie.

Je m'excuse, Mesdames et Messieurs, d'avoir abusé de votre bienveillance. De cette séance, vous emporterez, je le crains bien, la conviction plus ferme que jamais que le « moi est haïssable ». Aussi, en terminant, voudrais-je me faire oublier et vous quitter sur une forte pensée. C'est à Barrès que je l'emprunte. Elle résume assez bien, je crois, cette causerie : « Il n'est point de patriote complet s'il n'a erré avec familiarité sur les routes et dans les sentiers de la plaine et de la montagne et dans les rues de nos villages. Le terroir nous parle et contribue à notre conscience nationale aussi bien que les morts. C'est même lui qui donne à leur action sa pleine efficacité. Les ancêtres ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne. »

RENÉ GOBILLOT.

NÉCROLOGIE

Dès le début de cette année, notre Société, déjà bien éprouvée depuis sa fondation, a eu à déplorer des pertes très sensibles. Elle a vu disparaître le 28 janvier M^{me} de Chappotin, le 7 février M^{me} Jules Creste, et le 13 mars, M^{me} Aristide Gouverneur, membres fidèles et dévoués, dont les noms, si intimement liés au mouvement historique percheron, figuraient avec honneur sur notre liste.

En M^{me} de Chappotin et en M^{me} Gouverneur revivaient en effet deux grandes et nobles figures, celle de l'ancien directeur des Beaux-Arts qui laissa parmi nous des traces si profondes et celle de l'ancien maire de Nogent-le-Rotrou, dont l'action fut puissante et l'influence particulièrement féconde. Nous ne pouvons oublier la place que tenaient au Perche ces deux érudits, le dévouement qu'ils apportèrent à leur pays, sans se lasser, la tenacité dont ils firent preuve dans un labeur incessant, l'élan qu'ils imprimèrent autour d'eux. Avant que nos sociétés savantes ne fussent écloses, ils produisaient déjà, ils recueillaient les matériaux épars et furent comme les inspireurs de notre groupement provincial. Digne fille du marquis de Chennevières, M^{me} de Chappotin s'associa avec le plus vif empressement à nos travaux. En son cher Saint-Santin, aujourd'hui fermé sur tant de souvenirs pieux, elle vécut avec ses disparus comme s'ils étaient encore près d'elle, aimant ce qu'ils avaient aimé ; et c'est ainsi qu'elle continuait des traditions douces à son cœur et qu'elle ne manquait aucune occasion de nous témoigner sa sympathie et son encouragement.

Ces mêmes sentiments on les retrouvait chez M^{me} Gou-

verneur, car aucune compagne ne fut plus en communauté d'idées avec son mari, ne prit une part plus active à sa vie intellectuelle, et ne lui apporta un appui plus éclairé. Mais, plus heureuse, elle eut la joie de retrouver dans un gendre et un petit-fils très aimés ces dons de l'esprit et ces goûts d'érudition qu'elle avait rencontrés près d'elle.

Ne devons-nous pas aussi une reconnaissance très particulière à l'excellente mère de notre dévoué trésorier pour l'accueil reçu en la vieille maison de famille de la place d'Armes le jour même de notre fondation ? Alors que nous cherchions un lieu favorable de première réunion où échanger nos projets et jeter les bases de la nouvelle Société, nous vîmes les portes de la demeure hospitalière s'ouvrir toutes grandes et à cette demeure s'attachera désormais un passé historique. Nous pouvons donc dire que M^{me} Jules Creste fut dès la première heure la collaboratrice de notre œuvre et elle le resta jusqu'à la fin par l'intérêt qu'elle ne cessa de lui porter.

Ces quelques lignes sont un bien faible témoignage de ce que nous devons à ces trois dignes femmes, mais elles diront nos regrets et garderont leur souvenir.

H. T.

LES PRÉFETS DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE,

par Jacques RÉGNIER, Paris. Édition de la *Nouvelle Revue*, 1907, in-16 de VIII-253-VI pages.

Il est un sujet sur lequel la curiosité se porte aujourd'hui, et qui n'avait pas encore été approfondi dans une étude d'ensemble, que vient de traiter M. Jacques Régnier. Son livre nullement pesant ni indigeste ne s'adresse pas aux seuls amateurs d'histoire administrative. Il se lit avec agrément, on y goûte même le malin plaisir que donne le spectacle des faiblesses d'autrui, l'auteur ne se privant pas de nous montrer les volte-faces, les pirouettes et les courbettes qu'exécutèrent alors tant de hauts et flexibles personnages, même des porteurs de très grands noms. On remarquera le large éclectisme avec lequel fut composée la première liste des préfets, arrêtée le 11 nivôse an VIII (2 mars 1800), la tendance de l'Empire à faire entrer de plus en plus dans leurs rangs des représentants de familles aristocratiques, la facilité avec laquelle un très grand nombre de préfets de l'Empire passèrent et furent maintenus, en 1814, au service de Louis XVIII. Un chapitre intéressant est consacré aux sous-préfets. Comme je suis de ceux qui pensent que ces fonctionnaires sont non pas à supprimer, mais à utiliser, en leur donnant des attributions sérieuses ainsi qu'aux conseils d'arrondissement (voir *Revue hebdomadaire* du 21 avril 1906. *Faut-il supprimer les sous-préfets*), il y a là des pages que j'ai particulièrement appréciées. Je me permets de signaler deux petites corrections à faire quand se préparera une nouvelle édition. Le nom du préfet de l'Orne, Lamagdelaine, ne figure pas à l'index alphabétique final, bien qu'il soit cité deux fois (p. 72 et 216), mais orthographié à tort Lamagdeleine. Puis M. Rouillé d'Orfeuil qui occupa dix ans la sous-préfecture de Nogent-le-Rotrou, avant de passer, en 1814, à la préfecture d'Eure-et-Loir, n'était pas seulement, comme dit M. Jacques Régnier (p. 171), fils d'un ancien intendant de Champagne, il figure lui-même, dans l'*Almanach royal de 1789*, à la suite de son père comme sous-intendant depuis 1786.

Baron J.-A. DES ROTOURS.

AVIS AUX COLLECTIONNEURS

Notre confrère M. de Vigan possède en double une vingtaine de *brochures du Dr Jousset* et serait disposé à faire des échanges avec les personnes qui auraient des doubles manquant à sa collection (il recherche notamment les nos 8, 27, 39, 45, 48, 55, 59, 86, 87, 99, 100, 103 du catalogue dressé par M. Fleury et des huit numéros ajoutés par M. Courtois). Le même désirerait se procurer les années 1838, 1842, 1843 et 1844 de l'*Almanach du discur de vérités* de l'abbé Fret.

S'adresser à M. DE VIGAN, à Bellême (Orne).

Les membres de la Société qui auraient des communications analogues à faire connaître sont priés de vouloir bien les envoyer à l'un des membres du Bureau ; elles seront insérées gratuitement dans le Bulletin.

NOTA. — Il sera rendu compte de tout ouvrage intéressant le Perche dont un exemplaire nous aura été adressé : cet exemplaire sera remis ensuite à la bibliothèque du Musée Percheron.

PROCÈS-VERBAL

SÉANCE DU 16 MAI 1908

Présidence de M. le V^{te} DE ROMANET, président

La séance est ouverte à 2 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Étaient présents : MM. AGUINET, le Dr CHAMOUSSET, CRESTE, FOURNIER, l'abbé GUERCHAI, Paul HUET, Pierre LAMARRE, Frantz LEBOURDAIS, Charles LEROY, le Dr LEVASSORT, LORMOIS, Léon PATRIE, le V^{te} DE ROMANET, Henri TOURNOUER.

Absents excusés : M^{lles} GATINEAU et HURVOY, MM. Th. COURONNET, l'abbé CLAIREAUX, Emile POIRIER, TOUREAUX.

Il est ensuite procédé à l'admission des membres nouveaux ci-après :

MM.

JAMIN (le Dr), château du Breuil, par Saint-Maurice-lès-Charencey, présenté par MM. le Dr Levassort et Tournoüier ;

LORMOIS, à Bazoches-sur-Hoesne, présenté par MM. Levassort père et le Dr Levassort ;

COPPIN (M^{me} veuve), à Tourouvre, présentée par M^{mes} Chardon et Georges Creste ;

HUREL (M^{me} veuve), du Havre, présentée par M^{lle} Bénard et M^{me} Georges Creste ;

DOURDOIGNE (l'abbé), curé de Frétigny, présenté par MM. l'abbé Peschot et Tournoüier ;

MM.

MAZIS (DES), au Pin-la-Garenne, présenté par MM. Frantz Lebourdais et Tournouër ;

COTTIN (M^{me} veuve Thaïs), à Mauves, présentée par MM. le Dr Levassort et Gobillot ;

TRIGER, président de la *Société historique du Maine*, présenté par MM. Tournouër et Gobillot ;

BOURGEOIS, à Bellegarde, par Tourouvre, présenté par MM. le Dr Levassort et Tournouër ;

DENAIX, greffier de paix à Mortagne, présenté par MM. G. Creste et Tournouër ;

LAMARRE (Pierre), à Mortagne, présenté par MM. Heudeline et Creste.

Démisionnaire : M. Jacques Régnier, ancien sous-préfet de Nogent-le-Rotrou.

M. Fournier, secrétaire, remet à M. le Président une lettre dans laquelle M. le Dr Jouis, inembre de la Société, exprime le regret de ce que son état de santé l'oblige à donner sa démission de membre du Comité de lecture. Il reste, cela va sans dire, membre de la Société qu'il sera toujours heureux d'aider dans ses travaux.

M. Tournouër, secrétaire-général, entretient l'assemblée du prochain bulletin à paraître et de ceux qui suivront. Il adresse, à ce sujet, un pressant appel à tous ceux des membres qui sont en possession de documents sur le Perche ou à même de fournir de simples notes ou des indications de nature à faciliter les recherches.

M. Georges Creste, trésorier, entretient l'assistance des fêtes qui auront lieu en juillet prochain à Québec, capitale du Canada, pour célébrer le 300^e anniversaire de la fondation de cette ville. Il propose, à cette occasion, d'envoyer une adresse au gouvernement Canadien. Après échange de vues, entre divers membres, l'assemblée décide de charger M. Charles Turgeon de la rédaction de cette adresse et prie M. de Romanet de lui transmettre ce désir. MM. Aguinet et Fournier proposent de l'accompagner d'un plan de *Mortagne, Place forte et Ville ouverte*.

Sur la proposition de M. le Dr Levassort, en suite d'une

demande qui lui a été faite par M. Richard, bibliothécaire de la ville d'Alençon, l'assemblée décide d'échanger le bulletin de la Société Percheronne — numéros parus et à paraître — contre le catalogue complet — volumes parus ou à paraître — de cet établissement.

M. Tournouier demande qu'à l'avenir il soit dressé, très régulièrement, tous les trois mois, pour être inséré au bulletin, un état des échanges (publications périodiques) et des dons faits au Musée Percheron.

M. de Romanet annonce qu'il a reçu de M. J. Pallu du Bellay (2, rue du Pont-Neuf à Poitiers), plusieurs notes intéressantes sur des membres d'une famille Pallu ayant habité le Perche aux ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles (1). M. Pallu du Bellay pense que ces personnages ayant rempli des charges à Mortagne ont dû y laisser quelques traces et sera reconnaissant de tous les renseignements que les membres de la Société voudront bien lui communiquer.

M. Léon Patrie communique un portrait de Marguerite de Lorraine, gravure de Van Schuppen, dont il a l'intention de faire une reproduction pour le Musée. L'assemblée lui adresse à l'avance ses plus vifs remerciements.

M. Tournouier donne sur les travaux entrepris par la Commission des monuments historiques pour restaurer et surtout préserver d'une ruine qui paraissait inévitable la belle église de Sainte-Gauburge (^{xiii}e et ^{xv}e siècles) des renseignements dont l'assemblée le remercie d'autant plus chaleureusement qu'elle sait que c'est grâce à ses démarches répétées si cet heureux résultat a été obtenu.

M. le Secrétaire-général fait encore diverses communi-

(1) Noble homme Pierre Pallu, éc., receveur des Tailles du Perche 1555 (B. N. Pièce orig. vol. 2, 186, Pallu, n° 2). — Charles Pallu, avocat du Roi et de M^{re} son frère, donne un reçu signé à Mortagne en 1576 (B. N., *ibid.*, n° 7). — Pierre Pallu, receveur alternatif des Tailles du Perche 1580 (B. N., *ibid.*, n° 8). — Jean de Palu, se de la Violette (en Coulinery), sert sous le se de Hertray, P du roi à Alençon ; est anobli le 16 avril 1595, par L. R. registrées en la Cour des Aydes le 10 juillet 1597 (Mémoires de la Cour des Aydes de Rouen, reg. 29, fol. 108 ; et Godé de Soudé, p. 335). — Confirmation de noblesse du 3 octobre 1634 pour Pierre de Palu, se de la Violette, fils de Jean (même source). — de Pallu porte : *de sable balteté d'argent, au poisson de même en pal* (Godé de Soudé, p. 335).

cations relatives à des demandes de renseignements qui lui ont été adressées concernant des familles percheronnes et, en fin de séance, propose Longny comme lieu de réunion pour la prochaine grande séance annuelle.

L'assemblée se range à cet avis et décidera la date dans une réunion ultérieure.

La séance est levée à 3 h. 1/2.

Le Secrétaire,

L. FOURNIER.

LE PETIT CHATEAU DU MÉZERAY

EN SAINT-DENIS-D'AUTHOU⁽¹⁾

ET SES ANCIENS SEIGNEURS

Voyez-vous ce bosquet où croît le sapin noir ?
Au beau milieu s'élève un castel octogone
Qu'une flèche élancée avec grâce couronne :
C'est là du Mézeray le modeste manoir.
Ces grands bois, cet étang, ces prés délicieux,
Ces tilleuls alignés qui nous charment les yeux,
Ce jardin, ces vergers, sont de la châtelaine,
Ange de charité (2), le gracieux domaine.
Salut ! petit château d'élégante structure.
J'aime à voir de tes pins la riche architecture.
Etc.

C'est en ces termes que, frappé dès notre prime jeunesse du charmant aspect de ce lieu de plaisance, nous saluions, — il y a déjà sept lustres écoulés, — dans une effusion poétique, le petit château du Mézeray et son ravissant entourage.

Depuis cette époque lointaine, nos recherches historiques et archéologiques nous ont procuré l'occasion de rencontrer, sur cette ancienne demeure seigneuriale,

(1) Saint-Denis-d'Authou, du canton de Thiron-Gardais et de l'arrondissement de Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir). Cette localité est indiquée, dès le commencement du XII^e siècle, comme étant alors une très ancienne ville détruite jusque dans ses fondements, et dont quelques ruines subsistaient encore. Elle englobe maintenant l'ancienne paroisse de Saint-Ililaire-des-Noyers.

(2) M^{me} veuve Billault (de Gérainvillle).

des renseignements intéressants disséminés ça et là, et que nous avons jugé utile de rapprocher les uns des autres afin d'en former un tout compact, capable de satisfaire, du moins dans une certaine mesure, les amateurs des choses du passé.

De là cette courte notice sur le château du Mézeray et ses anciens seigneurs.

Le Mézeray et ses anciens seigneurs

Le Mézeray, situé près du bourg, était la seigneurie principale de Saint-Denis-d'Authou qui comptait également plusieurs autres seigneuries secondaires (1).

La seigneurie du Mézeray relevait féodalement de la châtellenie de Vaupillon près La Loupe, et du comté de Nogent-le-Rotrou, comme différents aveux nous l'apprendront.

Les petits fiefs ou seigneuries de Laignelet, du Boulay et du Petit-Buthon, dépendaient à leur tour, comme vassaux, de la seigneurie du Mézeray.

Nous considérons le premier seigneur connu d'Authou, et portant le nom d'Authou, comme ayant sa résidence au Mézeray. D'ailleurs nous trouvons un seigneur du Mézeray portant le nom de son château, entre deux autres portant le titre d'Authou, ce qui vient à l'appui de notre supposition. D'autre part, la tradition locale n'a conservé le souvenir d'aucune autre habitation seigneuriale dans le bourg d'Authou, dans l'enceinte duquel le Mézeray devait primitivement se trouver englobé (2).

Guérin d'Authou

Vers 1130, Guérin d'Authou (Garinus de Alto) est témoin avec Eudes de Frétigny (Odo de Fractigneio) son voisin,

(1) Mentionnons comme telles : — le Grand-Giraumont, relevant de Brunelles ; — la Princetière et les Friches, relevant de Frétigny ; — le Bois-d'Authou, relevant de Plainville, à Marolles ; — le Petit-Hameau ainsi que la Touche-Bellanger, relevant du comté de Miermaigne, etc. — (Blainville et Saint-Hilaire-des-Noyers, relevaient de Nogent ; — la Hanoudière, de La Loupe).

(2) Les noms de *Mézeray*, *Mézières*, et similaires, viennent du mot latin *maceries* qui signifie amas de ruines.

et autres, du don d'une charruée de terre à Brimont (Frétigny) aux moines de Thiron, par Geoffroy de Somboon (1).

Vers 1137, Guérin d'Authou est encore témoin d'un même don, au même lieu, aux mêmes moines, par Guillaume de Feillet (2).

Guillaume du Mézeray

L'état des revenus de l'abbaye de Thiron, dressé vers 1250, contient ce passage : Guillaume du Mézeray nous fait six sous de rente à la Saint-Rémy (1^{er} octobre) pour un anniversaire. « *Habemus VI solidos redditus à G (uill-elmo) du Mezeray, pro anniversario, in festo Sancti Remigii. Hoc confirmat idem G (uillelmus)* (3). »

Jean d'Authou

1309-1563. Donation par Jean d'Authou « de Autoyo » au curé de Saint-Saturnin de Chartres, de 5 sols de rente sur une maison sise au bourg appelé la Croix-aux-Moines « *in vico qui dicitur Crux-Monachorum* (4). »

A la mort de noble homme Hugues *de Tyengiis*, chanoine de Chartres, son frère n. h. Erard *de Valeriac*, chevalier, ayant donné 46 livres 1/2 tournois au Chapitre pour fonder un anniversaire à l'intention du défunt, ledit Chapitre y consentit en achetant avec cette somme une rente de 50 sous chartrains à prendre chaque année sur l'acquisition que Jean d'Authou avait faite à Ymeray « *super acquiremento quod fecit Johannes de Autoyo apud Ymeriacum* (5). »

Ce Jean d'Authou, le second et dernier des personnages anciens que nous trouvons portant le nom de la

(1) *Cartulaire de Thiron*, tome I, charte CXXV, page 147.

(2) Idem, CCXVII, 245.

(3) Idem, t. II, CCCLXXVII, 162.

(4) Archives départementales d'Eure-et-Loir, G. 3951.

(5) *Cartulaire de N.-D. de Chartres*, t. III, p. 108.

localité, est-il le même que le personnage qui suit, ou un de ses parents ?

Jean de Vaupillon

1399. Reconnaissance par Jean, seigneur de Vaupillon, qu'il doit à l'abbaye de Thiron 2 setiers de blé de rente sur la métairie « du Mézeray lès Autou (1). »

Pierre de Vaupillon

1451. Remise à Pierre, seigneur de Vaupillon, des arrérages de 2 setiers de blé sur la ferme du Mézeray, paroisse de Saint-Denis-d'Authou, à cause des pertes que ledit sieur de Vaupillon avait éprouvées par la guerre et la peste (2).

En 1565-1566, il y eut procédure pour le paiement de ladite rente (3).

Perrinet de Vaupillon

1581. Foi et hommage au duché d'Enghien par Perrinet de Vaupillon pour le fief du Mézeray, paroisse de Saint-Denis-d'Authou (4).

Qu'étaient au juste ces sires de Vaupillon qui possédaient le Mézeray ? Probablement des membres d'une branche de la famille d'Illiers dont les représentants, à cette même époque, sont dits seigneurs de Vaupillon en même temps que de Chantemesle à Logron (5).

Ici une lacune importante que nous ne pouvons combler, à cause de la pénurie des documents.

1647. Foi et hommage à la châtellenie de Vaupillon pour le fief du Mézeray en Saint-Denis-d'Authou (6).

(1) Arch. dép., H. 1705.

(2) Archives départementales d'Eure-et-Loir, H. 1705.

(3) Id., H. 1705.

(4) Id., B. 2511.

(5) Eustache de Vaupillon (*de Valle-Pilonis*) était en 1230 l'un des vassaux de la seigneurie de Nogent-le-Rotrou. (*Cartul. du Perche*, par le V^e DE ROMANET, p. 20.)

(6) Arch. dép., B. 667.

François Lesueur

1683-1686. Procès criminel contre Alexandre Hédouard, sieur du Vau, et François Lesueur, sieur du Mézeray, pour violences et tentative d'assassinat (1).

Élisabeth Lesueur du Mézeray, sœur de François, écuyer, sieur du lieu, fut la première femme de Samson de Maurey, premier du nom, seigneur du Plessis, commune de Nonant-le-Pin (Orne); elle décéda le 31 août 1689, et fut inhumée, suivant son désir, dans le cimetière de Nonant, à la porte de l'église. Elle avait eu dix enfants; l'un d'eux, Françoise-Élisabeth, eut pour marraine, à Nonant, le 20 janvier 1682, Marguerite Treton, femme de François-Edmond Le Sueur, écuyer, sieur du Mézeray (2).

Edmond-François Lesueur

1695. Foi et hommage à la châtellenie de Vaupillon pour le fief de Laignelet, paroisse de Saint-Denis-d'Authou, par Edmond-François Lesueur, sieur du Mézeray (3).

En 1700, les registres paroissiaux de Combres nomment « François Lesieur [*sic*], sr du Maizeray », qui signe « Leseur ». — Ceux de Frétigny signalent « Edmond-François Lesueur, écuyer, s^{ur} du Messeray »; — et ceux de Marolles nous font connaître « Marie-Marguerite Lesueur, fille de Emond-François, sr du Mézeray ».

Le 2 juin 1704, dame Marguerite Treton, épouse de messire Edmond-François Lesueur, esc., s^{ur} du Messeray, est marraine à Arrou de Jeanne-Marguerite du Plessis, fille de René du Plessis, s^{ur} du Mée, et de Marie-Marguerite Lesueur (4).

Le 17 février 1705, messire François-Samson Lesueur-

(1) Arch. dép., B. 2950.

(2) Bulletins de la Soc. arch. de l'Orne, t. XXII, 259-260.

(3) Archives départementales d'Eure-et-Loir, B. 596.

(4) Registre d'Arrou.

Vaupouteau (1), fils de messire François Lesueur, écuyer, sieur du Mézeray, est parrain au même lieu avec Marie-Madeleine du Plessis, fille de feu François du Plessis, s^r du Mée. Il signe : Lesieur, équier de Vaupouteau (2).

Cette famille Lesueur n'était pas la première venue, puisque les nobles et puissants seigneurs qu'étaient les du Plessis du Mée n'ont pas dédaigné de contracter alliance avec elle.

François de Paule de Gobineau

1737-1738. Procès entre Germain Desjardins, curé de Saint-Serge, et François de Paule de Gobineau, sieur du Mézeray, pour une rente de 10 livres (3).

1737. 5 novembre : mariage à Champrond-en-Gâtine de Paul Gobinot, 24 ans, fils de François de Paul Gobineau, s^r du Maizeray et d'Auvilliers, et de feu Marie-Françoise Lebeau, avec Louise-Claire de Quinquarnon, 21 ans, fille de Charles-Gabriel (4).

En 1739, signent à un mariage célébré à Thiron : Gobineau du Mézeray, et Louise-Claire de Quinquarnon du Mézeray (5).

1744. Saisie du fief de Laignelet sur François de Paule de Gobineau, s^r d'Auvilliers (6).

1749. Réception de François de Paule Gobineau, sieur du Mézeray, pour caution de Madeleine Letexier de la Bercière, condamnée en 500 livres de dommages-intérêts envers René-David Bardet, chirurgien (7).

(1) 1645-1724. Plainte de Samson-François Lesueur seigneur de Vaupouteau, contre Jacques Petitgars sieur de Maisonneuve, pour injures et voies de fait (B. 2993).

Marie-Anne Cuvier de Montsoury, femme de Samson-François Lesueur seigneur de Vaupouteau, fut inhumée à Champrond le 5 octobre 1732, âgée de 44 ans. — Son époux Samson-François fut inhumé au même lieu en 1748, à l'âge de 61 ans (Reg. de Champrond).

(2) Registre d'Arrou.

(3) Archives départementales, B. 2769.

(4) Registre de Champrond.

(5) Registre de Thiron.

(6) Archives départementales, B. 628.

(7) Id., B. 1646.

Emmanuel-Claude-Placide-François Le Testu

1757. Acquêt de la terre du Mézeray par Emmanuel-Claude-Placide-François Le Testu (1).

1757-1760. Déclaration d'abattis de chênes et autres bois par Emman. Cl. François Le Testu, s^{sr} du Mézeray, dans la garenne d'Aumoy, paroisse de Vérigny (2).

François Lheureux

1759. Terrier de la seigneurie de Saint-Denis-d'Authou, par Simon-Gabriel Canuel, tabellion à Gardais. Parmi les déclarants : François Lheureux, sieur du Mézeray (3).

1761. Plainte de Louis Jumeau, garde-chasse du Mézeray, contre Nicolas-François du Buisson, sieur de Blainville, pour coups et blessures (4).

Un siècle plus tôt, en 1665, on rencontre un personnage portant les mêmes nom et prénom de François Lheureux ; il était maître sculpteur et peintre à Paris, et construisit à cette époque trois autels ou retables en l'église de Saint-Denis-les-Ponts, près Châteaudun (5). Était-ce un ancêtre du seigneur du Mézeray ?

1762-1774. Foi et hommage à la seigneurie de Méréglise pour le fief des Maisonnées, paroisse de Combres, par François Lheureux, s^{sr} du Mézeray (6).

1769-1776. Parmi les déclarants à la seigneurie de Plainville (Marolles), François Lheureux, s^{sr} du Mézeray (7).

1770-1771. Foi et hommage par Nicolas-François du Buisson, s^{sr} de Blainville (Saint-Hilaire-des-Noyers) à François Lheureux, s^{sr} du Mézeray, et à Marguerite Fergon sa femme, à cause de leur fief du Boulay (8).

(1) Archives départementales, B. 2346.

(2) Id., B. 3264.

(3) Id., G. 2090.

(4) Id., B. 2358.

(5) Id., E. 3564.

(6) Id., B. 3059.

(7) Id., E. 597.

(8) Id., E. 4165.

17.... Aveu au comté de Nogent-le-Rotrou pour le fief du Petit-Buthon, paroisse de Saint-Denis-d'Authou, par François Lheureux, s^{ur} de la Bigottière (1).

Charles-(Louis ?)-Gabriel-Hilaire d'Arsac de Ternay

1777-1783. Acte de souffrance pour les lieux des Pichardières (Marolles) et de la Petite-Bigottière, accordé par le marquis d'Aligre à Charles-Gabriel-Hilaire d'Arsac de Ternay (2).

1781. Acquêt de la seigneurie de la Grande-Bruière, paroisse de Marolles, par Charles-Louis d'Arsac de Ternay, sur Henri de Fontenay, s^{ur} de Plainville, moyennant 20.260 livres (3).

1781. Apposition de scellés au château du Mézeray après le décès de Charles-Louis d'Arsac de Ternay, chef d'escadre (4).

17..... Aveux au comté de Nogent-le-Rotrou pour le fief du Mézeray, paroisse de Saint-Denis-d'Authou — par Charles-Louis d'Arsac de Ternay, — et Marie-Adélaïde-Henriette-Victoire Cantimeau de Commaire, femme de Gabriel d'Arsac, marquis de Ternay (5).

Les d'Arsac de Ternay blasonnaient : « d'argent au lion d'azur couronné et lampassé de gueules (6). »

Jean-Charles de Savary

En 1789, on lui donne le titre de seigneur des hautes justices et seigneuries de... Frétigny, Saint-Denis-d'Authou, etc. (7).

(1) Archives départementales, E. 616.

(2) Id., B. 2966.

(3) Id., B. 1002.

(4) Id., B. 2122.

(5) Id., E. 616.

(6) Armorial chartrain, n° 122, p. 41.

(7) GOUVERNEUR. *Essai historique sur le Préche*, p. 181.

Depuis la Révolution les propriétaires successifs du Mézeray ont été :

MM.
Darreau;
Labbé;
Billault de Gérainville;
le général Rousseau;
Haudard.

De nos jours, il existe encore au Mézeray un petit castel bâti en forme de pavillon octogone et fort bien aménagé. En 1902, le domaine a malheureusement été dépecé ; les bois et les prairies en ont été distraits ; les fermes ont été acquises par M^{me} veuve Colas, née Melet, de Reims, qui aujourd'hui habite la ville de Chartres. Et le petit château est passé par vente entre les mains d'un nouveau propriétaire, M. Haudard, de Versailles, avec son seul entourage immédiat, pour servir de maison de campagne et de pied à terre durant l'été. Une tourelle y a été ajoutée.

Puissent ces quelques lignes, consacrées à redire le nom de la plupart de ses anciens seigneurs, être agréables à ceux pour qui elles ont de l'intérêt !

ABBÉ PESCHOT,

Curé de Langey.

UNE PROMENADE EN RACCOURCI

A TRAVERS LES VIEILLES RUES DE MORTAGNE⁽¹⁾

— Êtes-vous allé au « Circuit de la Sarthe ? » (2)

— Comment ! si je suis allé au Circuit de la Sarthe ! J'ai même passé une nuit blanche afin de pouvoir, comme on dit vulgairement, m'installer aux premières loges.

— Et qu'avez-vous rapporté de ce charmant voyage ?

— Beaucoup de poussière et aussi peu de souvenirs que possible.

Que si maintenant j'interroge un fervent du sport automobile et lui demande à brûle-pourpoint, ce qui l'a le plus frappé au cours de ses pérégrinations par delà les Vosges et les Alpes, voire les Pyrénées, il me répondra invariablement :

— « J'ai vu ce diable de chose, — ah ! c'est merveilleux ! — qui faisait couramment du 90 à l'heure, sans déraper d'une semelle encore, et cela dans les pentes les plus rapides et les virages les plus difficiles. Les pneus Michelin, voyez-vous, il n'y a que ça !... »

Et n'essayez pas de tirer autre chose à nos sportsmen car vous en seriez pour vos avances. Estimez-vous trop heureux même s'ils consentent à vous jeter, entre deux voyages, car ils ont hâte de repartir, une poignée de cartes postales multicolores qu'ils ont payée dix fois sa valeur pour calmer les nerfs surexcités de la vieille marchande dont ils venaient d'écraser le chien.

(1) Tous les éléments de cette Causerie ont été puisés, soit aux Archives municipales, soit sur des copies d'Actes notariés.

(2) Grande course d'automobiles organisée en 1906, aux environs de La Ferté-Bernard par l'Automobile-Club de France.

Ajoutez à cette catégorie d'excursionnistes — et vous savez si elle est nombreuse en ce moment! — ceux qui s'en vont sur la Côte d'Azur, rien que pour voir le carnaval de Nice et assister à la bataille des fleurs, ou se rendent sur quelque plage en renom, encore bien que la Faculté leur interdise absolument l'usage des bains de mer, et vous aurez une idée à peu près exacte de la façon dont en France, au ^{xx}^e siècle, on interrompt le *farniente* si cher aux Italiens.

Vous allez me dire : Mais enfin, tout le monde, en France, ne se promène pas de cette façon. Non certes ; et sans sortir de Mortagne j'en sais beaucoup auxquels les voyages au long cours sont interdits et qui en sont réduits à se promener, sinon comme Xavier de Maistre « *Autour de leur chambre* », du moins autour de leur demeure, ce que j'ai fait cet été.

Quelques-uns d'entre vous se rappellent peut-être le voyage « *Autour du vieux Mortagne* » que nous fîmes ensemble, il y a six ans. Aujourd'hui, si vous voulez bien me le permettre, nous allons battre, à l'unisson, le pavé de ses rues non moins vieilles, avec un temps d'arrêt aux bons endroits.

Et toujours avec votre agrément, je pénétrerai dans Mortagne à la suite de nos aimables excursionnistes de ce matin (1), c'est-à-dire par l'Avenue de la Gare et la Rue de Bellême, en tournant, dès mon entrée en ville, le dos aux restes mutilés du vieux temple des lépreux de Chartrage et à la maison des Calendes des seigneurs du Corbonnois.

La Rue actuelle de Bellême qu'on appellera peut-être un jour la Rue Jules-Chaplain (2) a bien failli ne pas voir le jour. Cela n'a tenu qu'à quelques gros sous, quelques louis d'argent comme on disait à cette époque.

Quand fut décidée, en effet, — c'était en 1760 — la construction de la grand'route de Mortagne au Mans, la route 138^{bis} pour parler le langage des Ponts-et-Chaussées,

(1) La Société Percheronne a fait le 30 septembre 1907 une promenade archéologique à Chanceaux et Le Pin-la-Garenne.

(2) Pour honorer la mémoire du grand artiste graveur qui y est né.

le projet comportait un tracé en ligne droite du pied de la tour de l'église Saint-Sauveur de Bellême au pied de la tour Notre-Dame de Mortagne, ce qui faisait qu'en arrivant sur les hauteurs dominant la Herse un homme pouvait aisément — c'était un peu moins pratique pour les dames — en prenant comme rayon visuel la route, et sans se détourner (1), voir successivement la tour de Bellême et celle de Mortagne.

La nouvelle route fut bien exécutée suivant le tracé primitif depuis le sommet de la petite côte des Mares au-delà de la gare de Mortagne jusqu'au sommet de la première côte boisée de la forêt de Bellême, avec un léger crochet dans la traverse du bourg du Pin-la-Garenne, mais, à partir de ces deux points, des difficultés budgétaires et peut-être aussi quelques influences locales, la firent dévier qui à gauche, qui à droite. De manière qu'elle déboucha dans Bellême par l'ancien cimetière et dans Mortagne par l'extrémité du *Faubourg des Capucins*, au lieu d'y pénétrer par le *Mont-Coqu* (2) et l'impasse du *Grenier-à-Sel*.

Le passage qui, au XVIII^e siècle traversait, dans toute sa longueur, le Faubourg des Capucins était plutôt une ruelle qu'une rue, avec, vers le milieu, le Couvent des Capucins et un peu au-dessus la *Venelle de l'Étoile*, conduisant aux fours à chaux. Et si cette ruelle du faubourg des Capucins est devenue depuis la large Rue de Bellême, c'est qu'à cette entrée, comme d'ailleurs à celle du Faubourg Saint-Éloy et à celle de la rue de Paris, il fallut subir l'alignement des Ponts-et-Chaussées, qui ne badinent pas avec les distances.

Le Faubourg des Capucins devint, et ce en vertu d'une délibération prise le 16 frimaire an II, par la municipalité de Mortagne, le *Faubourg des Sans-Culottes*.

(1) Avant 1890 on voyait très distinctement et sans se déplacer, les tours des églises de Mortagne et de Bellême. Il suffisait d'abaisser la tête vers le sol et de regarder en dessous, dans l'angle formé par un léger écartement des deux jambes.

(2) Petit monticule, un poste d'observation sans doute, dont il reste encore des traces et qui a donné son nom à la rue Mont-Coqu dont on a fait plus tard la rue Mont-Cacune.

Je crois inutile de vous dire que si à cette époque avancée de l'année — on était au mois de décembre 1793 — nos grands-pères n'éprouvèrent nulle envie de justifier par une tenue de circonstance la nouvelle appellation de leur quartier, ils n'en durent pas moins, treize jours après la décision prise par leurs édiles, se trouver sans souliers. Voici, en effet, l'appel qu'adressait d'Alençon, le 29 frimaire an II, le Représentant du Peuple, Garnier de Saintes, aux Administrateurs du district de Mortagne :

« L'Armée du Nord, citoyens, qui arrive aujourd'hui
« pour achever d'exterminer les débris des brigands a des
« besoins. Elle manque de souliers. J'ai requis ceux de
« la ville, mais le produit de cette réquisition sera insuffisant.

« Veuillez donc bien prendre les mêmes mesures dans
« votre district ; ordonner que chaque citoyen soit tenu
« d'apporter, dans les 24 heures au plus tard, la meilleure
« paire de souliers dont il sera muni.

« Il n'est pas un citoyen qui puisse se refuser à cette
« offrande civique.

« Ramassez également ceux qui peuvent se trouver
« dans les boutiques des cordonniers.

« Faites l'envoy de ces fournitures, sur le champ, au
« district d'Alençon qui les fera parvenir aussitôt à
« l'armée.

« Salut et fraternité.

« GARNIER DE SAINTES. »

Laissons se déchausser nos Sans-Culottes, ceux du Faubourg comme ceux de la ville, et pénétrons dans celle-ci en franchissant sa ligne d'enceinte ou plutôt la *Porte de Chartrage*, dont l'emplacement est marqué par les premiers pavés de la chaussée de la rue actuelle de Bellême, et suivons la *Rue des Sans-Culottes* — car après le Faubourg il y avait, la porte franchie, la rue du même nom — en passant devant la sous-préfecture dont les bâtiments servirent pendant plusieurs siècles *d'Hôpital*.

Avant la Révolution, la rue actuelle de la Sous-Préfec-

ture s'appelait *Rue du Perche* et ci-devant *Rue Monche-Friquette*.

Il est présumable que ce nom de Rue Monche-Friquette lui vint d'un terrain vague portant anciennement ce nom et qui occupait l'angle des rues actuelles de la Sous-Préfecture et de Sainte-Croix.

A propos de la Rue Sainte-Croix, il est inutile de vous dire, n'est-ce pas, qu'elle fut débaptisée comme ses sœurs par les démagogues de 93 et devint, à défaut de mieux, tout simplement la *Rue de Bellême*.

C'est ainsi, par exemple, que le 29 frimaire an V, l'horloger René Saugeron et François Plane, marchand, « vendent, à Michel-Pierre Danguy, une portion de terrain « à prendre dans le ci-devant *Cimetière de Sainte-Croix* — en ce temps-là tout était *ci-devant*, même les morts, — « qui aura 24 pieds de façade sur le bord de la Rue de « Bellême.

Le père de l'acquéreur, Charles Danguy, avait été, comme marguillier de l'église Sainte-Croix, appelé à délibérer sur l'acceptation d'une rente annuelle de 3 livres que Catherine Beuzelin, veuve de Rodolphe Baudrais, médecin ordinaire du duc d'Orléans, se proposait de faire à la Fabrique de Sainte-Croix pour, le desservant de cette paroisse, dire chaque année, le jour de sainte Catherine, une messe chantée par deux chappiers.

La tourmente révolutionnaire passée, la rue Sainte-Croix, ou plutôt de Bellême, devint pour quelque temps la *Rue des Ecuruils*, sans doute, dit Delestang (1), parce qu'on y voyait, avant la Révolution qui les enleva, deux écuruils peints au premier étage d'une maison située à l'angle des rues du Perche (aujourd'hui Rue Sous-Préfecture) et Sainte-Croix, maison faisant face à la Porte de Chartrage.

Quant à l'impasse du Grenier-à-Sel qui prenait naissance vis-à-vis de ce même Cimetière de Sainte-Croix elle ne paraît avoir été débaptisée, il y a cinquante ans, que pour devenir la Rue du Grenier-à-Sel, après une trouée opérée dans le mur d'enceinte de la ville.

(1) Sous-préfet de Mortagne sous Napoléon I^{er}.

Nous voici arrivés sur la *Place au Bled*, devenue plus tard la Place des Halles et dont une partie s'appelait encore la *Place du Marché-au-Bois*.

Un grand corps de logis édifié vers le milieu de cette place était encore, au commencement du siècle dernier, occupé par les bureaux de la mairie. Les espaces libres qui se voyaient de chaque côté furent dénommés l'un, le plus au nord, la *Rue de la Mairie* et l'autre la *Rue* et le *Carrefour du Pilon*, en raison des exécutions capitales, soit à la roue, soit par pendaison qui se faisaient en cet endroit.

Mais ne quittons pas la Place du Marché-au-Bled que la Révolution dénomma bien malencontreusement, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, *Place de l'Abondance*, sans parler du « Droit de hanage », autrement dit du droit de porte-faix (1).

C'est ainsi que le 30 mai 1770, Pierre Geslain, « *char-tutier* » (dit le bail) et Marie Picard, veuve de François Bonnet afferment, par acte passé devant les Conseillers du roy, à partir du 1^{er} avril 1770 « les *droits de hanage* » qui se perçoivent sur les grains de la halle de cette « ville et lieux qui en dépendent avec les six deniers par « chaque somme de grains qui s'enlèvent par les mar-« chands forains ». Ce bail fut enregistré au greffe du bailliage.

Les rue et carrefour du Pilon n'étaient pas seulement le lieu d'exécution des criminels avant la Révolution, ils donnaient encore, singulière coïncidence, accès aux *Tueries* de la ville. C'est ainsi que, le 22 octobre 1718, Gilles Pinagot, marchand, vend aux époux Grantes, de la Jarretière, « un corps de logis situé Rue du Pillory, « paroisse de Loisé, joignant d'un côté la cour commune « des Tueries de cette ville et d'autre, par le devant au « Carrefour du Pillory. »

Cette maison (2) fut léguée, une dizaine d'années plus tard, par son propriétaire, à la Fabrique de Loisé, et si la

(1) On dit encore, dans nos campagnes, en parlant d'une personne portant un trop lourd fardeau qu'elle *hane*.

(2) Actuellement occupée par M. Bourgoïn, épicier.

Révolution ne lui fit pas subir le sort des autres biens du clergé, c'est apparemment que sa situation particulière, avec un échafaud par devant, une tuerie par derrière et aussi le bail emphythéotique consenti au locataire qui l'occupait, la rendaient pour ainsi dire invendable. Bonaparte par un décret daté de Bruxelles, 7 thermidor an XI, en fit don au Trésor de Notre-Dame, ainsi que d'un autre immeuble provenant de la *Collégiale de Toussaint* situé au fond de la *Cour-Bignon*, rue de la Sous-Préfecture (1).

Du Carrefour du Pilory, descendons la Grande-Rue, en laissant à gauche la *Mare Chancouffier*, sur l'emplacement de laquelle on a construit un réservoir dédié, ainsi que l'indiquait une inscription qui a disparu : *Au duc de Bordeaux*.

La Grande-Rue !... En voilà une qui n'a pas manqué de parrains.

D'une manière générale les habitants l'appelaient la Grande-Rue évidemment pour indiquer qu'elle était plus longue et aussi plus large que beaucoup d'autres, mais les actes du temps lui donnent des appellations diverses et dont voici quelques-unes :

Le 24 janvier 1615, Sébastien Mullard et Marguerite Toustain, sa femme, vendent à François Gilbert fils, une maison assise sur la *Rue Saint-Nicolas*, joignant... « d'autre « part la rue tendant de *La Croix-de-Pierre* du dit « Mortaigne à l'*Église St-Nicollas* ». Le calvaire monumental dit de *La Croix-de-Pierre* vous le savez, sans doute, se trouvait à peu près à l'endroit où est érigé actuellement le Calvaire de la rue de Paris. Quant à l'Église Saint-Nicolas, ce n'était autre que la chapelle de l'hôpital du même nom où l'on a installé depuis l'Hôtel de la sous-préfecture, pas dans la totalité de l'immeuble toutefois, car la partie — une des plus anciennes — allant des bureaux à la Grande-Rue, laquelle partie a été utilisée un instant comme prison, a été vendue, au commencement du siècle dernier, à des particuliers. La chapelle Saint-Nicolas, détruite à la Révolution et dont

(1) Occupé actuellement par M. Barotte.

quelques restes de sculptures ont été recueillis et appliqués contre le mur du fond de la cour de l'Hôtel des Postes était bâtie exactement sur l'emplacement de l'immeuble qui avance en bordure de la Sous-Préfecture, en face de celle Saint-Lambert (1).

Relevé encore ces appellations de la Grande-Rue :

Le 10 septembre 1669, Claude Piau, de Saint-Germain-de-Martigni, vend « à vénérable et discrète personne
« M^e Gilles Abot, prestre escuyer, seigneur de Champs,
« prieur commanditaire du prieuré de St-Gauburge et
« grand chantré de l'Eglise collégiale de Toussaint, la
« maison, cour et jardin assise, en la ville de Mortagne ;
« le tout joignant d'un côté la *Grande-Rue-des-Trois-*
« *Lions* (2) autrement la Rue St-Nicollas ; d'autre côté aux
« murailles de la dite ville ; d'autre bout à maistre Nicollas
« Aillebout, sieur de la Boissière avocat et Philippe
« Grentes, sieur de la Garenne, et du lieu appelé *Les*
« *Pouillyes*. »

Cent ans par delà ! enfin le 5 janvier 1758, Michel Choisnard, sergent royal, « agissant à la requête de
« M^e Hugues-François Delestang, sieur de Montfroger...,
« procureur du roi au grenier à sel de Regmalard demeu-
« rant en la ville de Mortagne au Perche, *Grande-Rue-*
« *Casse-Pot*, paroisse St-Jean, signifie et baille copie aux
« sieurs Recteurs et Administrateurs du bureau des
« Pauvres de l'Hostel-Dieu de Mortagne, au domicile par
« eux élu chez Zacharie Allard, leur Receveur, demeurant
« audit Mortagne, *Rue de la Juiverie* (3), cite les dits admi-
« nistrateurs à comparoir par devant Nosseigneurs de la
« Cour et Grande Chambre du Parlement de Paris, etc. »

Nous avons nommé les Poullies (4) une place grande comme celle des Halles où l'on accédait par trois issues : les deux ruelles reliant actuellement la Grande-Rue à la rue Saint-Lambert et la *Rue du Cocher* devenue plus tard

(1) Actuellement occupé par M. Huet, agent d'assurances.

(2) L'*Hôtel des Trois-Lions*, aujourd'hui propriété de M. Delaunay, se trouve vers le milieu de la Grande-Rue.

(3) Nous n'avons pu retrouver l'emplacement actuel de cette *Rue de la Juiverie*.

(4) L'ancienne Place des Poullies a été transformée en jardins avec maisons.

le commencement de la *Rue des Poulies*, par laquelle les cochers de l'*Hôtel des Trois-Lions* entraient dans les écuries de cet établissement dévorées par un terrible incendie survenu le dimanche 13 octobre 1793.

La *Place des Poullies* n'avait pas d'issue vers la rue Croix-de-Son ce qui paraissait contrarier fort les habitants de ce quartier et surtout les fraudeurs. Aussi une bonne nuit s'ingénierent-ils — c'était en 1620 — à jeter bas un pan du mur d'enceinte, ce qui détermina la Municipalité de ce temps à édicter des peines sévères contre ces genres de délits qui tendaient de plus en plus à se multiplier.

Elle tenait à ses murailles la génération de cette époque beaucoup plus que ne tint celle du ^{xx}e siècle à conserver au moins le souvenir de la Place des Polies ou Poulies, qui rappelait le lieu où les fabricants d'étoffes de Mortagne se rendaient pour polir leurs étoffes en les tendant à l'aide de poulies.

Nous entrerions bien — et ne perdez pas de vue que nous sommes au 27 février 1717 — à l'*Hôtel des Trois-Lions*, mais nous n'aurions pas le plaisir d'y rencontrer l'aimable hôtesse — elles sont toutes aimables les hôtesse ! — la femme Jacques Marre qui s'est rendue ce jour-là à la vente mobilière faite après le décès de la veuve du seigneur de Lignerolles où nous la voyons pousser jusqu'à 4 livres, trois quarterons d'étain filé que, finalement, l'on adjuge pour 4 livres 10 sols, à M. de Fontenay, seigneur de Serigny, l'un des héritiers de la défunte.

Et si 4 livres 10 sols ne vous paraissent pas un prix raisonnable pour une livre trois quarterons d'étain filé, qu'est-ce que vous allez penser d'une vache sous poil roux et deux petites « cavales » adjudgées pour la somme totale de 40 livres, à cette même vente ?

Mais il me semble que nous nous éloignons des « Vieilles rues de Mortagne », en réalité l'objet de cette lecture. Revenons-y, en rentrant si vous voulez bien par la *Porte de Rouen*. La vieille tourelle et le bastion — l'un des quatre grands qui défendaient la ville sont toujours là — mais ils n'ont pas su, l'autre année, défendre leur porte

contre l'ennemi destructeur, de manière que la *Porte* ou plutôt l'inscription *Rue Porte de Rouen* a disparu, à la sourdine, et qu'il ne reste plus que la Rue de Rouen.

Elle ne paraît pas avoir changé de nom, la rue de Rouen, mais où sont les familles qui l'habitaient au XVIII^e siècle et les hôtels où se réconfortaient à la hâte les marchands se dirigeant sur Paris pendant que leurs bestiaux s'abreuvaient à la *Mare Vicomte*, comblée comme ses sœurs de Toussaint et de Saint-Éloy. Où sont les de Coulonges, les de Puisaye, les de Guéroust de la Goyère qui habitaient cette rue ? Où sont ses hôtels du *Lion-d'Or* et du *Grand-Cerf* ? Qu'est devenue la *Place Corne-du-Cerf* elle-même ? J'entends bien que vous allez me dire que la Place du Cerf est toujours là. C'est vrai, mais pourquoi l'avoir dépouillée de ses cornes ? C'est peut-être, après tout, parce que la Révolution a voulu en faire *La Place de l'Égalité*.

Mais voici la vieille Rue de Toussaint, alignée en *barbacanes* (1), comme la *Rue Porte-Saint-Denis*, dénommée à tort Rue du Portail-Saint-Denis.

Toussaint dans l'esprit des démagogues ne pouvait qu'évoquer le fanatisme et la sédition. Aussi s'empresèrent-ils d'en faire la *Rue Jean-Jacques-Rousseau* !

L'avocat Desgrouas, le futur conventionnel dont vous a parlé tout à l'heure mon excellent confrère (2) aurait poussé de jolis cris d'orfraie en voyant que la rue qu'il habitait avec les de Niverville, les de Saint-Denis, les de Langan, les de Bonvoust et les de Lonlay continuait à être dédiée à tous les saints qu'il envoyait à tous les diables en y allant lui-même.

Ah ! par exemple où nos sans-culottes bridèrent leur âne, la légendaire bourrique à Robespierre, par le mauvais bout, c'est avec la *Rue Saint-Jean*, la Rue actuelle des Tailles (3).

Ne s'avisèrent-ils pas, sans pour cela se croire obligés,

(1) Les Barbacanes étaient des ouvrages ou plutôt des postes avancés disposés aux angles des rues en zig-zag conduisant à l'entrée des châteaux-forts.

(2) M. Georges Creste dans sa lecture sur la *Maison du Musée*.

(3) La Rue Saint-Jean actuelle s'appelait alors *Rue Basse-de-Paris*.

comme un personnage de nos jours, de se servir de l'eau du Jourdain (1), de baptiser la rue Saint-Jean *Rue de la Montagne*. La Montagne, dans leur esprit — et ils en avaient à revendre, — voulait dire le sommet de la Révolution, quelque chose comme la Commune de 1871.

Mais la plupart de nos Mortagnais, nés simplistes, ne traduisaient pas le mot Montagne de cette façon. Et quand on leur demandait où se trouvait la Rue de la Montagne : « Là-bas, faisaient-ils, la rue qui monte. »

Et ils avaient raison.

Nos démagogues s'aperçurent de leur méprise et en firent la *Rue de la Révolution* qu'elle a conservé jusqu'au jour où elle devint la Rue des Tailles, nom qu'on lui donna en souvenir des Receveurs de la Taille (impôts) qui l'habitaient (2). Elle porte encore ce nom et elle pourra le conserver longtemps, car il me semble bien que les impôts ne sont pas prêts d'être abolis.

La Rue Saint-Jean aboutissait à la petite *Place du Marché-à-la-Filasse*. La place, c'est-à-dire l'emplacement, est toujours là, devant la maison de l'ancien théâtre (3) qui avait été offert gracieusement à la ville par M. de Fontenay, lequel l'avait fait construire sur l'emplacement des *Quinconces* de *Monsieur*, frère du Roi, où l'on accédait par un escalier de quatre ou cinq marches.

La Rue Quinconces, ci-devant *Rue de l'Étape-aux-Vins* rappelle bien ce lieu planté d'arbres mais elle rappelle en même temps l'ancienne *Rue Quinconces*, avant la construction du théâtre, laquelle rue est devenue depuis Rue de la Comédie.

Une quatrième rue aboutissait encore sur la place du *Marché-à-la-Filasse*, c'était la rue ou la *Ruelle des Trois-Rois* devenue plus tard la Rue des Deux-Places, nom qu'elle porte encore.

Nous trouvons, en effet, dans un acte de 1666 que la veuve et les héritiers de M^e Mathurin Barré, en son vivant notaire se partagèrent plusieurs maisons dont l'une était

(1) Jaurès.

(2) Maison Filleul.

(3) Maison Barillet.

située *Ruelle des Trois-Rois* et joignait, par devant, la rue tendant du *Grand-Carrefour*, c'est-à-dire la Grande-Place ou place d'Armes actuelle, à l'église Notre-Dame.

Cent ans plus tard, en 1776, nous voyons Alexandre Courapied, ci-devant boulanger, vendre à Jacques Dutartre les trois quarts d'une maison située *Rue des Trois-Rois*.

Enfin, l'année suivante, Dutartre revend à Charpentier, boulanger, la maison où il demeure, située sur la Ruelle des Trois-Rois qui tend de la Place du Marché-à-la-Filasse à la *Place de la Croix-Notre-Dame* (1).

Nous étions tout à l'heure sur la Grande-Place, le Grand-Carrefour, retournons-y, si vous le voulez bien, en brûlant la *Rue Haute-Folie*, c'est-à-dire la rue actuelle d'Alençon, qui aboutissait comme elle aboutit encore dans le faubourg Saint-Éloy devenu en 1793, le *Faubourg de la Fraternité*, un beau rêve.

Mais pourquoi, avant la Révolution, la place d'Armes était-elle dénommée le Grand-Carrefour, ainsi que l'établissent de nombreux documents ?

Nous en citerons quelques-uns :

En 1689, par exemple, nous voyons Jacques Poisson, sieur du Nuisement et exempt de la Maréchaussée du Perche, vendre à Guillaume Chevallier et à ses sœurs un corps de logis sis au Grand-Carrefour, proche la *Croix de la Porte de Saint-Langis* (2).

En 1716, la veuve Pierrieau vend à Jacques Clinchamp, de la Fortine en Saint-Langis, une maison, une petite écurie et un petit jardin, joignant d'un côté la maison où pend pour enseigne *l'Encre* et par derrière le Grand-Carrefour.

Le 2 mai 1734, Rodolphe Olivier, échevin de cette ville, vend à Philippe Baroux un corps de logis joignant par devant à la rue tendant du Grand-Carrefour à la *Porte des Quatre-Vents* qui n'était autre que la porte Saint-Langis. La rue dont il s'agit ici se trouvait formée par un groupe de maisons qui existaient au haut du faubourg Saint-Langis.

(1) Il y avait un calvaire sur la place actuelle Notre-Dame, en face la rue actuelle des Deux-Places.

(2) Il y avait un calvaire au milieu de la partie de la place d'Armes faisant face à la rue actuelle de Saint-Langis.

Pourtant, en 1783, nous voyons le même Philippe Baroux vendre à Joseph Legros, marchand Grande-Place et non Grand-Carrefour, cinq boisseaux de terre à Théval.

Deux ans plus tard, Charles Boulay, marchand-bou langer, vend au tisserand Chauvin une maison joignant « d'un côté les murailles de la ville, par derrière l'au-
« berge de l'Encre, les hayes en ce non comprises, et par
« devant la *Place de la Madelonnette*. »

La Place de la Madelonnette qui se trouvait au haut du faubourg Saint-Langis, dénommé *Faubourg de la Réunion* par les Révolutionnaires, tirait son nom, selon toute vraisemblance, d'un immeuble adossé, intérieurement, aux murailles avoisinant la porte de Saint-Langis et dont nous avons retrouvé les plans aux Archives nationales (1). La maison des Madelonnettes était une sorte de corps de garde ou plutôt de violon dans lequel on déposait momentanément certaines égarées en quête... d'un gîte. Car il ne paraît pas que Mortagne ait possédé, en cet endroit, un véritable établissement des *Madelonnettes* tel qu'il en existait dans d'autres villes plus importantes.

Le 12 juillet 1790, François Chaplain, soldat appointé au régiment des chasseurs de Lorraine, en garnison à Rambouillet, vend à son frère Louis la part d'héritage qui lui revient de sa grand'mère, c'est-à-dire le « trente-deuxième » d'une maison située place du Grand-Carrefour joignant par le devant la place tendant à la porte de Saint-Langis et par derrière l'*Encre*.

La Révolution à son tour fit du Grand-Carrefour la *Place de la Liberté*, la *Place de la Concorde*. On se mit même en devoir d'y ériger le 14 juillet 1800, une colonne dédiée à la *Concorde* et qui fut détruite avant d'être achevée.

Cette appellation de place de la Concorde ne paraît guère toutefois avoir été mise en usage que vers la fin de la Révolution.

Le 9 nivôse an IV, nous voyons la citoyenne Antoinette Chartier, vendre au citoyen Charles Braux, muni de patente une maison située au fond d'une cour — *la*

(1) Rue des Francs-Bourgeois, à Paris.

Cour-Blanche — « dont l'entrée est sur la Grande-Place ou Place de la Liberté. » La citoyenne Chartier était comme Étienne Desgrouas, une femme prévoyante, avisée, et c'est moyennant une rente annuelle en nature de 30 boisseaux de blé, 1 d'orge, 2 pipes de cidre, la moitié d'un cochon du poids de cent livres, 40 livres de beurre, etc. qu'elle vendit son immeuble et stipula que partie de la rente continuerait à être servie à sa domestique.

Tout cela ne vous dit pas pourquoi notre place d'Armes actuelle s'appelait le Grand-Carrefour. Delestang va vous renseigner sur ce point : Tout simplement parce qu'une dizaine de rues y aboutissaient. On peut encore les compter à l'heure actuelle.

Maintenant, dévalons la rue Notre-Dame, la *Petite-Rue* dont la Révolution fit la *Rue de l'Unité*.

Nous voici sur la *Place Notre-Dame* ou de la Croix-de-Notre-Dame au centre de laquelle se voyait, en effet, une croix. Elle fut baptisée, en 1793, par nos démagogues *Place de la Frugalité*, amère dérision, si l'on considère que les années 1793, 1794 et 1795 furent, au point de vue des subsistances, les plus malheureuses de cette époque troublée. Le peuple mourait littéralement de faim et dans certaines parties de l'arrondissement, notamment au nord de Tourouvre, les gens en étaient réduits à manger de l'herbe et des racines. Les documents officiels sont là qui le prouvent.

Il est vrai que Desgrouas — toujours ce diable d'homme ! — avait trouvé un moyen tout ce qu'il y a de plus ingénieux pour rassasier ses concitoyens :

« Si vous n'avez pas de vivres leur écrivait-il (1) le 8 nivôse an II (28 décembre 1793) vous devez vous en estimer très heureux car enfin, raisonnons. Où sont les vivres ? Dans la République. Pourquoi différents départements en manquent-ils ? Le voilà et vous allez en juger vous-mêmes.

« Si vous aviez eu des vivres à gogo, bien certainement, pourri comme l'est le département de l'Orne,

(1) Lettres imprimées par François Berthereau, ancien lieutenant-général du Perche.

« jugez-en par Mortagne, vous auriez eu les brigands
« chez vous ; et ce n'est que par ce manque de subsis-
« tances que vous avez été sauvés.

« Lisez le dernier discours de Robespierre ; faites-le
« lire et relire à nos frères et vous connoîtrez tout ce qui
« vous reste à faire.

« Salut et fraternité.

« DESGROUAS. »

La place Notre-Dame continuée par la *Rue de la Justice* (1), aujourd'hui rue Colonel-Guérin, possédait le tribunal du bailliage, lequel devint, en 92, le *Tribunal Révolutionnaire*.

Une chapelle y était adjointe qui fut le sujet d'un gros procès. En effet, le 26 mai 1650, Claire Catinat, nièce du maréchal et épouse de Pierre Le Bouyer de Saint-Gervais, gouverneur de Mortagne, légua une rente de 15 livres pour la fondation d'une messe à dire chaque dimanche aux prisonniers.

Or, il arriva que cent dix-sept ans par de là, le chapelain de la prison, l'abbé Moinard La Coudre fut nommé curé de Coulimer et que le comte du Perche, plus tard Louis XVIII, qui avait ordonné certains travaux d'agrandissements à la prison, travaux entraînant la destruction de la chapelle léguée par Claire Catinat, prit à sa charge les frais d'entretien du culte dans la prison.

Tout alla bien jusqu'en l'an X de la République mais voilà qu'à cette époque, Desgrouas qui s'était fait nommer receveur des Domaines par le Consulat envoya à Nicolas Le Bouyer de Saint-Gervais, alors maire de Mortagne, l'ordre d'avoir à payer à l'hospice auquel elle avait été dévolue, non seulement la dernière annuité — 15 francs — de cette rente, mais tout l'arriéré. M. Le Bouyer plaida longtemps, puis finalement transigea, avec l'appui de grosses influences.

(1) Mortagne possède, à l'heure actuelle, une Rue du Tribunal ci-devant *Rue de la Gendarmerie*. Ce dernier nom lui venait de l'ancienne caserne de gendarmerie construite, vers la fin de la Révolution, avec les matériaux et sur l'emplacement de la Collégiale de Toussaint.

Et pendant que nous sommes dans les parages des *Prisons* situées au nord et un peu au-dessus du portail de Notre-Dame, disons que si la justice ne fonctionna guère pendant la Révolution les prisons ne s'en emplirent pas moins. On arrêtait les gens comme suspects. C'était plus tôt fait.

Combien de citoyens et de citoyennes furent ainsi emprisonnés? Nous ne saurions le dire. Tout ce que nous savons, d'après le rapport du Comité révolutionnaire lui-même, c'est que le nombre en fut considérable.

Du 3^e jour sans-culotides an II au 6 germinal an III, c'est-à-dire dans l'espace de moins de six mois, plus de deux cents suspects ou furent incarcérés ou furent retenus captifs dans leurs propres maisons, sous la surveillance d'un gardien, homme généralement peu recommandable, payé à leurs frais, ne pouvant ni sortir, ni même communiquer avec qui que ce soit.

Parmi ces derniers nous citerons :

La veuve de Thiboust dont le mari était allé mourir en exil ; la veuve de Rougemont, coupable d'avoir caché les habits de son feu mari et que le comité avait découverts au cours de ses perquisitions domiciliaires ; les citoyens Morel, Descorches, de Guéroust, de Fréville et combien d'autres dont les biens étaient sous séquestre.

Et parmi ceux qui furent incarcérés citons :

M. François Berthereau, ancien lieutenant-général du Perche et sa femme née Besmerie, de Chazot, l'abbé Couppart, Chandebais, Vavasseur, Desperriers, Marchand cy-devant domestique de M. de Mezange, Martel de Lonlay, Dulandry, Boyer de Saint-Gervais, Delorme, de Blavette, Louis Morin, Pierre Posteau, Louis Ribot, Romet ; M. et M^{me} de Lhermitte et leur fille, la veuve Epinay, de Vanssay, la citoyenne Fouet, de Mezange de Boëcé, Charles de Gueroult, de Chenon et les frères Guéroult de la Gohière, la fille Mallet, la citoyenne Clain, Duduit, Noyau, Surin, la citoyenne Bouillie, Lavie, les sœurs René et la citoyenne Guernet ex-religieuses, François Savary, Tiratey, etc.

Comme médecin de la prison le Comité révolutionnaire avait nommé l'officier de santé Muteau « d'un patriotisme

pur et dans le sens de la Révolution » disait la délibération.

Était-il incorruptible ? Nous n'oserions l'affirmer. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il fit élargir nombre de détenus avec des certificats de maladie dans le genre de celui-ci : « Mise en liberté de la citoyenne Bouillie qui a les bras couverts d'angelures et est très enrhumée. »

Les malheureuses religieuses furent celles qui gémièrent le plus longtemps — il est vrai qu'elles n'avaient pas le sou — dans les cachots du Comité.

Et pendant qu'on emprisonnait ainsi les gens le vide se faisait méthodiquement dans leurs maisons.

M. de Bellou (1), dont on avait vendu la cave « soi-disant au profit de la nation » demanda, après sa mise en liberté, à voir le procès-verbal de cette vente qu'il fut impossible, et pour cause, au Comité de lui représenter. Il eut pu toutefois lui montrer les cruchons ayant absorbé ses liquides !

Le lieutenant-général Berthereau, homme d'une rare énergie, voulut savoir, lui aussi, où était passée sa batterie de cuisine, sa baignoire, et en général toute sa cuivrierie.

On l'introduisit, bien à contre-cœur, dans le logement du Comité où il trouva, dit le procès-verbal, 8 casseroles à queue et 2 à anses.

A deux unités près, car le Comité se composait de douze citoyens payés à raison de 5 francs par jour, il se trouva qu'il y avait presque autant de casseroles dans la cuisine révolutionnaire de Mortagne que de membres du Comité.

Berthereau ne fut pas seul à protester publiquement contre tant d'infamies, il s'en trouva de plus humbles, témoin ce jeune berger de Saint-Hilaire-lès-Mortagne dont je vais vous conter l'histoire. Elle sera brève :

(1) Louis-François-Joseph Bonnet, chevalier, seigneur de Bellou, Gevraise, etc., né à Neaufle-sur-Dives en 1742, officier de marine de 1759 à 1766, mort à Mortagne le 18 juillet 1812 et inhumé dans l'église de Bellou-le-Trichard. Marie-Catherine de Fontenay sa veuve, née à Plainville (en Marolles) en 1752 dut habiter à Mortagne son joli hôtel de la rue d'Alençon depuis son mariage, célébré en 1770 jusqu'à sa mort arrivée le 12 juin 1846, soit pendant l'espace de soixante-seize ans,

Le 10 octobre 1794, le Comité révolutionnaire de Mortagne était en émoi. Le farouche conventionnel venait de lui transmettre une lettre que lui avait adressée le citoyen Mariette fils, de la Morlière, commune des Grouas. Car il est bon de vous dire qu'à cette époque la commune de Saint-Hilaire était devenue la commune des Grouas, tout comme celle de Saint-Sulpice, à côté, s'appela Les Friches. Et cette lettre n'était pas autrement flatteuse pour les hommes au pouvoir. « Elle contient quinze ou vingt passages de l'écriture soi-disant sainte, disait le procès-verbal, attaque tout ce que fait la Convention et fait entendre que ses membres sont des scélérats, des hommes qui égorgent Dieu, le foulent aux pieds et renversent les saints pour y substituer des scélérats. »

Séance tenante, deux gendarmes et deux membres du Comité furent envoyés à la Morlière, les premiers pour y opérer une perquisition et les seconds pour arrêter le jeune Nicolas Mariette et l'amener par devant le Comité.

Écoutons à ce sujet le procès-verbal de la délibération du Comité révolutionnaire où siégèrent : Giroux, Vallée, Pijard, Bigonné, Lemarié, Bourgeois, Touchard, Marre, Saugeron, Jarry fils, Creste, Thérin :

« Est comparu devant nous le dit Mariette fils, lequel
« luy ayant demandé son âge a répondu qu'il était âgé
« de 18 ans ou environ.

« Interrogé qu'elle profession qu'il faisait, a dit qu'il
« était berger.

« A luy demandé s'il savait écrire, a répondu que oui.

« Interrogé s'il avait écrit des lettres, il nous a répondu
« qu'il en avait écrit une au citoyen Desgrouas, député
« à la Convention, pour soutenir la Religion et la République.

« Interrogé s'il connoissait les copies des lettres qu'on
« luy a montrées et trouvées chez luy, a répondu que
« c'était de son écriture et qu'il persiste.

« De ce qu'il a avancé et a signé, après lecture à luy
« faite. »

Et Nicolas Mariette signa d'une main ferme mais ne

fut pas, comme bien vous pensez, rendu ce jour-là à son troupeau.

Honneur au petit berger de Saint-Hilaire-lès-Mortagne (1) !

J'ai fini, Mesdames et Messieurs, j'aurais voulu vous entretenir plus longtemps de nos vieilles rues, de nos vieilles maisons aux tons chauds de pierre rouge de Saint-Langis, cuites et recuites par le soleil de tant d'étés, mais en le faisant j'aurais abusé de votre complaisance.

Et puis, je suis moi-même un peu fatigué, et me remettrais volontiers pour réparer mes forces entre les mains de Mathurin-René Lecomte, compagnon barbier-perruquier-étuviste, place Notre-Dame, en 1751, s'il..... vivait encore.

L. FOURNIER.

(1) Nicolas Mariette, marié à Jeanne-Marie Hy a eu trois enfants et est décédé le 4 août 1832, à l'âge de cinquante-six ans, au hameau de la Morlière, en Saint-Hilaire où l'on montre encore la maison qu'il habitait.

NOCÉ

LA VIGNE ET LE VIN AU TEMPS PASSÉ

« L'abandon progressif de la culture de la vigne dans la région du nord-ouest est un fait bien connu.

« Les causes en sont diverses et tiennent principalement aux changements qui se sont produits depuis un siècle et demi environ dans les conditions économiques de la production agricole (1). »

Cependant, autrefois, les côteaux du Perche étaient couverts de pampres dorés, dont quelques-uns, comme ceux de Vaunoise, Vauvineux, etc..... avaient un juste renom, et, depuis Tourouvre jusqu'aux confins du département de la Sarthe. M. Duval, archiviste du département de l'Orne, dans sa brochure sur *Les Vignes au Perche*, cite nombre de localités où la viticulture était jadis regardée comme une occupation aussi indispensable que la culture du pommier de nos jours (2).

Toutefois, dans cette énumération, le nom de Nocé ne figure point, quoique certainement, au temps passé, il y eut des vignes dans les environs; mais, soit que le terrain fut plus froid, ou l'exposition un peu moins bonne, les ceps de la commune de Nocé, n'eurent, ni la renommée, ni la vigueur de ceux qui avoisinaient la forêt de Bellême. Aussi, les premiers seigneurs de Nocé, dès le ^{xiii}^e siècle, s'étaient parfaitement rendu compte de l'infériorité de leurs cépages, puisque outre la seigneurie du lieu, plusieurs d'entre eux possédaient des vignobles

(1) *Les Vignes au Perche*, Louis DUVAL. Alençon, 1900, page 3.

(2) D'après le même, pages 10 et 14.

soit dans la région de Vaunoise, soit même plus loin jusque vers Orléans.

En l'année 1140, le cartulaire de l'abbaye de Thiron nous fait savoir que dame Ysanne de Nocé, femme de Enguerrand seigneur du lieu, faisait don aux moines de ladite abbaye, de 4 arpents de vignes à Châteaudun, du consentement de damoiselle Marie de Nocé sa fille (1).

Outre cette vigne de Châteaudun, provenant sans doute des héritages de dame Ysanne, les seigneurs de Nocé, qui portaient également le titre de seigneurs de Rozaé ou Rocé (2), possédaient aussi le fief de Vaunoise (3), et de nombreuses propriétés aux alentours de la forêt de Bellême.

En 1275, Hugues de Nocé accordait à l'abbaye de la Grande-Trappe l'exemption du droit de pressurage pour les vignes de Crosnieres qu'elle avait dans son fief à Saint-Martin-du-Vieux-Bellesme, moyennant une redevance annuelle de trois sous tournoys et une paire de gants de la valeur de quatre deniers (4).

*
**

Or, jusque vers la fin du xvn^e siècle, les seigneurs de Nocé avaient conservé, aux environs de Vaunoise, assez de vignes pour pourvoir à leurs besoins journaliers, et lorsqu'ils passaient bail des terres de leur domaine de Nocé, ils avaient soin de retenir chevaux et voitures de

(1) *Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris fidelibus quod Ysanna uxor Enguerrandi de Nocé dedit monachis de Thiron IV arpennos vinearum apud Costrumdanum concedente Maria filia sua.* — Cartulaire de Thiron, F. 24, 1^{re}.

(2) *Ego, Hugo de Nocepo, armiger, dominus de Rozaé salutem in domino.* — Cartulaire de Marmouthiers, février 1275.

(3) Canton de Bellême (Orne).

(4) Cartulaire de la Trappe, Archives de l'Orne. Hugues de Nocé, chevalier, moyennant réception d'une somme de dix livres approuve entièrement la donation faite en son fief de Vaunoise par Robert Letort, à l'abbaye de la Trappe en 1236. La vigne en question était située près de la vieille vigne de la Bretèche.

leurs fermiers, pour aller, vers Noël « quérir le vin de Vaunoise des dits bailleurs (1). »

D'ailleurs, il était de bon ton à cette époque que chaque seigneur ou prieur de quelque importance, possédât quelque part, dans un cru, et non des moindres, quelques arpents de vignes.

Messire Pierre-Philippe Turpin, chevalier, seigneur de Lormarin en Nocé, tirait chaque année plusieurs pièces de vin extra de certains vignobles que possédait feu son père, Messire Pierre Turpin, conseiller et secrétaire du roi, et avocat au Conseil, dans la paroisse d'Igé. Ces vignobles, dits de « Bouchaud », furent, à grand regret sans doute, vendus en l'année 1682, à un sieur Estienne Deshayes, maître maçon de la ville de Bellesme pour la somme de quatre-vingt-dix livres en principal, somme à compte sur celle de cinq cents livres que ledit seigneur de Lormarin devait audit Deshayes, pour réparations et réfections à son château seigneurial (2).



Cependant, dans la commune même de Nocé, il y avait eu quelques vignobles, mais qui durent disparaître dès les XIII^e ou XIV^e siècles, vu la médiocrité du cru, car, même dans les comptes des dixmes qui remontent jusqu'à cette époque, il n'est aucunement question de vignobles en la paroisse (3).

Aussi, les curés de Nocé, soucieux d'avoir toujours du vin de bonne qualité, avaient-ils soin, chaque fois que l'occasion le permettait, de s'en faire léguer quelques chopines, ou, à défaut, la monnaie nécessaire pour se les procurer.

(1) Bail de la terre de la Mouchardière, fait par M^{re} André de Barville, seigneur de Nocé, à Jean Leveau, 28 novembre 1680, acte devant Gautier, notaire à Nocé. Archives du notariat de Nocé.

(2) Acte devant le même notaire, le 24 mars 1682. Archives du notariat de Nocé.

(3) Dixmes de Tiron sur Nocé, copie de déclaration faite au XVIII^e siècle.

En l'année 1503, par leur testament passé devant Nicolas Poignant, prêtre et notaire apostolique, Michel Marteau et sa femme, paroissiens de Nocé, donnaient à la cure, « dix sols tournois de rante pour ayder à avoyr du vin « à Pasques (1) ». Pour la même raison et pour le repos de son âme, la veuve Robert Herlin, léguait au curé trois sous six deniers, par son testament devant Verdier, notaire, le 1^{er} janvier 1537 (2).

Les comptes de la fabrique de l'église de Nocé au chapitre des dépenses de l'année 1530 enregistrent une somme de six deniers pour « ugne choppine de vin à Nouël (3). »

*
* *

Mais cela ne prouve en aucune façon que le vin en question était de Nocé ou d'ailleurs, et la seule pièce d'après laquelle on pourrait affirmer qu'il y avait encore quelques vignobles à Nocé au ^{xvii}e siècle est une visite de la terre de la Bretonnière en 1680, où il est dit que les experts « ont veu et visitté la pièce de la vigne, la « trouvant telle que telle (4). »

D'ailleurs, cette pièce de la terre de la Bretonnière porte encore actuellement le nom de « La Vigne » n° 18 de la section G, avec une superficie d'un peu plus de trois hectares (5).

D'un autre côté en examinant la matrice et le plan cadastral de la commune on trouve encore sept autres pièces de terre dont les noms sont des preuves irrécusables de leur destination de jadis.

« La Vigne », labour, n° 320 de la section A, 56 ares ;
« Les Champs-de-la-Vigne », nos 528 et 529 de la section C ;
« Le Pré-de-la-Vigne » et « La Vigne », toutes terres à

(1) Archives de la mairie de Nocé, original parchemin.

(2) Idem.

(3) Idem.

(4) 3 mai 1680, acte devant Gautier, notaire, col. G. G.

(5) Archives de la mairie de Nocé.

labour, nos 161, 162, 163 et 175 de la section F, formant un total de près de quatre hectares (1).

Proche l'ancien château seigneurial des Barville, une autre petite pièce de terre, exposée à l'ouest porte, elle aussi, le nom de « La Vigne » (2) quoiqu'elle ne soit pas inscrite sous cette appellation au cadastre. Il paraît que les seigneurs de Nocé essayèrent, dans les premières années du XVIII^e siècle, de réinstaller un plant de vignes en cet endroit, mais que, vu la médiocrité des résultats, ils abandonnèrent leurs ceps, qui, privés de soins ne tardèrent pas à dépérir et disparaître. Cependant, quelques vieillards affirment avoir vu dans ce dit champ, voilà environ une soixantaine d'années, plusieurs rangées de ceps encore beaux et vigoureux. Il n'en reste plus trace aujourd'hui.

GEORGES GOUGET.

(1) Archives de la mairie.

(2) Testament de M^{me} Marie-Marguerite de Rosnivinen de Nocé, 16 brumaire an XI, devant Aunet, notaire à Bellême.

MONTIREAU

ET SES ANCIENS SEIGNEURS

I. — Renseignements préliminaires

POPULATION. — TOPOGRAPHIE

Montireau, modeste commune du canton de La Loupe (Eure-et-Loir), ne compte guère aujourd'hui que 200 habitants ; il y a un demi-siècle, elle en renfermait 320.

Cette localité occupe un des sommets les plus élevés du département ; elle est en effet à 279 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, et près du hameau des Martinières la carte d'état-major relève jusqu'à 283 mètres. Non loin de là, en se rapprochant de Montlandon, commune voisine, on trouve même 284. Or, le point culminant de tout l'Eure-et-Loir, situé sur le territoire de Vichères, accuse 285 mètres.

En raison de cette altitude, sur tout ce coteau règne la ligne séparative des eaux des deux grands bassins de la Seine et de la Loire. De plus, le sous-faltes séparatif Loir-Huisne se détache du faltes principal au col de la Tesserie près Montlandon, et la grande route de Paris à Nantes ; d'où résulte cette curieuse conséquence, que l'Huisne, tributaire de la Sarthe, ne rejoint le Loir qu'à une très grande distance de leur origine commune (1).

(1) DE BOISVILLETTE. *Statistique archéologique d'Eure-et-Loir*, xxxv et xxxvii.

ANCIENS NOMS

Comme noms anciens de Montireau on rencontre successivement :

Mons Hibrelus (?), vers 1145 (Cartulaire de l'abbaye de Thiron).

Monterel, commencement du ^{xiii}e siècle (Charte du Perche).

Montirel, 1230, 1335, 1357 (idem).

Mons Tirel, v. 1250 (Cartul. de Thiron).

Mons Tirelli v. 1250 (Pouillé de Chartres), 1347 (Ch. du Perche).

Monstirolium, 1252 (Cart. de Thiron).

Montirellum, 1333 (Livre noir de l'Évêché).

Montireau, 1485 (Cart. de Thiron).

Monthireau, 1563 (Registre des Corvées).

Saint-Barthélemy de Montireau, 1736 (Pouillé du diocèse).

Aligre, 1760 (Registre des fiefs).

Montireau-l'Evesché, 1784 (Carte de Cassini).

(A noter qu'en 1363 on trouve dans un testament d'Yves Cholet, seigneur de La Loupe en partie : Saint-Anthoine de Montireau).

ÉGLISE

L'église actuelle de Montireau, fort curieuse, a succédé à une autre du ^{xii}e ou du ^{xiii}e siècle, comme l'attestent des fonts baptismaux de cette époque encore existants.

La dédicace de cette nouvelle église eut lieu le 6 septembre 1551. Le style de l'édifice appartient au gothique tertiaire.

Cette petite église mérite d'être visitée, car tout y est à admirer. On y voit en effet : des fonts baptismaux de style roman secondaire, bien conservés ; — un bas-relief du ^{xvi}e siècle représentant l'ensevelissement du Christ ; le sujet en est très bien traité, et on y admire surtout la figure si expressive de la sainte Vierge. Il est

vrai qu'on y rencontre aussi, par un anachronisme dont les exemples sont assez fréquents chez les artistes d'autrefois, tout un groupe de chevaliers. — Des vitraux du ^{xvii}^e siècle fort bien conservés (et représentant les seigneurs et dames du lieu avec leurs enfants) (1) ; — une fresque curieuse dans la chapelle du Rosaire (aujourd'hui fort endommagée par l'humidité) ; — un tombeau d'autel en pierre sculptée, très antique (2).

MOUVANCE FÉODALE

La seigneurie de Montireau ne faisait pas partie du comté, mais seulement de la province du Perche. Elle avait cela de commun avec trois autres fiefs : baronnie de Longny, châtellenies de Marchainville et de la Motte-d'Yversay (3).

Si, féodalement, Montireau relevait en partie de Nogent-le-Rotrou, comme divers documents nous l'apprennent, une autre partie de la terre dudit lieu était un fief de l'évêché de Chartres. C'était même, dans le doyenné du Perche, un des chefs-lieux des principales possessions territoriales de cet évêché (avec Saint-Maurice-de-Gasloup) (4). Aussi, les seigneurs de Montireau étaient-ils vassaux de l'évêque du diocèse, comme le prouvent les chartes de 1250 et de 1333 que nous reproduirons plus loin.

Montireau est une ancienne baronnie (5). Il portait le nom de ville en 1613.

(1) Voir à l'Appendice une *Promenade archéologique à Montireau*.

(2) Procès-verbaux de la *Société archéologique d'Eure-et-Loir*, VII, 86.

(3) *Géographie du Perche*, par le V^e DE ROMANET, p. 107-110. — Idem, *Corrections et Additions*, p. 172, quater.

(4) *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*, t. I, introduction, p. LXVIII.

(5) « Le seigneur de Montireau porte le titre de baron à cause de 12 ou 14 arpens de terre sur lesquels sont situés l'église, presbytère et bourg du dit lieu. Cette baronnie relève non de Pontgouin, mais de la Chambre épiscopale, et est reportée à M^r l'Évêque de Chartres (abbé Pintard). — Voir cependant plus loin le contrat de vente de 1748.

CHATEAU

Le château des Tirels, seigneurs de Montireau (Mons-Tirelli), était situé derrière la ferme actuelle du bourg. C'était un donjon polygonal entouré de fossés remplis d'eau ; il n'en reste plus que quelques ruines.

Deux antiques tourelles, restes du manoir qui lui a succédé, forment l'entrée de ladite ferme.

II. — Seigneurs de Montireau

HERBERT DE MONTEHIREL

Vers 1145, Eudes du Verger (Frétigny) et plusieurs autres membres de sa famille, donnent aux moines de Thiron le pré dit des Chasseurs, situé à la Richarderie. Au nombre des témoins figure un personnage des environs appelé « Herbertus de Monte-Hibrelo ».

Montireau, suivant nous, est la seule localité du voisinage qu'on puisse identifier avec ce nom de lieu. Cependant, nous ne donnons le nom de ce seigneur que sous toute réserve.

AIMERY DE MONTEREL

La « Liste des tenanciers et vassaux de l'Evêché de Chartres dans la terre d'Alluye », dressée au commencement du XIII^e siècle, cite, au nombre des feudataires de la Terre-Gouët, Hémeri de Monterel qui devait la garde au château de Montmirail, un mois durant, chaque année (2).

(1) *Cart. de Thiron.*

(2) *Feodales de terra Goeti.* — *Ballivia Montis-Mirabilis ; Hemericus de Monterel per mensem.* (*Chartes du Perche*, p. 240, dans les *Documents sur la province du Perche.*)

JEAN DE MONTIREL

Parmi les noms de personnages contenus dans les titres et chartes de l'époque des Rotrou, on relève, entre autres, celui de Jehan de Montyrel (mars 1220 et 1221) (1).

En juin 1230, Mathieu de Montmorency, connétable de France, désigne dans une charte les deux lots formés pour le partage du comté du Perche entre Jacques de Châteaugontier, son gendre, d'une part, et Thibaut, comte de Champagne, de l'autre. — La première part comprend, entre autres fiefs, ceux de Nogent, Vaupillon, Saint-Victor-de-Buthon, Montirel, — la seconde, ceux de Riveray, la Ferrière, et celui du maire de Montirel (2).

Au mois d'avril 1250, l'évêque de Chartres Mathieu Deschamps fit quelques règlements avec Jean de Montireau, chevalier, et sa femme Isabelle, au sujet de la mairie de Pontgouin (3). Il acheta dudit Jehan la mairie en question avec tous ses droits, ses redevances, ses coutumes, et tout ce qui en dépendait, évalués à 50 livres par an, et plus (4).

D'après un « État des revenus de l'abbaye de Thiron » dressé vers 1250, Jean de Montirel reconnut être rede-

(1) GOUVERNEUR. *Essais sur le Perche*, p. 101.

(2) « *Ex una parte... villa Nogenti et castrum... Hoc autem sunt feoda quæ ponuntur in ista parte : ...feodum Eustachii de Valle-Pilonis... feodum de Baulum... feodum de Montirel...* — *Ex alia vero parte positum est Riveriacum... et Ferrariam... Hoc autem sunt feoda quæ ponuntur in ista parte : ...feodum majoris de Montirel...*, etc... »

(Arch. nat., J 198, n° 65, original. — *Documents sur la province du Perche*, 3^e série (*Cartul. du Perche*, p. 19 et 21).

(3) FISQUET. *France pontificale*, Chartres, p. 121.

(4) Ed. LEFÈVRE. *Documents historiques sur le canton de Courville*, I, p. 231.

Mathieu, auquel les auteurs du *Gallia* donnent le surnom de *de Campis*, et qui était fils de Gautier de Jouy, gouverna l'église de Chartres de 1247 à 1259. On lit dans son obit marqué au 31 décembre de cette dernière année : « *Aquisivit de Johanne de Monte-Tyrelli, milite, et ejus uxor, majoriam da Ponte-Gioeni, cum omnibus juribus, redibentis, consuetudinibus et pertinentiis, que bene valent L. librīs annuatim, et ampliūs.* » (*Cartul. de N.-D. de Chartres*, t. III, p. 6.)

En avril 1250, ou du 1^{er} au 16 avril 1251 : Note relative à des terres sises à Pontgouin et à Montireau, et données par l'évêque de Chartres à charge de mouvance féodale :

« *Ista clausula tangit dominum de Montetirelli. Quicumque autem iidem Johannes et Isabella, heredes et successores eorum, habent et possident apud*

vable envers les religieux de 23 sous de rente sur le moulin Pseau à Nogent, payables moitié le lendemain de Noël et moitié le lundi de Pâques (1).

ROBERT DE MONTIREL

En 1333, on trouve une mention de l'hommage-lige rendu à l'évêque de Chartres pour le fief de Montireau, par Robert, seigneur de Montireau, damoiseau (2).

Dans l'Aveu rendu en 1335 au comte du Perche par Jeanne de Bretagne, pour les chastellenies de Nogent, Riveray, Montigny, Montlondon et la ville de la Ferrière, on lit : « Vaasseur du chastel et chastellenie de Riveré : le sire de Montirel (3). »

JEHAN II DE MONTIREL

21 (et 25) décembre 1347. Mention d'hommages rendus à l'évêque de Chartres par Jean de Montireau et Pierre de Longny (4).

Pontemgoeni, que superius sunt expressa, et quecumque danus et concedimus eisdem apud Montemirelli, per compositionem et ordinationem antedictas, tenebunt et possidebunt imperpetuum a nobis et successoribus nostris episcopis cun... ad... et liberum feodum ad usus et consuetudines Carnotensium feodorum sine aliqua redibentia majorie sive serjanterie. Ista compositio fuit facta anno Domini M^o CC^o quinquagesimo, mense aprilis, tempore episcopi Mⁱ (athei). »

(Bibl. nat. ms. lat. 10,096 (Livre noir de l'Evêché), fol. 91.)

(1) « *Habemus XXⁱⁱ III^{res} solidos redditus in molendino Beceaus de mone-ragio apud Nogentum, XI^{cim} solidos et dimidium in crastino Natalis Domini, et totidem in crastino Pasche, a Johanne de Montetirel, qui hoc confirmat.* »

(Cartul. de Thiron, t. II, CCCLXXVII, p. 163.)

(2) « *Anno 1333, Robertus, dominus de Montirello, domicellus, pro feudo de Montirello fecit nobis (episcopo Carnutensi) homagium ligium sicut feudus requirit, debet que (tradere adventum) in scriptis infra 40 dies.* »

(B. N. ms. lat. 10,096 (Livre noir...), fol. 85. v^o.)

(3) Cartulaire du Perche, p. 89.

(4) « *Reverendus in Christo Pater ac dominus G (uilelmus), miseratione divini Carnotensis episcopus, recepit homagia sua que sequuntur, pertinentia ad jurisdictionem temporalem... in ressorto de Pontgoen, anno MCCCXLVII. Johannes de Montetirelli, dominus de Pleceyo Trellart fecit homagium ligium die XXI decembris. — Petrus de Loigny fecit homagium ligium die XXV decembris.* »

(B. N. ms. fr. 24,125 (G. Laisné, II), folio 63. — Cartulaire du Perche, baronnie de Longny, p. 196.)

Saint-Cheron-lez-Chartres, 4 juin 1357. Mentions d'hommages rendus à l'évêque de Chartres par les sires de Longny, de Marchainville, de La Loupe et de Montireau :

« Homaiges reçus à St Cheron lez Chartres par monsieur Symon, par la grâce de Dieu, evesque de Chartres, dimanche, jour de la Trinité d'esté, le 4 juin l'an 1357 : Messire Pierre de Préaux, chevalier, pour le domaine de la Loppe. Jehan de Montirel, sire de Montirel, écuyer, à cause des domaines et fiez de Montirel, a fait la foy et hommage en quoy il a été reçu, pourvu que cela ne préjudicie au procès en quoy il est à Pontgoing, par devant le chambrier, avec le procureur de Monsieur (1). »

MICHEL DE ROUVRAY

Deux documents qui vont suivre, l'un de 1444, l'autre de 1491, nous font croire à une alliance de la famille de Montireau avec celle de Rouvres (peut-être de Courseulles, qui possédait une seigneurie de Rouvray).

1444. Acte de foi et hommage rendu au prieur de Nottonville pour l'Alleu-Bellouis (paroisse de Frazé), par Michel de Rouvres, seigneur de Montireau (2).

LOUIS DE MONTIREAU

1470-1481. Louis de Montireau, seigneur dudit lieu (3).

Voici maintenant un autre membre de la famille que nous fait connaître le Cartulaire de Thiron : c'est Pierre de Montireau, prieur de Saint-Michel-du-Tertre (4).

En 1485 en effet, le 8 novembre, « *religiosus vir frater Petrus de Montireau, presbiter, prior Sancti-Michaelis de Cole, Cenomannensis diocesis* », accompagne l'abbé de Thiron, Léonnet, à la visite du prieuré des Châtaigniers (5).

(1) B. N. ms. fr. 24,125 (G. Laisné, II) fol. 63. Analyse. (*Cartul. du Perche*, p. 196).

(2) Arch. départ., H. 2400.

(3) Id., E. 2476.

(4) Saint-Michel-du-Tertre, commune de Bourg-le-Roi, canton de Saint-Paterne, arrondissement de Mamers (Sarthe).

(5) Commune de Soizé, canton d'Authon (Eure-et-Loir).

Le lendemain 9, il l'accompagne à celle du prieuré de Saint-Antoine (1), puis à celle des prieurés du Gué-de-l'Aunay (2) et de la Pelice (3). — Le 12 novembre, à la visite du prieuré de Cohardon, paroisse de Fyé, se trouve présent « *nobilis vir Ludovicus de Montireau, carnotensis* ». C'est bien là le seigneur dudit lieu, venu à la rencontre de son parent. Même jour, visite du prieuré de Saint-Michel-du-Tertre où « *Petrus de Montireau, prior dicti loci* » célèbre la messe (4).

JEAN III DE MONTIREAU ET SON FILS

1515. Constitution de dot par Jean de Montireau, seigneur de Montireau, pour sa fille Mathurine, reçue religieuse en l'abbaye de Saint-Avit (5).

Mathurine de Montireau figure encore en qualité de religieuse de la même abbaye en 1538 (6). En 1546, elle est qualifiée du titre de « prieure de Saint-Michel-de-Beaumont (7) », tout en résidant à Saint-Avit ; et en cette même année Yvonne de Montireau paraît également au nombre des religieuses de Saint-Avit (8).

Mathurine et Yvonne habitaient encore l'abbaye en 1558 (9) et en 1562 (10).

Le 17 mars 1516, Gallot de Montireau prêta serment comme archidiacre de Dreux. De 1518 à 1521, on le voit assister à la reddition des comptes de l'Hôtel-Dieu de Chartres. En 1520, dans les Registres des Contrats, il est mentionné comme curé de Thiverval (11). En 1550, les

(1) A Montmirail (Sarthe).

(2) Commune de Vibraye (Sarthe).

(3) Commune de Cherreau, près La Ferté-Bernard (Sarthe).

(4) *Cart. de Thiron*, t. II, ccccxv, p. 214, 215, 218 et 220.

(5) Id., E. 2861. Saint-Avit-lez-Châteaudun, commune de Saint-Denis-les-Ponts.

(6) Arch. départ., E. 2916.

(7) Beaumont-les-Autels, autrefois Beaumont-le-Chartif, canton d'Authon-du-Perche (E.-et-L.).

(8) Arch. départ., E. 2952.

(9) Id., E. 3024.

(10) Id., E. 3055.

(11) Arch. dép., G. 294. — Dignitaires de l'église de Chartres, p. 204 (dans les archives historiques du diocèse).

registres paroissiaux de Saint-Victor-de-Buthon le donnent comme curé de ce lieu, et le qualifient de chanoine et archidiacre de Chartres; ce serait en 1554 qu'il aurait obtenu ce dernier titre.

De 15... à 1536, on rencontre comme curés de la Gadelière, ancienne paroisse aujourd'hui réunie à celle de Rueil, dans le canton de Brezolles, Philippe de Montireau et Louis de Montireau, son successeur (1).

1540. Noble homme Antoine de Meaussé est cité comme procureur de demoiselle Yvonne de Montireau, veuve feu Charles Rosny, escuyer, tant pour elle que comme garde noble de ses enfants, touchant le fief de la Bretonnière sis en la paroisse de Couldreceau, tenu en fief de la seigneurie du Haut-Plessis de Bretoncelles, en la paroisse de Coulonges *(sic)*.

Le dit de Montireau, escuier, sieur dud. lieu et de Guez, fils aîné de défunt noble homme Jehan de Montireau, sr desd. lieux, touchant la châtellenie, terre et seigneurie dud. Montireau, avec justice haulte, moyenne et basse, sceaux à contracts et autres droits appartenant à hault justicier et chastellain, manoir clos à doubles fossés, plessis, jardins... plusieurs vassaux qui en dépendent. Chargé de 15^h de rente envers demoiselle Magdeleine de Montireau, veuve feu Vincent de Courseles, sœur dud. défunt Jehan de Montireau, et 56^h de rente envers Michelle de Montireau, sœur de lad. Madeleine; 12^h de rente envers la cure de Montireau pour la fondation de deux messes par semaine (2).

En 1549, Catherine de Montireau était prieure à Saint-Avit, — et Marie de Montireau prieure de Saint-Michel-de-Beaumont (3).

Avant 1554, il y eut transaction entre Pierre de Courselles (s^{or} du Rouvray à Maillebois) — et Charles de la

(1) *Chronologie des évêques, curés, etc.* p. 459.

(2) Bibl. commun. de Nogent, mss. 18, d'après Laisné, t. V, et un extrait des Registres des Déclarations rendues au Roy en l'an 1540 : reg. 48, f^{os} 21 et 26.

(3) Minutes des notaires du comté de Dunois, *passim*.

Boullaye, au nom de sa femme Madeleine de Montireau, veuve de Vincent de Courseulles (1).

Un Jean de Montireau prêta serment comme archidiacre de Dreux, le 11 avril 1561. Il devint chancelier du chapitre en 1562, et chambrier en 1578 (2).

En 1565, le chanoine Jean de Montireau fut nommé à la prêtrière des terceaux et avenages de Mignières (3).

En 1596-1600, il y eut accord entre le chapitre et les héritiers de Jean de Montireau, chambrier de l'église de Chartres, pour les distributions dues audit de Montireau (4).

En 1588, messire Jehan de Monthireau, presbtre, chambrier de l'église Notre-Dame de Chartres, avait tenu sur les fonts du baptême, avec Jacqueline du Bellay, Pierre d'Angennes, fils de René d'Angennes, seigneur de la Loupe (5).

RENÉ DE MONTIREAU

1574. Aveux, fois et hommages rendus à l'évêque de Chartres, par... : René de Montireau, sieur du dit lieu; Diane de Fesnières, veuve de Louis de Montireau sieur de Friaize (6).

1572. Saisie féodale du fief de la Croix, à Joran, sur Louis de Montireau, seigneur de Favières, à la requête du seigneur de Maintenon (7).

1574. Foi et hommage au seigneur de Maintenon pour le fief de la Croix, par Diane de Fesnières, veuve de Louis de Montireau (8).

Le 29 novembre 1563, Reginalde de Montireau, fille du seigneur du lieu, fut marraine aux Corvées de sa nièce

(1) Arch. départ., E. 4000.

(2) Id., G. 294. — Dignitaires de l'église de Chartres, p. 204.

(3) Arch. dép., G. 2597.

(4) Id., G. 245.

(5) Registres paroissiaux de La Loupe.

(6) Arch. dép., G. 114.

(7) Arch. dép., B. 296.

(8) Id., B. 297.

Marie Le Chevalier, fille du seigneur de la Roche, Katherin Le Chevalier (1).

En 1568, Jacques de Montireau était prieur du prieuré de Saint-Barthélemy de Charencey, dépendant de Thiron (2).

JEAN IV DE MONTIREAU

En 1581, Marguerite, femme de Jean de Montireau, seigneur du dit lieu, fut marraine à la Loupe de Jean d'Angennes, fils de René seigneur de la Loupe, et de Louise de Raillard (3).

En 1579, on trouve la nomination de Fabien Dordoigne comme bailli de Brunelles et de Montireau (4).

EUSTACHE DE MONTIREAU

Ce personnage, qualifié écuyer, sieur du dit lieu de Montireau, nous est connu par sa convocation au ban et arrière-ban de 1587 (5).

ANTOINE DE MONTIREAU (6)

Ce seigneur fut le dernier du nom de Montireau. D'après ce qui suit, nous supposons qu'il était marié à une demoi-

(1) « *Anno 1568, die 20^a novembris, fuit baptizata Maria, filia nobilis viri Katherini Le Chevalier, scutiferi, domini de la Roche. Matrine Maria uxor domini de la Prière, et domicella Reginalde, filia domini de Monthireau, soror uxoris dicti de la Roche.* »

(Reg. des Corvées se trouvant à Meslay-le-Vidame).

(2) Arch. dép., H. 1918.

(3) 1581. « *Margareta uxor Johannis de Monthireau, domini temporalis dicti loci de Monthireau, matrina de Jean d'Angennes, fils de Radulphi d'Angennes, domini temporalis de Luppa, et de nobilissima Ludovica uxore sua.* » (Reg. de La Loupe.)

(4) Arch. dép., B. 2509.

(5) Arch. hist. du dioc. de Chartres. Pièces détachées, t. II, p. 429. Noblesse chartraine.

(6) L'abbé Pintart, curé de Saint-Eliph, qui écrivait vers 1752, marque ceci dans ses Mémoires demeurés manuscrits :

« J'ay vu, en minutte latine, la Dédicace de l'église de Montireau, de l'an 1551, le 6^e de septembre, par Claude Sébastien, évêque de Sébaste, par permission de Louis, évêque de Chartres, à la requeste — de Gallot de Montireau, chanoine de Chartres, qui est représenté en relief dans la chapelle du côté du château, vêtu d'une robe rouge telle que les chanoines de Char-

selle de Benoist, et l'on donna avant sa mort un tuteur à ses enfants après le décès de leur mère.

1612. Protestation de François de Benoist, sieur de la Roche, et de Jean de Benoist, curé de Coudreceau, contre la tutelle d'Antoine et d'Anne de Montireau, confiés à Jacques Cottel, conseiller au Parlement.

L'année suivante, 1613, eut lieu le contrat de mariage d'Anne de Montireau avec Gabriel de Meaussé, sieur de la Rainville à Villampuy; fils d'Antoine et de Françoise de Garguesalle (1).

Les nouveaux époux allèrent bientôt habiter le fief de la Bretonnière en Coudreceau, où Anne emmena son vieux père qui y mourut à la fin de juin 1617, mais dont les restes mortels furent transportés à Montireau. Les registres paroissiaux de Coudreceau et de Montlondon, en relatant le fait, ne s'accordent pas sur la date précise (2).

« Le 26^e jour de juin 1617 — dit le premier, a esté ensepulturé à Monthireau honorable homme Anthoine de Monthireau, en son vivant seigneur du dit Monthireau » ; — et le second, auquel il faut peut-être ajouter plus de créance, comme offrant plus de précision : « Le mardy 27^e jour de juin decedda au lieu de la Bretonnière à Coudreceau deffunct noble homme Anthoine de Monthireau, escuier, seigneur du dit lieu ; et le lendemain fut inhumé en l'église de Monthireau, devant le maistre-hostel ».

Anne de Montireau, dame de la Bretonnière, est signalée comme marraine à Coudreceau en 1614. — Le 25^e jour de mai 1619, noble femme Anne de Monthireau, dame de la Rainville et Bretonnière, est encore marraine avec

tres en la cathédrale l'ont reprise depuis quinze ans, — et d'Antoine de Montireau, écuyer, qui est représenté, ainsy que sa femme et ses enfans, en la vitre au fond du rond-point de l'église, derrière l'autel, et inhumé au milieu du chœur. Son tombeau, élevé de terre, a été abattu il y a 4 ou 5 ans pour en faire la marche du sanctuaire et le marchepied de l'autel. »

(Bibliothèque communale de Nogent-le-Rotrou, ms. III, J^e, p. 27. Copie abrégée ; fonds Dallier.)

(1) Arch. dép., B. 2559.

(2) Ceux de Montireau ne remontent qu'à cette même année 1617. L'inventaire-sommaire qui en a été publié n'indique pas la sépulture d'Antoine.

messire Jehan de Benoist, escuyer, sieur de la Curée, curé de Monsieur Saint-Aubin de Couldreceau.

Gabriel de Meaussé, son mari, est qualifié d' « escuyer, sieur de la Rainville, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy, maistre de camp et cappitaine d'un régiment de pied entretenu par Sa Majesté (1) ».

Un autre membre de la famille, Marguerite de Montireau, fille aînée probablement d'Antoine, avait épousé Antoine de Lamy, chevalier, seigneur des Châtelliers et de la Bourdinière. C'est ainsi que, par elle, les de Lamy devinrent seigneurs de Montireau, et furent les premiers successeurs de l'antique lignée des de Montirel.

Marguerite n'existait plus en 1620. Nous lui connaissons comme enfants : Charles, Jacqueline? et Marguerite. Nous parlerons plus spécialement du premier qui fut seigneur de Montireau.

ABBÉ PESCHOT.

(A suivre).

(1) *Bull. de la Soc. Dunoise*, VI, 32-33.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. ERNULT-DESCOUTURES (Henri-Charles-Joseph), est décédé à Mortagne le 6 mai 1908, à l'âge de soixante-six ans, emportant d'unanimes regrets.

Greffier en chef du Tribunal civil de Mortagne pendant plus de trente ans, il avait su dans ce long exercice de fonctions importantes se concilier l'estime et la sympathie de tous. L'année dernière, un décret présidentiel lui avait conféré l'honorariat.

M. Ernest DENIS, décédé à la Vallée, en Margon, près Nogent-le-Rotrou, âgé de soixante-six ans.

« M. Denis était un des vétérans de l'imprimerie nogentaise, ayant fait ses premières armes sous le père de M. Gouverneur. Après avoir exercé son art dans les principales maisons de la capitale, utilisant ses loisirs à l'acquisition d'éditions rares, pour lesquelles il avait une passion fort éclairée, il était venu se retirer sur le coin de terre qui l'avait vu naître et où il désirait terminer ses jours au milieu de sa famille et de ses livres. »

« Très versé dans les sciences historique et archéologique, pour lesquelles ses aptitudes naturelles étaient merveilleusement secondées par une érudition rare, il mettait à profit ses années de repos en effectuant sur sa chère province du Perche des recherches que la brusque intervention de la mort ne lui permit pas de terminer, mais qui, nous l'espérons, ne resteront pas pour cela dans l'oubli (1). »

(1) *Le Nogentais*, n° du 24 mai 1908.

Ajoutons que, sans nul doute, notre Société eût été la première à profiter des travaux que M. Denis avait en préparation et rappelons qu'il avait collaboré à notre Bulletin par la publication de pièces intéressantes sur l'Hôtel-Dieu de Nogent (1).

Mentionnons enfin le décès de M. VANNIER (Adolphe), propriétaire à la Pictière, en Nogent, survenu le 29 février 1908, et celui de M. Louis DUVAL, arrivé à Bellême le 20 mars 1908.

Nos Confrères. — A l'occasion du concours hippique qui s'est tenu à Mortagne les 26, 27 et 28 juin dernier, M. Fernand PEZARD, maire de Mortagne, a reçu les palmes académiques.

M. RENOU-BARILLET, Délégué de la Société d'horticulture pour l'arrondissement de Nogent-le-Rotrou, chevalier du Mérite agricole, a été promu officier de cet Ordre.

Nous sommes heureux aussi d'enregistrer les distinctions qui ont été attribuées par le Congrès de la *Société française d'archéologie* tenu à Caen, au mois de juin dernier, à M. Henri Tournouer, notre secrétaire-général, qui préside en même temps avec la compétence et le zèle que l'on connaît la *Société historique et archéologique de l'Orne*, et à notre confrère M. l'abbé DESVAUX, membre également de cette Société.

Il nous plaît d'associer nos deux confrères dans les félicitations que nous leur adressons pour ces récompenses si bien méritées d'une longue suite de travaux qui font autorité et de services rendus à la science archéologique.

Une médaille de vermeil a été décernée à M. Tournouer et une médaille d'argent à M. l'abbé Desvaux.

Les orgues de Saint-Hilaire de Nogent. — Le 29 mars avait lieu à Nogent-le-Rotrou, en l'église Saint-Hilaire, l'inauguration et la bénédiction de grandes orgues,

(1) Bulletin de la Société, 1907, pages 166 et suiv.

dues au zélé curé, M. l'abbé Thirant, et au concours précieux de M. l'abbé Tronchet, prêtre chartrain, qui sut adapter à la tribune de cette église, un magnifique instrument de treize jeux et d'environ sept cents tuyaux, à deux claviers, qu'il avait en sa possession.

M. le chanoine Fournier, vicaire général, entouré du clergé de la ville, procéda au nom de M^{gr} de Chartres à la bénédiction, en présence d'une foule accourue de tous les points de Nogent pour entendre l'habile organiste, M. Duhamel, et d'excellents artistes venus d'Orléans. M. l'abbé Isambert, professeur à l'Institution Notre-Dame de Chartres prononça l'allocution.

Bibliographie. — « Que faire de la vie? Tel est l'énorme « point d'interrogation qui se pose vers dix-huit ans à « tout jeune homme qui veut se donner la peine de « réfléchir un peu et qui comprend qu'il doit être utile « à sa patrie, à sa famille et à la société.

« Pour moi la réponse à la question ne se fit pas « attendre. »

C'est par ces lignes que M. Maurice CHOISNARD commence une « thèse », qu'il nous présente avec ce titre : *Exploitation agricole et élevage dans le Haut-Perche* (1), couronnement des études agricoles qu'il vient de terminer.

« Descendant d'une longue lignée d'agriculteurs, lui-même fils d'agriculteurs », Percheron par la naissance et par le cœur, c'est au Perche qu'il a voulu consacrer le fruit des enseignements reçus, et dans le Perche, à la terre familiale de « la Roustière (2) » où il a vu le jour et où il a grandi.

Pensée pleine d'à-propos qui nous vaut un travail des plus attachants et des plus substantiels sur la manière de conduire de nos jours l'exploitation d'un domaine important, en tenant compte des progrès de la science agricole. Ce qu'il compte prendre dans les méthodes

(1) Bellême. Levayer, 1906. VII-131 pages, in-8° raisin.

(2) En Verrières-le-Buisson.

nouvelles et comment il en conciliera l'emploi avec « les usages anciens consacrés par l'expérience », M. Choisnard nous l'expose dans une suite de chapitres où sont passées en revue les questions concernant la culture, les animaux, les engrais, la comptabilité et où se révèle un esprit jeune, hardi, mais déjà mûr et pratique, et l'on sent que, sous sa direction, la Roustière ne ralentira pas sa production coutumière et continuera à donner de larges bénéfices.

D'ailleurs l'auteur ne borne pas son horizon aux champs paternels, il songe aussi à l'avenir du pays et, en terminant, il s'élève contre la désertion des campagnes, ce mal « qui dans certaines contrées a porté un coup fatal à l'agriculture, mais qui n'est pas sans remède (1) » et il lance un chaleureux appel à ceux qui ont abandonné la terre, en leur rappelant les paroles du poète normand :

Ah ! que le déserteur s'arrête et puis revienne
Vers la ferme, à l'endroit où ses pères sont morts !
Du métier désappris que l'absent se souviennne !
C'est le travail des champs qui nous rendra les forts !

*
* *

Mais M. Choisnard ne s'en est pas tenu à ce travail d'ensemble ; il a consacré une étude particulière à la question qui, en ces matières, domine toutes les autres, celle de l'élevage du cheval percheron, gloire et source principale des revenus de l'agriculture au Perche (2).

Sa monographie ne s'occupe pas seulement de la production et de l'éducation du cheval dans son pays d'origine ; elle traite aussi, et ce n'est pas le côté le moins intéressant, des débouchés qui sont ouverts aux éleveurs en Europe et dans les deux Amériques.

Et, après avoir montré de quel crédit toujours gran-

(1) *Op. cit.*, page 130.

(2) *L'élevage du cheval percheron et ses spéculations*. Bellême, Levayer, 1908, 72 pages, in-8° carré.

dissant jouissent nos chevaux percherons dans le monde entier, il conclut, non sans fierté, par ces mots qui sont tout un programme :

« Puisqu'un nombre aussi grand d'acheteurs de toutes
« nationalités se donnent rendez-vous dans un tout petit
« coin d'une toute petite province française, il faut que,
« sur ce lambeau de territoire, vienne quelque chose
« d'excellent, de bonne et pure race (1).

Mortagne, 15 juillet 1908.

G. CRESTE.

NOTA. — Il sera rendu compte de tout ouvrage intéressant le Perche dont un exemplaire nous aura été adressé : cet exemplaire sera remis ensuite à la bibliothèque du Musée Percheron.

(1) *Op. cit.*, page 68.

PROCÈS-VERBAL

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 23 SEPTEMBRE 1908

A LONGNY

Présidence de M. le Dr LEVASSORT, vice-président

L'Assemblée générale de la Société s'est tenue à Longny, en la grande salle de l'hôtel de ville.

La séance s'est ouverte à deux heures, sous la présidence de M. le Dr Levassort, en l'absence de M. le V^{te} de Romanet, président, qui s'est excusé.

Assistaient à la réunion les membres de la Société :

MM^{mes} COPPIN, Georges CRESTE, GUILAIN, HUREL, MM. AUBIN, le Dr BOULLAY, BOURGEOIS, DE BRÉBISSE, Emile DU BUISSON, Gustave DU BUISSON, l'abbé CHANTEPIE, CHARPENTIER, l'abbé CLAIREAUX, FARCE, FLEURY, GOBILLOT, l'abbé GODET, LEBOURDAIS, LORMOIS, le M^{is} DE LUDRE, MONTULET, le C^{te} DE SOUANCÉ, SOUVRAIN, l'abbé TABOURIER, TOUNOUER.

Excusés : M^{lle} HURVOY, M^{me} MARIANI, MM. AGUINET, le Dr BRISARD, M. et M^{me} Paul DAUPELEY, MM. CORNEVILLE, FOURNIER, TOURAUX, l'abbé DESVAUX, QUÊNU, DELAUNAY, Charles TURGEON, Paul TURGEON, RICHARD, HUET, DUPRAY DE LA MAHÉRIE, BIGET, l'abbé GUERCHAIS.

Parmi les assistants : M. l'abbé Robin, doyen honoraire, M^{me} la M^{ise} de Ludre, M^{me} de Brébisson, M. Henri de Brébisson, M^{lles} Mélite et Marie de Brébisson, M^{me} G. Levassort et M^{lles} Marie, Madeleine et Suzanne Levassort, M^{me} Farce, M^{me} Bourgeois, M^{lles} Madeleine et Marie-Thérèse Boullay, M. Georges Lachaume et M^{lle} Suzanne Lachaume.

Sont proclamés membres de la Société :

MM.

- CHAMPAGNE**, bibliothécaire à Dreux, présenté par MM. Tournouër et Gobillot.
- ROTROU**, commissaire-priseur à Mortagne, présenté par MM. Tournouër et Creste.
- VALY**, rédacteur au Conseil d'État, 3, rue Théophile-Gautier, à Paris, présenté par les mêmes.
- DESHAYES**, notaire à Argentan, présenté par MM. Lebourdais et Gobillot.
- BESNARD (Félix)**, élève à l'École des Beaux-Arts, à Alençon, présenté par les mêmes.
- BRÉBISSON (DE)**, au château des Forges, en Moulicent, présenté par MM. Tournouër et Gobillot.
- CRESTE (M^{me} Georges)**, présentée par MM. Tournouër et le D^r Levassort.
- ERNULT-DESCOUTURES**, greffier en chef du Tribunal civil de Mortagne, présenté par MM. Delaunay et Creste.
- NOLET DE MALVOUE (G. DE)**, colonel en retraite, au château de Couplehaut, en Courgeout, présenté par MM. de Romanet et Tournouër.
- PHILIPPE**, directeur de l'École libre à Mortagne, présenté par MM. Tournouër et Creste.
- LEGRAND (Victor)**, entrepreneur à Mortagne, présenté par MM. le D^r Levassort et Creste.
- RICHARD**, notaire à Saint-Maurice-lès-Charencey, présenté par MM. Lebourdais et le D^r Levassort.
- CHANTEPIE (l'abbé)**, curé d'Authueil, présenté par MM. Tournouër et le D^r Levassort.
- LUDRE-FROLOIS (le M^{is} DE)**, maire de Longny et conseiller général, présenté par MM. Tournouër et le D^r Levassort.
- MONTULET**, conseiller général, à Longny, présenté par les mêmes.
- CHARPENTIER**, conseiller d'arrondissement, à Longny, présenté par les mêmes.
- GUILAIN (M^{me})**, au château de la Forge, à Longny, présentée par MM. Gustave du Buisson et le D^r Boullay.
- GUYOT DU BUISSON (Émile)**, propriétaire à Longny, présenté par les mêmes.
- GERMOND (l'abbé)**, curé de Saint-Mard-de-Réno, présenté par MM. Tournouër et Gobillot.

L'ordre du jour comportait :

- 1^o *Discours*, par M. le Dr LEVASSORT, vice-président ;
- 2^o *Compte rendu des travaux de l'année*, par M. TOURNOUER, secrétaire général ;
- 3^o *Rapport financier*, par M. CRESTE, trésorier ;
- 4^o *Souvenirs d'émigration*, par M. l'abbé GODET ;
- 5^o *Un épisode de la Révolution à Longny*, par M. G. CRESTE.

Les comptes de l'année 1907-1908 présentés par M. G. Creste, trésorier, ont été approuvés.

Au cours de la réunion une quête a été faite au profit du *Musée Percheron* par M^{lles} Madeleine et Marie-Thérèse Boullay et a produit la somme de 52 francs.

La réunion s'est terminée à 4 heures et demie et à son issue, M. le marquis de Ludre a invité les sociétaires et les assistants à se rendre à son château de Longny où un lunch était servi à leur intention et où ils ont été reçus de la manière la plus aimable par M^{me} la marquise de Ludre.

Le Secrétaire général,

H. TOURNOUER.

EXCURSION

A AUTHEUIL, LONGNY ET SAINT-MARD-DE-RÉNO

Le 24 septembre 1908 la *Société Percheronne d'histoire et d'archéologie* réalisait le projet formé depuis quelque temps de faire une excursion aux environs de Longny; elle comptait tenir sa séance solennelle en cette ville.

Dès le matin, malgré un temps brumeux, les membres de la Société montaient gaiement en voiture pour se diriger vers Autheuil où devait avoir lieu le premier arrêt.

Malheureusement une indisposition avait empêché notre Président de venir diriger les excursionnistes; il s'était fait remplacer par le Dr Levassort, vice-président de la Société, si apprécié dans l'arrondissement de Mortagne.

Vers 9 heures, la caravane archéologique arrive sous une pluie douce mais peu agréable à l'église d'Autheuil où elle est reçue fort aimablement par M. le Curé, l'abbé Chantepie et par M. Bourgeois, maire. La visite commence sans retard et aussitôt chacun de manifester son admiration devant ce monument du style roman le plus pur et en même temps le plus orné. Cette église remonte au commencement du xii^e siècle, elle a dû être bâtie pour servir de prieuré à des moines, sa forme est celle d'une croix, elle se termine par trois absides en forme de four.

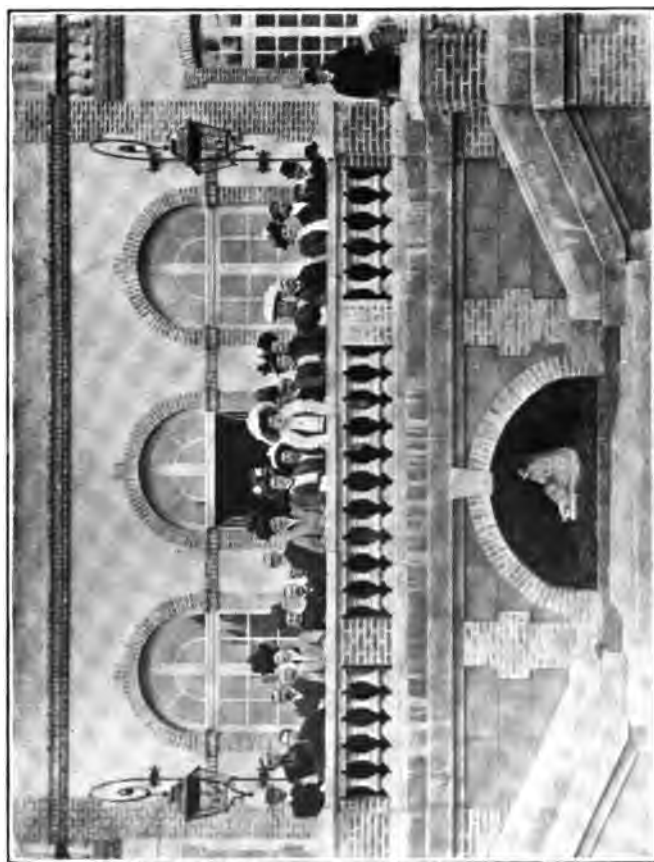
Celle de droite a été détruite; celle de gauche forme une jolie sacristie dont la porte en bois qui conduit au



•

.

•



(Cliché de M. G. LAGRANGE.)

LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ AU CHÂTEAU DE LONGNY

chœur de l'église, est sculptée assez délicatement et d'une manière artistique.

Tout autour de l'église et des absides règne un cordon de modillons dont quelques-uns représentent des têtes grimaçantes. D'autres font le tour des fenêtres.

De distance en distance les murs sont soutenus par des contreforts plats. La partie inférieure de ces murs paraît construite en pierres de petit appareil ; le haut n'est qu'une sorte de blocage où des rognons de silex, pris sur les collines environnantes, sont noyés dans le ciment.

Une litre ou large ceinture de mortier poli, peinte en noir, règne autour des murs extérieurs de la nef. Elle est chargée d'écussons armoriés, disposés de distance en distance, mais le temps et l'usure empêchent de bien reconnaître à quelle famille ils appartenaient. On les attribue aux sires de la Vove, seigneurs de Tourouvre, mais les traces en sont trop incertaines pour affirmer que ce sont leurs armes.

La face occidentale où se trouve le joli portail a beaucoup souffert ; il y a environ une trentaine d'années elle fut reconstruite avec une scrupuleuse exactitude. Une colonne de chaque côté de ce portail soutient l'archivolte, qui est ornée de moulures en formes d'étoiles et d'échiquier. A droite et à gauche se trouvent deux petites niches ou arcatures romanes à plein cintre. Une fenêtre romane s'ouvre au-dessus de la porte. Comme ses compagnes, elle est formée de claveaux symétriques de petite dimension.

Une petite porte latérale, assez bien conservée, donne accès dans l'église par le transept nord. Le cintre s'appuie sur de simples pieds droits, seule l'archivolte est ornée de plusieurs rangs de tores et de moulures en damier.

La tour de l'église d'Autheuil est peu élevée et n'offre aucun intérêt à l'extérieur, elle s'élève au point d'intersection des transepts de la nef ; elle est surmontée d'une petite flèche en bois, sans proportion avec la largeur de sa base et dénuée de mérite ; cette tour est supportée à

l'intérieur de l'église par quatre arcades légèrement ogivales, dont les chapiteaux sont très curieux.

L'escalier pour monter à cette tour se trouve dans l'épaisseur d'un des piliers.

A l'intérieur, la nef est ornée d'arcades bouchées réunies deux à deux. Les deux colonnes du centre n'ont qu'un unique chapiteau et qu'une seule base ; au-dessus se trouvent des fenêtres romanes ornées de colonnes en retrait de chaque côté. Ces fenêtres très élevées ne posent pas régulièrement sur les arcades et celles-ci ne sont ni également espacées, ni également exhausées au-dessus du sol, des deux côtés de l'église. Il est regrettable qu'on ait percé à droite près de la chaire une grande fenêtre qui coupe les arcades et rompt d'une manière peu heureuse la symétrie de la nef ; le côté gauche, lui, est indemne.

Les chapiteaux qui décorent les arcades forment une galerie fort curieuse et en même temps la plus complète qu'on puisse voir.

On y retrouve l'art des sculpteurs des ^x^e et ^{xiii}^e, tantôt un écureuil, tantôt un cheval, tantôt un dragon fantastique ou des têtes d'homme et de femme, tantôt des feuillages et des fleurs de toute sorte.

Sur les arcades qui supportent la tour on remarque une scène plus curieuse, deux personnages dont l'un semble tenir une pomme : Adam et Ève, sans doute ; puis un monstre dont la large gueule dévore les bras de deux malheureux accroupis à côté de lui.

Les fenêtres du chœur et des transepts sont plus grandes et plus ornées à l'extérieur que celles de la nef, elles sont accompagnées d'archivoltes à nombreux ressauts reposant sur des colonnes à chapiteaux fleuris. — Celle de l'absidiole du transept nord a été refaite en entier avec toute une portion de la muraille. Du côté sud, plusieurs fenêtres ont été percées aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. On ne peut que regretter l'ignorance d'un des anciens curés qui a vendu à vil prix à des marchands ambulants de curieuses verrières. A l'entour du maître-autel il y a quelques années on a découvert des traces de bas-reliefs,

sculptés sur la muraille et qui étaient recouverts par d'épaisses couches de peinture d'un bleu criard; il serait à souhaiter que les fonds fussent plus abondants pour pouvoir continuer ce travail laissé inachevé.

Le mobilier de cette église est des plus pauvres, cependant il faut remarquer dans le bras droit du transept le vieil autel roman en pierre, surmonté d'une statue d'évêque du x^v^e siècle, en bois décoré; puis une collection assez importante de titres et de comptes de fabrique depuis l'an 1580.

Cette jolie église est classée comme monument historique depuis le mois de novembre 1840, grâce à la demande de M. de la Sicotière, et nous pouvons dire comme un bon paysan de la région : « C'est l'église la plus antiquée du département. »

Nous serions bien resté davantage à contempler ce beau monument sans l'heure qui avançait et nous fûmes heureux pour compléter nos souvenirs de pouvoir emporter quelques photographies de cet édifice; l'aimable curé de cette paroisse nous avait en effet mis sur un autel des cartes représentant les différentes vues d'Authueil, et tous nous avons tenu à en prendre pour remercier M. l'abbé Chantepie de son aimable accueil.

A cause du mauvais temps, les excursionnistes sous leurs parapluies se contentent de voir de loin le petit château de Bellegarde, ancienne demeure de la famille de la Vove, situé vis-à-vis sur un joli coteau boisé. Puis notre aimable confrère M. Bourgeois, maire d'Authueil, nous invita à venir visiter son intéressant établissement de pisciculture. Là nous vîmes avec plaisir les procédés ingénieux employés pour l'élevage de la truite, depuis l'œuf jusqu'à son entier développement; nous eûmes de pittoresques petits ponts à traverser pour voir ses beaux poissons, mais quelques dames ne purent nous suivre craignant le vertige. Et en voyant les différentes phases par où doit passer le poisson pour devenir une truite digne de paraître sur nos tables (1), les vers du grand fabuliste nous revenaient à la mémoire :

(1) Les belles truites pèsent jusqu'à 4 kilos.

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie.

Surtout s'il est soigné par M. Bourgeois.

Après avoir emporté chacun une vue de la pisciculture de Bellegarde, souvenir de notre charmante réception, gracieusement offert par le fils de l'aimable propriétaire, nous gagnons Longny par une jolie route accidentée nous permettant de jouir d'un horizon étendu ; il nous avait fallu renoncer à aller voir les ruines de l'ancienne chartreuse du Val-Dieu, à cause de l'heure déjà avancée. L'arrivée à Longny par cette route de Brochard est des plus pittoresques, on domine toute la ville et après avoir rencontré sur notre route un ancien moulin à vent bien conservé nous faisons notre entrée dans Longny.

Les archéologues se rendirent d'abord à la chapelle de Notre-Dame de Pitié regardée à bon droit, a dit M. Léon Palustre, comme le plus remarquable monument de la Renaissance qu'ait produit le département de l'Orne. Tout l'édifice a été construit de 1545 à 1549 et une inscription qui se voit en haut du clocher prouve que l'érection de cette chapelle est la conséquence d'un vœu émis par la généralité des habitants de Longny. Il serait de circonstance, il me semble, de dire un mot ici de la légende de Notre-Dame de Pitié. La statue de la Vierge, placée au-dessus du maître-autel, dont la tête très ancienne date d'avant l'époque du miracle, était transportée et destinée au monastère du Val-Dieu. Mais, arrivée au haut de la colline où s'élève actuellement la chapelle, le chariot ne put plus avancer. On alla chercher un renfort de chevaux, on en attela jusqu'à une dizaine, sans meilleur résultat ; les habitants de Longny virent dans ce phénomène une intention de la Vierge de rester parmi eux et décidèrent la construction de la chapelle actuelle.

Les miracles furent nombreux à ce sanctuaire et augmentèrent la dévotion des habitants pour Notre-Dame de Pitié. Encore de nos jours, on voit souvent les gens se rendant à Longny, saluer la chapelle dès qu'ils l'aperçoivent du haut des collines avoisinantes, selon une

vieille coutume heureusement conservée encore par quelques-uns.

Notre infatigable secrétaire, M. Tournouër, nous fait comme à Autheuil remarquer les parties les plus remarquables de cette belle chapelle dont l'histoire n'est plus à faire. M. l'abbé Fret, M. de la Sicotière, M. Pitard, M. l'abbé Gaulier, notre confrère M. l'abbé Desvaux et en dernier lieu le regretté M. l'abbé Barret s'en sont occupés.

En examinant cet intéressant monument il n'est pas possible de n'être pas frappé du parti pris d'exclure impitoyablement tout dessin ornemental qui paraîtrait emprunté aux théories et aux principes de l'art précédent. Les baies, les ouvertures, les colonnes, les pilastres, les niches, les dais, les pinacles, les frontons, les cartouches, les guirlandes, les mascarons, les figures et les figurines sculptées sont conçus, traités, exécutés d'après des dessins greco-romains, sous l'inspiration de l'art exclusif de la Renaissance.

Cette appréciation de M. l'abbé Barret est le plus grand éloge que l'on puisse faire de cette chapelle ; il y a tant de monuments où l'on regrette certaines parties d'une autre époque qui rompent l'harmonie.

L'extérieur est très remarquable, mais je me bornerai à parler du portail. Au-dessus de la porte à l'arcature romaine, une niche contient une statue de la mère des Douleurs tenant le corps pendant de son fils ; au-dessus un Oculus profondément évidé sert de cadre à la scène du sacrifice d'Abraham.

Pour l'intérieur je donnerai sans commentaires une appréciation de M. L. Palustre.

L'intérieur, dit-il, « tout en étant pour le style conforme à l'extérieur ne laisse pas de frapper par une simplicité relative. Point de clefs pendantes au croisement des nervures finement moulurées sur toutes leurs faces, quand elles ne sont pas enrichies d'arabesques, voire même de roses et de têtes d'anges. On sent que l'architecture en est arrivée à ce moment délicieux et critique où, sans

dire adieu aux charmants caprices de François I^{er}, elle a plus de souci de la ligne et se préoccupe davantage de marcher sur les traces de l'antiquité. »

Pendant la tourmente révolutionnaire la chapelle fut menacée plusieurs fois et la statue brisée, mais les morceaux furent emportés par divers habitants. Une femme, dont le nom a été conservé (1), emporta la tête de la Sainte Vierge dans son tablier. Après le rétablissement de la paix on battit la caisse et chacun reçut l'ordre d'apporter les morceaux qu'il possédait; un nommé Marchand les raccorda habilement.

Citons les réparations successives de 1860 jusqu'à ces derniers temps.

Ce furent d'abord les vitraux du chœur, puis la mosaïque, œuvre d'artistes venus d'Italie, don d'une dame qui a voulu témoigner sa reconnaissance à Notre-Dame de Pitié.

Le perron monumental de trente-trois marches fut construit en 1869. Enfin c'est un enfant de Longny l'abbé Vingtier, curé de Courcerault, né en 1853, qui a sculpté les magnifiques portes de la chapelle. Cherchant un champ d'action plus vaste il est entré dans l'Ordre des Capucins et a obtenu d'être envoyé missionnaire aux Indes.

La Société quitte enfin le sanctuaire de Notre-Dame de Pitié et examine, dans la rue de la Chapelle, une ancienne maison de bois, puis elle arrive à l'église, dédiée à saint Martin qui a dû être construite en 1472. Ne pouvant donner une description complète je tiens à saluer au passage sa tour remarquable (2). Élevant perpendiculairement sur son plan rectangulaire ses quatre étages successifs, flanquée sur l'angle nord-ouest de sa tourelle d'escalier à base hexagonale, elle fut d'abord conçue et dessinée pour être la rivale et l'émule de la tour de Saint-Martin de Laigle. Les deux premiers étages appar-

(1) M^{me} Roger-Deslauriers.

(2) M. l'abbé DESVAUX. *Société historique et archéologique de l'Orne*, tome XXIV, 1905, p. 135 et 136.

tiennent à la dernière période du style gothique par toutes les données du dessin, la forme des fenêtres aux remplages tourmentés, surmontés de gâbles en accolade, avec crochets et fleurons déchiquetés, déroulant sous leurs archivoltes le feston de leurs redens fouillés à jour. Les nus du second étage de la tourelle d'escalier s'ornent eux aussi de fausses fenêtres avec arceaux ; le style de l'arrangement des statues posées sur leurs culs de lampes, surmontées de dais, où les lanternons ajourés de la Renaissance alternent avec les pinacles fleuris, peuvent concorder avec la date de 1472. La grande fenêtre aveugle du second étage de la tour avec ses trois statues : de saint Martin au milieu, de sainte Barbe à droite, et probablement de sainte Claire à gauche, mérite particulièrement d'être remarquée. La statue de la justice avec ses balances, sur le contrefort, faisant face à la place, rend encore témoignage, malgré les ravages du temps, de la science et de la délicatesse du ciseau qui l'a sculptée.

Les troisième et quatrième étages supérieurs, ce dernier couronné de son toit pyramidal à quatre pans, couvert d'ardoise, avec leurs niches semi circulaires, leurs frontons triangulaires, leurs pilastres aux chapiteaux ioniques, sont d'une époque postérieure, et appartiennent très probablement à la seconde moitié du xvi^e siècle. La façon disgracieuse dont les petits pyramidions, aux angles de la toiture, sont posés en porte à faux sur les bords de la corniche n'indique que trop la décadence du goût et des principes logiques de l'art de bâtir.

M. le chanoine Robin, ancien doyen de Longny, a contribué à la restauration de cette église ; c'est pendant son doyenné que l'on a démoli l'ancien presbytère qui était maladroitement accolé à la tour, c'est lui qui a remplacé un mauvais pavage par une mosaïque et fait refaire les stalles du chœur. Citons encore les deux autels en chêne sculpté qui viennent du Val-Dieu et les beaux confessionnaux si remarquablement fouillés en plein bois par l'abbé Vingtier. Mais le temps s'avance et l'on

se dirige vers l'*Hôtel de France* où un déjeuner était préparé pour les excursionnistes.

A la fin de ce repas M. le Dr Levassort prononce le toast suivant :

Mesdames,
Messieurs,

M. de Ludre, maire de Longny, que nous avons invité à déjeuner avec nous, empêché au dernier moment, me charge de vous présenter ses regrets de ne pouvoir se rendre à notre invitation qu'il avait acceptée et de vous prier de venir goûter chez lui après la réunion.

Messieurs,

Je crois qu'il est de notre devoir d'offrir tous nos remerciements aux dames qui n'ont pas craint d'affronter un lever matinal, un temps maussade et les fatigues d'un long trajet en voiture pour venir rehausser de leur grâce et de leur gaité l'éclat de notre excursion. Je lève donc mon verre en leur honneur.

Enfin, puisque je suis en si bonne voie, permettez-moi de boire à la santé de notre *Société Percheronne* et à la prospérité de la Ville de Longny.

Puis au bruit des applaudissements les convives se lèvent pour se rendre à l'hôtel de ville où doit avoir lieu la séance annoncée. Les membres de la Société sont reçus par M. le marquis de Ludre, maire de Longny; il prend place au bureau avec M. le Dr Levassort qui préside, entouré de M. Tournouier, secrétaire général; de M. Creste, trésorier; de M. le chanoine Robin, ancien doyen de Longny; de MM. Montulét, conseiller général et Charpentier, conseiller d'arrondissement.

Le Président prononce un intéressant discours dans lequel il retrace, de charmante façon, l'histoire de Longny.

Ensuite M. Tournouier donne le compte rendu des travaux de l'année.

M. Creste nous renseigne sur l'état financier de la Société et demande que l'on fasse une quête pour équi-

librer le budget. M^{lles} Boullay ont bien voulu parcourir nos rangs pour recueillir nos offrandes.

M. l'abbé Godet parle de l'émigration d'après les curieux mémoires de l'abbé Mare qui est venu s'installer à la fin de sa vie à Moulicent où il est mort.

M. Creste nous a présenté un travail fort intéressant sur un épisode de la Révolution à Longny.

M. de Ludre, termine la séance par quelques mots de remerciements et renouvelle son invitation à venir au château où un lunch attend les membres de la Société.

M. le Président y prononce en notre nom à tous quelques mots de reconnaissance :

Madame,
Monsieur,

Tout à l'heure, à la réunion de notre Société, je disais qu'il n'avait pas dépendu de vous que nous n'ayons reçu dans cette magnifique demeure l'hospitalité la plus courtoise. Nous ne pouvions, en effet, accepter une invitation qui devait laisser la maîtresse de la maison dans la plus cruelle incertitude sur le nombre de ses convives. Mais je me doutais bien que votre affabilité trouverait quand même le moyen de se manifester. C'est dans le sang, diraient nos Percherons. Aussi avez-vous su tourner comme par enchantement la difficulté et nous voici, malgré tout, vos invités.

Au nom de tous, je vous adresse tous nos remerciements pour votre aimable réception dont les membres de la *Société Percheronne* emporteront le plus charmant souvenir.

Puis les excursionnistes montent en voiture pour regagner Mortagne en passant par Saint-Mard-de-Réno.

Il était environ cinq heures et, quelques minutes après notre départ, la pluie commença à tomber nous empêchant de jouir de la traversée de la forêt.

Avant d'arriver à Saint-Mard, la Société passe près d'un lieu surnommé : « Le trou à pots ». On peut se demander devant ce nom si ce n'était pas là que l'on

fabriquait autrefois les poteries de Saint-Mard, ou simplement que l'on extrayait la terre servant à les faire.

Nous entrons dans le village sous un déluge et par la nuit. Les dames se font prier pour quitter leurs voitures, puis la curiosité finit par les décider.

Le curé, M. l'abbé Germond, nous attend sur le seuil. Il paraît enchanté de nous voir, ayant craint un moment, étant donné le temps, que nous ne venions pas. Il se multiplie, va chercher quatre bougeoirs et aussitôt commence une visite aux flambeaux, du plus pittoresque effet.

La gaieté qui s'en suivit fut peut-être nuisible à l'impression archéologique; cela n'empêcha point pourtant de considérer les merveilleuses stalles Renaissance aujourd'hui classées comme monument historique, et dont les lumières faisaient valoir l'éclatant coloris ainsi que la délicatesse du trait. Le retable du maître-autel, d'ordonnance majestueuse avec une riche décoration du style Louis XIV mérite d'être signalé : c'est un des plus beaux du pays.

Il y a environ un demi-siècle, le curé du moment jugea bon de remplacer les antiques statues de son église par de nouvelles d'un goût moderne qui n'est pas très apprécié des archéologues ! Cependant il en reste encore quelques vieilles, telles que saint Médard, une Pieta et la petite sainte Anne du coin d'autel.

A l'entrée de la nef, sont deux petits autels latéraux sans valeur aucune. L'un d'eux porte un tableau du Rosaire, signé : L. Lérable, placé à l'occasion de l'institution d'une confrérie érigée sous ce vocable, le 19 septembre 1646. Le curé du temps, M^{re} Nicolas d'Heudes, s'est fait représenter agenouillé devant la Madone (1).

La clôture du chœur est formée par une boiserie se composant de cinq panneaux de chaque côté de l'entrée. Elle est classée par arrêté ministériel en date du 28 juillet 1904.

(1) M^{re} Nicolas d'Heudes fut curé de Saint-Mard-de-Réno, du 20 juillet 1638 à la fin de l'année 1651.

En nous quittant M. l'abbé Germond voulut bien s'inscrire parmi nos membres ; puis l'on se sépara et les Mortagnais prirent à bonne allure la direction de leur capitale en se donnant rendez-vous à l'année prochaine.

HENRI DE BRÉBISSON.

Assistaient à l'excursion, les membres de la Société :

M^{mes} Coppin, Georges Creste, Hurel.

MM. Aubin, Bourgeois, de Brébisson, l'abbé Chantepie, l'abbé Claireaux, G. Creste, Farce, Fleury, Gobillot, Lebourdais, le D^r Levassort, Lormois, le C^{te} de Souancé, Souvrain, l'abbé Tabourier, Tournouër.

En dehors de la Société :

M^{mes} de Brébisson, Farce, Georges Levassort, M^{lles} Mélite et Marie de Brébisson, Marie, Madeleine et Suzanne Levassort, Suzanne Lachaume, Françoise de Souancé ; MM. Henri de Brébisson, Georges Lachaume.

MONTIREAU

ET SES ANCIENS SEIGNEURS

(SUITE)

CHARLES DE LAMY

Les registres de la paroisse ne citent Charles de Lamy qu'en 1619, en ces termes :

« *Carolus de Lamy, scutifer, hujus loci dominus.* » — En 1629, ils lui donnent les titres de « chevalier de l'ordre, seigneur baron de Montireau, la Bourdinière et mérie de Champrond, gentilhomme ordinaire du Roy. »

Avant d'aller plus loin, consignons ici le nom de la dernière représentante de la famille précédente des Montirels, Jacqueline de Montireau, qui, en 1633, était « boursière » du couvent de Belhomert, et figurait encore en 1650-1653 en qualité de « dépositaire » au même couvent (1).

« Le lundy 8^e janvier 1635, messire Charles de Lamy a espousé d^{lle} Elisabeth de Grafart, dicte Vacheresse (2). »

Cette union fut de courte durée, car « Le mardy 21 octobre 1636, mourut Charles de Lamy, aagé environ de 26 à 27 ans, à Amiens, revenant des sièges de la

(1) Arch. dép., E. 4082 et 4084.

(2) Un aveu et dénombrement de la terre et seigneurie de Nogent-le-Roi nous donne l'explication de ce surnom ; il mentionne en effet, en 1570, Louis de Graffard, écuyer, qui en tient la terre et seigneurie de *Vacheresses*, le fief de Gambais et autres fiefs qui en dépendent. (Ed. LEFÈVRE : *Documents historiques sur les communes du canton de Nogent-le-Roi*, t. II, page 214).

Capelle et Corbie, que Monsieur le frère du Roy avoit mené avec la noblesse de la Beausse pour s'opposer aux ennemys. »

Avant de partir en campagne, Charles de Lamy, chevalier, baron de Monthireau, avait été parrain à Champ-rond, au cours de cette même année 1636.

Le seigneur de Monthireau fut père de deux enfants : — François, né le 29 janvier 1636, et qui succéda par conséquent à son père à l'âge d'à peine neuf mois (1) ; il devint plus tard un savant religieux bénédictin dont nous donnerons en appendice la bio-bibliographie ; — et Élisabeth, fille posthume, née en 1637.

En 1635, François Daboust était receveur de la seigneurie de Montireau (2).

FRANÇOIS DE LAMY

Il fut seigneur de Montireau dès son bas-âge, sous la tutelle de sa mère ; puis, ayant résolu de se consacrer au service de Dieu, il abandonna la seigneurie à sa sœur Élisabeth.

« Le mardy 10^e janvier 1639, dame Elisabeth de Graffard a espousé en l'église de Sainte-Foi de Chartres, noble homme messire Jehan d'Angennes, seigneur de Fontaineriant », près Sééz. Ce personnage était le frère de Charles II d'Angennes alors seigneur de la Loupe.

Le 5 novembre suivant, Élisabeth de Graffart fit baptiser à Montireau les deux enfants qu'elle avait eus de Charles de Lamy. Élisabeth eut pour marraine Marguerite Deschamps, femme de Robert de Graffart.

Ceux qu'elle ne tarda pas à avoir du second lit furent : — Catherine-Françoise, en 1640, — et Charles, né en 1641.

Elle perdit son second mari en 1650 : « Le dimanche 13^e mars 1650, messire Jehan d'Angennes, chevalier, s^r de Fontaineriant, decedda sur les quatre heures après midy, estant au chasteau de Monthireau, et fut inhumé

(1) En 1646, les Registres paroissiaux qualifient François de Lamy, âgé seulement de dix ans, de « baron et seigneur de Montireau ».

(2) Arch. dép., G. 925.

le jeudy suivant en l'église de la Loupe, en la cave où feu messire Charles d'Angennes, vivant s^r de la Louppe, son frère, est aussy inhumé. Le dict messire Jehan d'Angennes a delaissé Charles et Catherine les d'Angennes, ses enffans de luy et de dame Elisabet de Grafart, auparavant veuve du seigneur baron de Monthireau (1). »

En sa qualité de veuve de Charles de Lamy, baron de Montireau, Élisabeth de Graffart fut l'objet d'une plainte portée contre elle en 1659, comme ayant détourné des titres appartenant à ses enfants nés de sa première union (2). Nous ignorons la suite qui fut donnée à cet exploit.

On la retrouve encore vers 1680, époque où des Lettres de provision de la chapelle de Saint-Laurent, située sur la paroisse Saint-Germain de Sées, furent octroyées à Paul Belard, par Jean Forcoal, évêque de Séez, sur la présentation d'Élisabeth de Graffard, veuve de Jean d'Angennes, s^r de Fontaineriant (3).

PIERRE-ANTOINE DU CROCHET

La famille du Crochet est originaire des limites du Perche et du Maine, où elle posséda longtemps la terre de la Prouterie en Avezé. Sa filiation suivie remonte à Thibaut Crochet, chevalier-banneret de la Ferté-Bernard en 1207.

Pierre-Antoine du Crochet, qui épousa Élisabeth de Lamy et devint ainsi seigneur de Montireau, était écuyer, s^r de Maison-Maugis, canton de Rémalard (Orne), et lieutenant de Messieurs les Maréchaux de France au bailliage du Perche à Bellême. Il était fils de François du Crochet, écuyer, s^r de Maison-Maugis, et de Renée de Vallée. Ses armes étaient : « d'argent à 3 fasces de sable », et celles de sa femme : « d'or à une harpie couronnée d'azur (4). »

(1) Arch. dép., E. 4074.

(2) Id., B. 2638.

(3) Id., H. 1280.

(4) Armorial de 1696, p. 39 et 69, dans les *Documents sur la province du Perche*.

Messire Pierre-Antoine du Crochet, chevalier, s^{gr} de Maison-Maugis, de Francvilliers et de la Prousterie, baron de Monthireau, cy-devant cornette de l'escadron de la noblesse du Perche convocquée au service du roy pour l'arrière-ban, somma Pierre d'Escorches, trésorier du dit escadron, d'avoir à lui payer ses gages pour le service de l'arrière-ban... et en cas de reffus, donna assignation au dict sieur thrésorier à comparoir d'huy en un mois par devant MM. les gents tenant le siège présidial de Chartres, auxquels la connoissance est attribuée des différends qui interviendront pour raison du ban et arrière-ban, par l'article 18 de l'ordonnance de 1635 (1).

En 1662, P.-A. du Crochet fit des acquisitions de terres en la seigneurie de Montireau (2).

Les registres paroissiaux lui donnent les titres suivants : — 1676, haut et puissant seigneur, chevalier, s^{gr} de Maison-Maugis, Montireau et autres lieux ; — 1677, s^{gr} de Messon-Maugis, la Plomerie, Montireau et autres ; — 1695, conseiller du Roy en ses conseils, lieutenant de MM. les Maréchaux de France.

En 1694, les deux époux furent parrain et marraine chacun d'une cloche à la Loupe (3).

P.-A. du Crochet n'existait plus en 1700, et n'avait pas eu de postérité.

Après sa mort sa veuve est qualifiée de « dame de Montireau et autres lieux, et cy-devant de Maison-Maugis ».

En 1700, Pierre Chalopin était lieutenant des châtellenies de Brimont, Frétigny, Montireau et autres lieux ; — Charles Garnier, procureur-fiscal de Brimont, Boislandry, Montireau et autres lieux (4).

Auparavant, en 1675, il y eut procès contre les habitants de Champrond-en-Gâtine, à la requête de Claude Lair, procureur fiscal de Montireau, pour le paiement

(1) *Docum. sur la prov. du Perche* : Preuves généalogiques de la famille d'Escorches, p. 64.

(2) Arch. dép., E. 1681.

(3) Reg. de La Loupe.

(4) Reg. de Montlondon.

des droits seigneuriaux dus à la seigneurie dudit Montireau (1).

En 1686, un arrêt du Conseil royal des finances porta que, par suite de la suppression de l'élection particulière de Longny, les paroisses de... Montireau, etc... feraient à l'avenir partie de l'élection de Chartres (2).

FRANÇOIS AUZERAY

Le 27 juillet 1702, Élisabeth de Lamy convola en secondes noces avec François Auzeray, chevalier, seigneur patron de Bines et autres lieux, maréchal-des-logis général de la cavalerie de France, fils de feu messire Louis Auzeray, chevalier, marquis de Durcet, et de dame Marie Thiboutot.

En 1707, Élisabeth de Lamy est appelée dans les registres de Champrond « barone de Montireau, maire-née de la vicomté de Champrond, et épouse de M. le comte de Durcet, brigadier. »

Elle dut mourir en 1712.

1712. Apposition de scellés au château de Montireau, et procès pour la succession d'Élisabeth de Lamy, comtesse de Durcet (3).

1712. Inventaire et prise des meubles et effets mobiliers, titres, papiers et enseignements laissés par Élisabeth de Lamy, femme de François Auzeray, comte de Durcet, en son château de Montireau et ailleurs; le dit inventaire fait à la requête du dit comte de Durcet, et de Catherine d'Angennes, veuve de François Lhermitte s^r d'Hiéville, et de Charles d'Angennes s^r de Fontaineriant, frère et sœur utérins de la dite defunte (4).

Le 13 juillet 1728, François Auzeray, comte de Durcet, chevalier, s^r baron donataire usufruitier de la terre et seigneurie de Montireau, épousa Bonne Beaujouan, fille de François, bailli de Buslou et autres lieux, et de feu Marie Guyon. « Et à l'instant les susdits contractants ont

(1) Arch. dép., B. 2683.

(2) Id., B. 2705.

(3) Id., B. 2219.

(4) Id., B. 2753, et E. 1675.

reconnu pour leur fils légitime François-Thomas (1), connu vulgairement sous le nom de Deronville, baptisé dans l'église Saint-Sulpice de Paris le 29 janvier 1697 ».

C'était, comme on le devine, un mariage *in extremis*, et la réhabilitation d'une situation irrégulière, car le 3 août suivant eut lieu l'« inhumation de François Auze-ray... ancien maréchal-général des logis de la cavalerie de France, 82 ans, en présence de... François-Thomas Auzeray, son fils, chevalier, lieutenant au régiment du colonel-général des dragons ».

Une sentence de cette même année 1728 porte que les officiers du bailliage de Montireau sont incompetents pour apposer les scellés au château du dit lieu, après la mort de François Ozeray, comte de Durcet, leur seigneur (2).

François-Thomas Auzeray de Durcet, chevalier, capitaine d'infanterie, avait épousé Louise-Marguerite Chouen de la Housserie (3), dont une fille, Marguerite-Gabrielle, fut baptisée à Montireau le 6 janvier 1737.

PIERRE-GABRIEL LEVASSEUR

Après le comte de Durcet qui n'était qu'usufruitier de la terre de Montireau, celle-ci passa dans les mains de Pierre-Gabriel Levasseur, descendant de la famille de Graffart, car en 1676 on rencontre dans les registres le nom de Nicolas Le Vavasseur époux de Marguerite de Graffart, qui fait baptiser sa fille Marguerite, laquelle a pour parrain Jacques de Graffart.

Pierre-Gabriel est dit en 1734 « chevalier, seigneur de Thoyré et baron de Monthyreau ». Il avait pour femme Marie-Jeanne du Gard.

(1) 1689-1697. Sentence renvoyant absous Jacques-Louis Le Boulleur, s^r de Chassant, du crime de duel contre François-Thomas Auzeray de Durcet. (B. 793). — Il s'agit plus probablement du père.

(2) Arch. dép. B. 2274.

(3) En 1659, Gérard Chouen était bailli à Champrond (E. 305). En 1673, René Chouen était bailli de Montlandon, et figure avec Basile Chouen, dominicain de Sens (E. 4080). Louis Chouen de la Housserie fut inhumé à 39 ans en 1742. Charles Chouen, sieur du Mesnil, apparaît à la même époque.

En 1736, il y eut procès entre les sœurs maitresses d'école de la ville de Chartres, et Gabriel Levasseur, baron de Montireau, pour la métairie de Bois-Lecomte située en la paroisse de Saint-Eliph (1).

Par un contrat de vente du 30 décembre 1748, dont nous donnons la teneur à l'Appendice, P.-G. Levasseur vendit la seigneurie de Montireau à M. d'Aligre, s^{sr} de Boislandry et frère du président d'Aligre, pour 100,900 livres.

P.-G. Levasseur mourut à Paris le 26 mars 1750.

ÉTIENNE-JEAN-FRANÇOIS-MARIE D'ALIGRE

Le nouveau seigneur de Montireau avait pour frère Étienne d'Aligre, président à mortier au Parlement de Paris, et on ne peut douter que ce ne soit à l'influence d'un si haut et si puissant personnage, qu'il put obtenir du Roi des lettres patentes érigeant en marquisat d'Aligre la terre de Montireau et ses dépendances.

Ce seigneur, — dit l'abbé Pintart, — possède en Saint-Eliph les terres sises entre celles des Bois-le-Comte, de la seigneurie de la Loupe, de St-Eliph et de Perruchet. Il a en outre — à St-Eliph, le fief Lullais, qu'on lui reporte ; dans Vaupillon, les fiefs du Plessis et de la Flouidière ; — à Saint-Eliph encore, le fief du Coudray, réuni au domaine de Montireau par acquêt sur Lancelot de Rosny s^{sr} de Brunelle : de là vient qu'on appelle encore 12 arpents de bois au s^{sr} de Montireau et une ferme « Bois-de-Brunelle ».

L'ancien château, — raconte le même annaliste, — fut détruit en l'été de 1752 (époque où il écrivait). « L'on en projette un neuf, ajoute-t-il, dont on fait les avenues et l'approche des matériaux, même année ».

Mais il ne fut donné aucune suite à ce projet, et M. d'Aligre continua d'habiter son château de Boislandry,

(1) Arch. dép., B. 2768. — « Jey à St-Eliph), — dit l'abbé Pintart, — le s^{sr} de Montireau a fait un procès aux sœurs de St-Maurice pour la haye qui clot leur champ sur l'ancien chemin ferré ; ce procès est pendant à Bellesme, »

à Champrond, où la mort ne devait pas tarder à le frapper presque à la fleur de l'âge.

« En 1752 également, arrêt du Roi au mois d'aoust (sur la requête y comprise du sr Etienne d'Aligre), signé Louis, visé Machaux, par le Roi Roullé, qui érige en marquisat d'Aligre la terre de Montireau et ses dépendances, celle de Bois-Landry d'où dépendent en Frétigny et Marolles les fiefs, la châtellenie du Plessis, celle de Piclot, fief des Friches ou Marnières en Frétigny, Marolles et Apponvilliers; les fief et seigneurie de Brimont en Frétigny et Combres, les Champeaux en Combres, Villenesle en Champrond, fief des Bourets, Moinetrie et Moinerie, de la Grande Maison en Frétigny, ne feront qu'une même s^grie et justice, sans changement ni mutation de ressort ou de mouvance, augmentation de justice. Sera tenu des registres pour les causes de procès des habitants justiciables des Justices de chaque ressort. Au mois d'Aoust, le 37^e de notre règne.

« Le 6 septembre 1752, avant d'y procéder, commet le Lieutenant-Général de Chartres pour dresser procès-verbal de la commodité de cette union. Rapportera le sr d'Aligre Intendant de Picardie, les trois derniers baux et aucuns des terres, fiefs dénommés. Seront communiquées les présentes aux procureurs fiscaux et vassaux desdits lieux, assemblés pour donner leur consentement ou dire autrement, et communiquées au procureur-général avant d'être ordonné ce qui conviendra.

« Le jour St-Simon 1752, les habitants et leur curé dénommés, assignés par Courtier, notaire royal à Pont-Gouin, sont sommés de s'assembler. L'on leur lit et laisse copie de ce que dessus. Ils en délibèrent et déclarent qu'ils n'ont aucun moyen valable d'empêcher l'exécution des dites patentes, que la dite réunion de seigneurie et justice, loin d'être désavantageuse et incommode, produira aux vassaux un bien réel, pour quoi ils consentent à l'érection et réunion de seigneurie et justice. Dont acte. »

En 1753, Louis-Pierre-Maximilien de Béthune, duc de Sully, fit opposition à l'érection en marquisat de la sei-

gneurie de Montireau, sous le nom d'Aligre, en faveur de Étienne-Jean-François d'Aligre (1).

Aveu par Et.-J.-Fois M^{ie} d'Aligre, s^r de Bois-Landry, à L.-P.-Max. de Béthune-Sully, comte de Nogent-le-Rotrou, pour la châtellenie de Montireau (2).

M. d'Aligre mourut en 1757, après seulement trois mois de mariage.

« L'an 1757, le 4 septembre, est décédé au château de Boislandry messire Etienne-Jean-François d'Aligre, maître des requêtes honoraire, âgé de 41 ans environ. Tous les viscères de la poitrine et du bas-ventre, ainsi que toutes les parties intérieures de la tête, ont été inhumées dans la chapelle de la Vierge le 6 dudit mois, et le corps inhumé à Montireau le même jour (3) ».

« 1757, 8 septembre. Inhumé dans le caveau de la chapelle de cette église Etienne-Jean-François-Marie d'Aligre, marquis d'Aligre, maître des requêtes honoraire, 41 ans (4) ».

Le 18 février 1768, Anne-Louise Marson, veuve en deuxième nocces du marquis, fut inhumée à son tour dans le caveau de la chapelle seigneuriale de Montireau (5).

ANNE-MICHEL-LOUIS LE PELLETIER (6)
COMTE DE SAINT-FARGEAU

1771-1780. Foi et hommage à Charlotte-Marguerite d'Aligre, dame de Montireau, veuve de Anne-Michel-Louis Le Pelletier, comte de Saint-Fargeau, par Louis-Lazare Thiroux d'Arconville, s^r de Chassant, pour le fief de la

(1) Arch. dép., B. 2998.

(2) Id., B. 46.

(3) Registres de Champrond-en-Gâtine. — Erreur : il fut inhumé le 8.

(4) Reg. de Montireau.

(5) Id. — Chose curieuse : une Elisabeth d'Aligre, fille d'Etienne 1^{er} du nom, s^r de la Rivière à Pontgouin et chancelier de France, mort en 1635, avait épousé François de Courseulles baron de Rouvray, dont nous avons rencontré un ascendant comme s^r de Montireau en 1444. (*Moréri*, t. I, 290.)

(6) La famille Le Pelletier, issue de Pierre Le Pelletier bailli de Touvoye au Maine en 1508, a formé les branches d'Aunay, des Forts, de Mortfontaine, de Saint-Fargeau et de Rosambo ; et ses membres ont occupé des charges importantes dans la magistrature et dans l'État.

Rigaudière, par lui acquis de Guillaume Le Traversier du Puits (1).

1770-1773. Foi et hommage à la baronnie de Champ-rond par Madeleine-Charlotte Le Pelletier de Saint-Fargeau, veuve de Thomas-Alexandre-Marc d'Alsace-d'Hénin, prince de Chimay, pour..... le fief du moulin Herpin (moulin Baril), et les métairies du Génétay et de la Fosse-Tonnellier, paroisse de Montireau (2).

MADELEINE-CHARLOTTE LE PELLETIER DE SAINT-FARGEAU

1782. Prise de possession de la seigneurie de Montireau pour Madeleine-Charlotte Le Pelletier de Saint-Fargeau, veuve de Thomas-Alexandre-Marc d'Alsace-d'Hénin-Liétard, prince de Chimay (3).

1773-1789. Aveu au comté de Nogent-le-Rotrou pour la châtellenie de Montireau (4).

PROPRIÉTAIRES DU DOMAINE DE MONTIREAU DEPUIS LA RÉVOLUTION

Madeleine-Charlotte Le Pelletier de Saint-Fargeau mourut à Paris le 8 messidor an II.

Une partie de ses biens, dont le château de Montireau, revint à son neveu Daniel-Michel Lepelletier de Saint-Fargeau, qui épousa Aglaé-Isidore Leclerc, — et une autre partie à sa petite nièce Adélaïde-Charlotte-Colombe de la Porte de Riantz, qui épousa Charles-Augustin-Camille comte de Rougé.

En 1833, M. de Saint-Fargeau vendit le château à Victoire-Agnès Goval, épouse de Guillaume Boyvin, baron de la Martinière.

(1) Arch. dép., E. 4098. — La Rigaudière en Montireau était seigneurie en 1470. Un fief de ce même nom, situé à Montigny-le-Chartif, relevait de la baronnie de Montireau. On trouve des actes de foi et hommage à son sujet de 1478 à 1776 (E. 1760).

(2) Id., B. 3003.

(3) Id., B. 969.

(4) Id., E. 17.

M^{me} de la Martinière, décédée en 1839 laissait le château à ses neveux et nièces Goval, qui le revendirent en 1841 à Charles-Augustin-Camille comte de Rougé.

Le domaine revint à sa fille Marie-Charlotte-Geneviève-Louise-Catherine-Noémie de Rougé, qui épousa Victor comte d'Anthenaise.

Elle mourut en 1888, le laissant à son fils Pierre-Alfred-Augustin comte d'Anthenaise, mort en 1889.

Depuis le 24 juin 1889, le domaine de Montireau appartient à M^{me} la comtesse d'Anthenaise qui en a la jouissance, et à M. Henry d'Anthenaise qui n'en a que la nue propriété jusqu'à la mort de sa mère, née Gabrielle de Rochetaillée.

D'Anthenaise porte « d'argent à l'aigle éployée de gueules au vol abaissé ». Cette famille s'est illustrée dans les armes à toutes les époques de l'histoire. Elle est issue de la province du Maine, où est située la terre de son nom dans la baronnie de Laval. Les sires d'Anthenaise étaient chevaliers bannerets et les plus puissants seigneurs de la contrée. Hamelin d'Anthenaise fit une fondation à l'abbaye de Bellebranche, près de Château-gontier, en 1150. Ses deux fils, Geoffroy et Hamelin, prirent la croix avec Philippe-Auguste. De 1280 à 1298, Marguerite d'Anthenaise fut abbesse des Clairets près Nogent-le-Rotrou. Aimery d'Anthenaise fut fait prisonnier à la journée de Verneuil en 1424.

Telle est la noble et illustre famille dont peut s'enorgueillir à bon droit le petit village de Montireau dans les descendants qui l'habitent.

ABBÉ PESCHOT.

Curé de Langey.

APPENDICE

I. — Une promenade archéologique à Montireau

Le *Journal de Chartres*, numéro du 22 mai 1870, contient la relation d'une promenade archéologique effectuée le mardi précédent à Montireau par la Commission de la *Société archéologique d'Eure-et-Loir*, composée de MM. Merlet, P. Durand, Lecocq, Lorin et Met-Gaubert, et qui fut reçue par M. l'abbé Joly, alors curé de ladite paroisse.

Voici la description que donne de l'église G. Met-Gaubert, auteur de l'article en question :

..... L'église de Montireau est sans contredit une des plus curieuses de notre département. C'est un temple chrétien gothique remarquable par sa construction. Pour y pénétrer, on franchit un portique assez élégant et assez bien conservé. Dans l'intérieur, la voûte est vraiment belle et enrichie d'une inscription qui a été relevée. Ensuite, l'œil se plaît, au milieu de la croix latine, à examiner successivement *deux chapelles*, l'une de la Vierge, et l'autre du Tombeau du Sauveur. Dans la première se rencontrent des peintures murales représentant différents sujets religieux, et qui, dans l'origine, ont dû être d'un très riche coloris ; quelques portions non encore effacées attestent un savoir-faire vigoureux et élégant tout à la fois. Dans la seconde, un beau vitrail, et un personnage sculpté, en costume de chevalier, que l'on croit être le père de dom Lami, savant bénédictin du *xvii^e* siècle, né à Montireau.

Mais c'est surtout à l'intérieur de la sacristie (aujourd'hui il faut dire au fond du sanctuaire) que l'archéologue se prend d'une légitime admiration à l'aspect de ces *splendides vitraux* de droite et de gauche, et qu'un artiste expert estime être du vrai *Pinaigrier*. Quel éclat ! quelle richesse de teintes variées ! A eux seuls, ces vitraux mériteraient la visite spéciale de l'église de Montireau. La commission ne tarissait pas en éloges, surtout

pour les merveilleux portraits de saint Pierre, de saint Jean, de saint Louis, de saint Hubert, de sainte Marguerite, de saint Antoine, de saint Christophe, et à l'examen d'un groupe d'hommes et de femmes en costume religieux, d'un coloris, d'une peinture achevée. Ces vitraux portent la date de 1535..... Mentionnons encore deux *inscriptions latines* sur fond de marbre noir, en l'honneur d'un membre de l'illustre famille d'Aligre et de M^{me} la marquise de Saint-Fargeau...

On trouve dans les bulletins de la *Société Dunoise* (t. XI, 60-61 et 87-88), quelques détails sur les vitraux de l'église de Montireau.

II.—Documents sur le P. François de Lamy, bénédictin

1

Voici d'abord l'article consacré à dom François Lamy, comme il l'appelle, par Lucien Merlet, ancien archiviste d'Eure-et-Loir, dans sa *Bibliothèque chartraine*, publiée en 1883.

François Lamy

La famille Lamy était devenue propriétaire de la baronnie de Montireau, près La Loupe, par le mariage d'Antoine de Lamy avec Marguerite de Montireau. Le fils d'Antoine, Charles de Lamy, se maria le 8 janvier 1635 avec Élisabeth de Graffard ; il eut pour fils François de Lamy qui naquit à Montireau le 29 janvier 1636.

« Le 21 octobre 1636 mourut Charles de Lamy, âgé d'environ vingt-huit ans, à Amiens, revenant des sièges de la Capelle et Corbie, que Monsieur, le frère du roy, avoit mené avec la noblesse de Beausse, pour s'opposer aux ennemis ». François n'avait donc pas encore un an, lorsqu'il succéda à son père dans la seigneurie de Montireau. Il eut pour précepteur Rouhaut, un des hommes les plus distingués de la Faculté de médecine de Paris. Il était sous la tutelle de sa mère qui s'était remariée à Jean d'Angennes, seigneur de Fontaineriant.

Lorsque François eut terminé ses études, il se destina d'abord à la carrière militaire, et fit une ou deux campagnes sous le duc de Richelieu qui l'avait pris sous son patronage. Une circonstance assez singulière décida Lamy à renoncer au monde : dans

une affaire d'honneur avec un officier de ses camarades, la balle qui lui était destinée vint s'aplatir sur un petit livre qu'il portait sous son habit, la *Règle de saint Benoît*. Lamy vit là un avertissement de Dieu ; laissant à sa sœur Élisabeth, mariée à Pierre-Antoine du Crochet, la baronnie de Montireau, il prit l'habit de saint Benoît, et prononça ses vœux le 30 juin 1659 dans l'abbaye de Saint-Benoît à Reims.

Il se remit avec ardeur à l'étude, refit sa philosophie et sa théologie, et donna bientôt des preuves éclatantes de la pénétration de son esprit. Il fut le premier qui enseigna publiquement la philosophie de Descartes dans la Congrégation de Saint-Maur. Mais, où il brilla surtout, ce fut dans la controverse. Il eut l'honneur de vaincre l'abbé de Rancé dans une conférence qu'ils eurent au monastère de la Trappe au sujet des études monastiques. Il entreprit aussi des discussions contre Jurieu, célèbre ministre de Mer. Il écrivit contre le P. Malebranche, contre Nicole, Arnault et l'abbé Duguet ; enfin contre Gibert et contre Sillery, évêque de Soissons.

Ces discussions, tout en tournant à l'honneur du P. Lamy, ne pouvaient pas manquer de lui faire beaucoup d'ennemis. Aussi, malgré son talent, ne put-il arriver aux premières places de son Ordre. Ses supérieurs voulurent deux fois le nommer prieur, et deux fois un ordre du Roi vint s'opposer à sa nomination.

Il mourut dans l'abbaye de Saint-Denis le 4 avril 1711.

Les principaux ouvrages de dom Lamy sont les suivants :

1. Paraphrase sur les paroles de la profession religieuse, selon la règle de saint Benoît : « *Suscipe me, Domine, secundum eloquium tuum et vivam* ». Paris, 1687, in-24.

2. Conjectures physiques sur deux colonnes de nues qui ont paru depuis quelques années, et sur les plus extraordinaires effets du tonnerre, avec une explication de ce qui s'est dit jusqu'ici des trombes de mer, et une nouvelle addition où l'on verra de quelle manière le tonnerre, tombé nouvellement sur une église de Lagny, a imprimé sur une nappe d'autel une partie considérable du canon de la messe (1). Paris, veuve Cramoisy, 1689, in-12.

(1) Ce fait arriva à Lagny, et qui donna lieu à cette époque à de nombreuses dissertations, a été fréquemment observé depuis. On a plusieurs fois remarqué, entre autres, que, sur des individus frappés par la foudre au pied des arbres, on voyait imprimées l'écorce de l'arbre et les branches sous lesquelles ils se trouvaient (Merlet).

3. Vérité évidente de la religion chrétienne. Paris, 1694, in-12.
4. De la connoissance de soi-même. Paris, 1694-98, 6 vol. in-12. — Idem, Paris, 1700, 6 vol. in-8°. (C'est la publication de cet ouvrage qui donna lieu à la dispute avec M. de Rancé, dont nous avons parlé plus haut (1).
5. Le nouvel athéisme renversé ou Réfutation du système de Spinoza, tirée pour la plupart de la connaissance de la nature de l'homme. Paris, L. Roulland, 1695, in-12. (L'abbé Lenglet-Dufresnoy a donné un extrait de cet ouvrage dans la Réfutation des erreurs de B. de Spinoza, par Fénelon, Lami, etc. Bruxelles, 1731, in-12).
6. Sentiments de piété sur la profession religieuse, Paris, 1699, in-12.
7. Lettre d'un théologien à un de ses amis sur un libelle qui a pour titre : « Lettre de l'abbé *** aux RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur sur le dernier tome de leur édition de saint Augustin. » Paris, 1699, in-8°.
8. Plainte de l'apologiste des Bénédictins aux prélats de France, avec la lettre du cardinal Cantelmi à D. Bernard de Montfaucon sur son apologie de la nouvelle édition de saint Augustin. 1699, in-8°.
(Ce livre est la suite du précédent. D. Lamy préparait un troisième écrit à ce sujet lorsqu'un ordre du roi vint mettre un terme à la querelle des Jésuites et des Bénédictins).
9. Les saints gémissments de l'âme sur son éloignement de Dieu. La tyrannie du corps, premier sujet de gémir. Paris, 1701, in-12.
10. Lettres philosophiques sur divers points importants. Trévoux, 1703, in-12.
11. Les leçons de la sagesse sur l'engagement au service de Dieu. Paris, Mariette, 1703, in-12.
12. Les premiers éléments des sciences, ou Entrées aux con-
naissances solides. Paris, Léonard, 1706, in-12.
13. Lettres théologiques et morales sur quelques sujets impor-
tants. Paris, 1708, in-12.
14. L'incrédule ramené à la religion par la raison, en quelques
entretiens où l'on traite de l'alliance de la raison avec la foi.
Paris, 1710, in-12.

(1) Erreur de Merlet; c'est avec M. Gibert qu'il faut dire, comme nous le verrons d'ailleurs plus loin.

15. De la connaissance et de l'amour de Dieu. Paris, 1711, in-12 (1).

2

Nous empruntons maintenant au *Grand Dictionnaire de Moréri*, le passage suivant d'une notice sur dom François Lamy.

Dom François Lami, religieux bénédictin de la Congrégation de S. Maur, natif du village de Montyreau dans le diocèse de Chartres, d'une famille noble, après avoir porté les armes pour le service du roi, entra dans l'Ordre de saint Benoit, congrégation de S. Maur, pour servir Jésus-Christ, et y fit profession âgé de 23 ans, le 30 juin 1659.

Il s'est acquis l'estime de tous les honnêtes gens tant par la beauté de son esprit que par la bonté de son cœur, la candeur de ses mœurs, la régularité dans ses exercices monastiques et sa piété singulière. Il devint, par son application, excellent philosophe, écrivain sublime et poli, homme judicieux, et sçavant dans la connoissance du cœur humain.

Il est mort en l'abbaye de S. Denys le 11 avril (2) 1711, âgé de 75 ans.

Les livres qu'il a donnez au public sont le fruit de ses méditations.....

L'auteur de l'article cite les ouvrages indiqués dans la liste précédente sous les numéros 2, 3, 4, 5, 6, 11, 13, 14 et 15, plus un traité contre la fausse éloquence, intitulé :

La rhétorique du Collège trahie par son apologiste.

(Cet ouvrage est contre M. Gibert, professeur de rhétorique au collège Mazarin. M. Brulard de Silléri, évêque de Soissons, se mêla de cette affaire) (3).

Le *Supplément au Moréri* indique douze autres productions de dom Lamy, savoir : le reste de la nomenclature de L. Merlet (sauf le numéro 10, imprimé à Trévoux),

(1) *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, tome XIX, p. 243-246.

(2) Les autres auteurs s'accordent, dans leurs biographies, à donner la date du 4 avril et non celle du 11.

(3) *Moréri*, édition de 1732, t. IV, p. 489.

plus les suivantes, qui comprennent surtout des lettres adressées à divers personnages :

Une lettre à M. de Malezieux, chancelier de Dombes, où il se plaint des journalistes de Trévoux.

Une autre lettre à M. l'abbé Brillon, docteur de Sorbonne, pour la défense d'une démonstration cartésienne de l'existence de Dieu, attaquée par ce dernier dans le Journal des Sçavants du 10 janvier 1701. Cette lettre est dans les Mémoires de Trévoux des mois de janvier et de février 1701.

Lettres au père Mallebranche, de l'Oratoire, sur la contestation qu'ils avoient ensemble sur l'amour désintéressé, — avec quelques autres lettres à MM. Leibnitz, du Puget et autres sçavants, sur des matières philosophiques. 1699, in-8°.

Réfutation du système de la grâce universelle de M. Nicole.

Réflexions sur le traité de la prière publique de M. Duguet. 1708.

Trois lettres à M. Arnault, docteur de Sorbonne, du 5 août, 31 août et 21 septembre 1693.

Voici quelques détails donnés, et quelques jugements critiques portés par le *Moréri* sur divers ouvrages de dom Lamy mentionnés ci-dessus :

Le sujet de la dispute entre le P. Lami et M. Gibert, habile professeur de rhétorique au Collège Mazarin, au sujet de l'éloquence, vint de ce que le P. Lami avoit avancé dans le traité de la connoissance de soi-même, que la circulation des esprits animaux contribue à l'éloquence. M. Pourchot, célèbre philosophe, adopta ce sentiment ; mais M. Gibert s'éleva contre. Voilà ce qui engagea la querelle dans laquelle chacun attribua à son adversaire ce qui n'étoit pas son sentiment au sujet de l'éloquence, en sorte qu'il n'est pas vrai que le Bénédictin eût attaqué la véritable éloquence, comme M. Gibert paroissoit le croire, — ni que M. Gibert voulût autoriser cette éloquence fausse et vicieuse qui sert à séduire et à favoriser les passions, comme dom Lami l'en accusoit. M. Brulart de Silleri, évêque de Soissons, se mêla dans cette contestation, et écrivit en faveur de l'éloquence deux lettres au P. Lami, lettres auxquelles celui-ci répondit. Ces lettres ont été imprimées.

La Lettre d'un théologien à un de ses amis, fut écrite pour venger les Bénédictins ses confrères contre le faux soupçon d'hérésie que leur imputoit témérairement un auteur déguisé

sous le nom d'un abbé d'Allemagne, à l'occasion de la nouvelle édition des œuvres de St Augustin par les Bénédictins.

La Plainte de l'apologiste des Bénédictins à nosseigneurs les prélats de France, roule sur le même sujet ; et il préparoit sur la même matière un troisième écrit dans lequel il se proposoit d'entrer dans le détail des reproches et des accusations du prétendu abbé allemand, lorsque le roi (Louis XIV) imposa silence à l'un et à l'autre parti.

Les gémissemens de l'âme sous la tyrannie du corps, est un écrit composé en forme d'aspirations, et dont le titre indique assez le sujet.

Voici le titre plus complet d'un ouvrage déjà cité : Les premiers élémens, ou entrée aux connoissances solides, en divers entretiens proportionnés à la portée des commençans, et suivis d'un essai de logique. Le dit ouvrage est en forme de dialogues.

Nous avons vu que dom Lamy publia des Réflexions sur le Traité de la prière publique. M. Duguet, auteur de cet excellent traité, répondit en peu de mots à ces Réflexions, et fit voir à l'auteur qu'elles portaient à faux. Cette réponse est à la tête de la Prière publique dans toutes les éditions que l'on a faites depuis de ce bel ouvrage.

Dans sa première Lettre à M. Arnauld, du 5 d'août 1693, dom Lamy prie ce docteur de vouloir bien excuser la manière dont il avait répondu à l'une de ses dissertations sur quelques points de métaphysique. — Par la seconde, du 31 du même mois, il le remercie d'avoir accepté ses excuses en véritable ami et en chrétien plein de charité. — Enfin par la troisième, du 21 septembre suivant, dom Lamy remercie de nouveau le docteur d'une nouvelle lettre qu'il lui avait écrite dans le même sens, à propos du fait suivant. M. Huygens, savant docteur de Louvain, ayant soutenu dans une thèse que l'on ne pouvait voir qu'en Dieu les vérités nécessaires et immuables, M. Arnauld fit une dissertation latine assez longue et assez forte contre ce sentiment. M. Nicole, entre les mains duquel elle était tombée avant d'être imprimée, et qui s'était d'abord prévalu de la dite thèse pour défendre son propre sentiment, avoua ensuite qu'il ne pouvait y répondre. L'ayant alors communiquée au P. Lamy, ce Bénédictin parut si peu persuadé des raisons de M. Arnauld, qu'il y fit une réponse dans laquelle il traitait ce docteur en quelques endroits d'une manière un peu dure. Mais M. Arnauld, loin de s'en fâcher, appela cela parler avec une liberté chrétienne, et il répondit solidement au P. Lamy pour lui faire voir le faux de

ses observations. Le P. Lamy, craignant néanmoins d'avoir pu blesser M. Arnauld par la vivacité de ses termes, et sachant que quelques personnes en étaient scandalisées, écrivit à M. Arnauld, et c'est ce qui occasionna la troisième lettre de notre bénédictin au célèbre docteur de Sorbonne (1).

3

A son tour, Feller, dans sa *Biographie universelle*, s'exprime de la sorte au sujet de dom François Lami :

Il fut infiniment regretté, tant pour les lumières de son esprit, que pour la bonté de son cœur, la candeur de son caractère et la pureté de ses mœurs. Les ouvrages dont il a enrichi le public portent l'empreinte de ces différentes qualités. On en peut voir la liste dans la Bibliothèque des auteurs de la Congrégation de Saint-Maur, par dom Tassin.

Puis il cite les ouvrages indiqués sur la liste de Merlet sous les nos 2, 4, 5, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15, plus la Réfutation de la grâce universelle de Nicole, les Réflexions sur le traité de la prière publique, de Duguet, et la Rhétorique du collègue trahie par son apologiste, contre Gibert.

A propos de ce dernier livre, il dit :

Le sujet de la querelle était la question si la connaissance du mouvement des esprits animaux dans chaque passion est d'un grand poids à l'orateur pour exciter celle qu'il veut dans le discours. Le professeur Pourchot avait soutenu l'affirmative ; le bénédictin la soutint avec lui contre le professeur de rhétorique. Il paraît cependant que tout ce qui est l'effet de telles spéculations est naturellement faible pour convaincre et toucher.

Feller juge les Conjectures sur divers effets du tonnerre, « un petit traité de physique fort curieux » ; — le Nouvel athéisme renversé, un « ouvrage assez faible, et où l'auteur n'assure point à ses raisonnements le triomphe éclatant que les absurdités de Spinoza rendaient

(1) *Supplément au Dictionnaire de Moréri* (édité en 1735), au mot Lami, t. I, p. 225.

bien facile » ; — l'Incrédule amené à la religion par la raison, un « livre estimé et peu commun ». Parlant du « traité estimé » De la Connaissance de soi-même, il lui semble que celui d'Abbadie, sur le même sujet, est plus profondément pensé.

Feller termine ainsi son article consacré à dom Lamy :

Le P. Lami brillait surtout dans la dispute. Il en eut une assez sérieuse au monastère de la Trappe avec le célèbre abbé de Rancé, au sujet des études monastiques, et devant un auditoire nombreux et choisi. Le bénédictin remporta la victoire, ce qui ne fit qu'augmenter sa réputation (1).

4

Pour ce qui concerne la discussion dont on vient de parler entre dom F. Lamy et l'abbé de Rancé au monastère de la Grande-Trappe, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ce qu'en dit M. le comte de Charencey dans son *Histoire de l'abbaye de la Grande-Trappe*, récemment publiée dans les *Documents sur la province du Perche*.

Dans la discussion entre l'abbé de Rancé, abbé de la Trappe, et Mabillon bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, au sujet des Études monastiques, la duchesse de Guise, petite-fille de Henri IV, essaya de ménager une entrevue entre les deux controversistes. La duchesse se décida à venir en personne à Soligny, et amena avec elle le R. P. dom François Lamy, bénédictin, afin que celui-ci avisât, en collaboration avec le saint réformateur, aux moyens de mettre tout le monde d'accord. Lamy n'eut pas demandé mieux que d'esquiver l'entrevue ; ce n'est, pour ainsi dire, que contraint et forcé, qu'il se résigna à ce qu'on exigeait de lui.

Nous devons au fils de saint Benoît un récit assez piquant de l'audience à lui accordée par le Père Abbé, et où Madame de Guise se trouvait présente. L'extrême réserve de Rancé dans la conversation, contrastait avec l'ardeur dont il faisait preuve, la plume une fois à la main. Le saint Abbé semblait même disposé

(1) FELLER. *Biographie universelle ou Dictionnaire historique* (édition de 1842), t. VII, p. 259.

à admettre dans l'application de ses idées, quelques tempéraments qui eussent un peu rapproché sa thèse de celle de ses adversaires.

Au grand regret de la pieuse duchesse, le résultat de ce colloque resta nul. Mabillon ne crut devoir ni renoncer au travail commencé pour réfuter à nouveau Rancé, ni se rendre à la Trappe (1).

III. — Contrat de vente de la seigneurie de Montireau (30 décembre 1748)

A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Gabriel Jérôme de Bullion, chevalier, seigneur de Montainville et autres lieux, Conseiller du Roi en tous ses conseils, Prévôt de la Ville, Prévôté et Vicomté de Paris, Salut.

Sçavoir faisons que pardevant M^{res} Henry Boulard et Pierre Louys Lardeguire, conseillers du Roi, notaires au Châtelet de Paris, soussignés, furent présents : M^{re} Pierre Gabriel Levasseur, chevalier, seigneur de Toiré, baron de Montireau et autres lieux, demeurant ordinairement en son château de Montireau, province du Perche, et de présent à Paris, logé à l'hôtel d'Harcourt, rue de la Harpe, paroisse Saint Cosme, et M^{re} Pierre Cognat de Saint Andiot de la Couronne, chevalier, seigneur baron de Logny, gentilhomme ordinaire du Roi, demeurant à Paris, rue des S^{ts} Pères, paroisse de S^t Sulpice, au nom et comme procureur de dame Marie Jeanne du Gard, épouse du dit s^{sr} de Toiré, suivant la procuration de la dite Dame contenant l'autorisation du dit seigneur son mari, passée devant Chalopin, notaire à Montireau, le 2 octobre dernier, dont l'original dûment contrôlé est demeuré joint à la minute des présentes, après avoir été du dit s^r baron de Logny certifié véritable, et de luy signé et paraphé en présence des notaires soussignés, et encore le dit s^{sr} de Toiré au nom et comme se faisant et portant fort de la dite Dame son épouse, par laquelle il promet et s'oblige de faire ratifier les présentes et d'en fournir acte au dit seigneur acquéreur cy-après nommé, à deux mois de ce jour, sans que néanmoins le dit défaut de ratification puisse suspendre l'effet des présentes, attendu la spécialité de la dite procuration. Lesquels ont par ces présentes vendu et promis ès dits noms

(1) Comte DE CHARENCEY. *Histoire de l'abbaye de la Grande-Trappe*, chapitre VI, p. 304.

solidairement un chacun d'iceux, un d'eux seul pour le tout, sous les renonciations au bénéfice de droit, de garantir de tous troubles, dons, douaires, dettes, hypothèques, évictions, substitutions et autres aliénations généralement quelconques, à haut et puissant seigneur Etienne Jean François Marie d'Aligre, chevalier, s^{sr} de Boislandry et autres lieux, conseiller du Roi en son Conseil, maître des requestes ordinaire en son hôtel, et président au grand Conseil, demeurant à Paris en son hôtel, rue de l'Université, p^{ss}e S^t Sulpice. à ce présent et acceptant, acquéreur pour luy ses hoirs et ayant cause, la terre, Baronie et Châtellenie de Montireau, située en la province du Perche, consistante, sçavoir :

La Baronie, en quatorze arpents de terre sur lesquels sont l'église, le presbytère et plusieurs maisons du bourg cy-après déclarées, relevant en plein fief du S^{sr} Evêque de Chartres, à cause de sa baronie de Pont-Gouin.

La Châtellenie consistante en un château, parc et enclos, contenant quarante cinq arpens de terre. (Suivent les noms de plusieurs fermes.)

Tout ce que dessus relevant en plein fief du Comté de Nogent-le-Rotrou, le rachat aboné à un éperon doré ou cinq sols, et trois livres pour un cheval de service ; auquel comté de Nogent le s^r de Montireau reporte : — le fief de la Grande Broudière, p^{ss}e de Montigny, appartenant en domaine à M^{re} Simon Joseph Tubœuf, conseiller au Parlement ; — les fiefs de la Rigaudière, la Tasse, la Pigeonière, la Boulaye et la Chènière, p^{ss}e de Montigny, appartenant en domaine au s^r du Puy, s^{sr} de Chassant ; — le fief du Grand et Petit-Epinay, p^{ss}e de Gardais, appartenant en domaine à M^r le prince de Rohan, archevêque de Rheims, duquel relèvent plusieurs autres fiefs ; — le fief du Noyer, p^{ss}e de Frétigny...

Tous les dits fiefs relevant de la châtellenie de Montireau.

.

La Mairie de Champrond, avec tous les droits y attachés ; — les cens et rentes dépendans de la dite mairie, à prendre sur plusieurs maisons, terres, prés, situés à Champrond et ès environs, montant à 9 liv. 10 s. 7 d. Le tout relevant en plein fief de la seigneurie de Champrond, à laquelle le s^{sr} de Montireau reporte le fief du Vieux Landon p^{ss}e de Frétigny, appartenant en domaine au domaine du s^{sr} de la Galaizière relevant de la châtellenie de Montireau.

La maison appelée le Cabaret. La maison du four-à-ban avec la banalité. La maison près le presbytère avec la noue. La maison

près le Cabaret, et celle où demeure le s^r Chalopin. — Le tout à Montireau, faisant partie de la baronie du dit Montireau, relevant en plein fief de M^r l'Evêque de Chartres.

Le fief du Plessis, acensivé moyennant 6 liv. 19 s. de cens et rente. — Le fief de la Floudière, acensivé moyennant 7 liv. 12 s. Tous deux situés dans la p^{sse} de Vaupillon, relevant en plein fief du s^r de Vaupillon.

Le fief des Daguenières, p^{sse} de Saint-Victor, acensivé moyen^t 6 liv. 6 d., relevant du comté de Nogent.

Le fief de Margon, acensivé moyen^t 8 d. de cens, relevant du dit comté de Nogent auquel est rapporté : — 1^o le fief de Miermont, p^{sse} de Trizay, appartenant à M^r d'Oursières ; — 2^o le fief de Champeaux, p^{sse} de Courtretost, appartenant en domaine à l'Hôtel-Dieu de Nogent ; — 3^o le fief du Petit Montirel, p^{sse} de S^t Hilaire de Nogent, app^t en domaine à... ; — 4^o le fief des Petits-Radrets, p^{sse} de... app^t en domaine à... Ces quatre fiefs relevant du s^r de Montireau, à cause du dit fief de Margon.

Partie du fief de Toucheronde, acensivé moyen^t 14 liv. 18 s. 7 d. de cens et rente, relevant de la seigneurie de Montlondon.

Avec tous les droits de haute, moyenne et basse justice, tant sur les vassaux pour raison des dits fiefs, que sur les censitaires dépendant des dits fiefs, baronie et châtellenie, droit de notariat et sceaux et à contrats, tant à Montireau qu'en la paroisse de Combres et autres lieux, et généralement tout ce qui dépend de la dite terre de Montireau sans aucune exception ni réserve, les dits seigneurs vendeurs entendant comprendre dans la présente vente tous les droits et domaines appartenant aux dits s^r et Dame de Toiré dans la province du Perche, coutume du Grand-Perche, Perche-Goué, Chartres et Châteauneuf, et tout ainsi que les dits s^{rs} vendeurs en ont jouy ou ont dû jouir par eux ou par leurs fermiers.

La dite terre appartenant au seigneur vendeur de son chef, comme héritier en tiers des propres paternels de feu dame Elisabeth Lamy sa cousine, et en outre ayant les droits de ses cohéritiers et des héritiers maternels, et légataire universel de la dite Dame sa cousine, sçavoir : de M^{res} Charles, Gilles, Pierre et Nicolas de S^t Aignan, tous trois héritiers pour un tiers des propres paternels de la dite dame de Durcet ; de François du Roger, héritier pour un tiers dans les propres paternels de la dite Dame ; de dame Catherine-Elisabeth L'Hermite d'Hiéville, veuve de M^r Pierre de Montesquiou maréchal de France, comme représentant les propres maternels de la dite Dame sa cousine ;

et encore la dite dame de Montesquiou comme légataire universelle de M^{re} Pierre Bigault, comte d'Angennes, légataires universels tous deux de la dite dame Lamy sa cousine, laquelle possédoit la terre de Montireau comme fille et unique héritière de M^{re} Charles de Lamy, père, et de dame Elisabeth de Grafart, sa mère.

. Cette présente vente faite..... moyennant la somme de cent mille neuf cent livres.....

. A Paris, l'an mil sept cent quarante-huit, le trentième jour de décembre.

UNE DATE ET UN SOUVENIR

Le 12 septembre 1907, l'Assemblée générale de l'*Association amicale des anciens élèves du Petit Séminaire de Sées* avait lieu, pour la dernière fois peut-être, dans ses locaux accoutumés de la vieille ville épiscopale. Les anciens étaient accourus plus nombreux que jamais : trois cents environ. Depuis lors, la porte du Petit Séminaire s'est fermée devant eux. Cette année, la réunion n'a pu se faire que dans une autre enceinte, dans une autre ville, à Flers.

Il y a là une date à fixer, un souvenir à garder. Aussi bien trouvons-nous, dans le *Bulletin de l'Association amicale* de 1907, des vers de notre confrère Charles Turgeon, qui, lus au banquet du 12 septembre 1907, ont été salués par des applaudissements enthousiastes. On estimera sans doute que ce cri d'espérance et de résurrection qui rappelle, pour l'inspiration, les cantiques sacrés de J.-B. Rousseau, et, pour la rime, la richesse verbale des meilleures pièces de Jean Richepin, méritait de figurer dans notre recueil.

RESURREXIT SICUT DIXIT

Un long cri de douleur, perçant l'immensité,
S'est répandu d'en haut sur notre humanité :
Les cieux ont tressailli, la vague s'est émue
Comme une goutte d'eau qu'un doigt d'enfant remue,
Et des monts chancelants sur leurs pieds de granit
L'aigle a fui d'un coup d'aile, abandonnant son nid.

Les villes et les champs frémissaient d'épouvante :
Les temps semblaient finir pour toute âme vivante ;
Et la clameur roulait en long frémissement,
Frappant l'homme en tout lieu de son ébranlement.
Dieu parlait, Dieu pleurait, et sa plainte profonde
Planait superbement sur les vains bruits du monde !
Et plus doux qu'un soupir des brises du matin
Qui glisse, au bord des eaux, sur l'hysope et le thym,
Ou plus fort que le souffle irrité des tempêtes
Qui courbe, au fond des bois, les plus sublimes têtes,
Le Verbe trois fois saint s'est levé tour à tour
Comme un vent de colère et comme un cri d'amour !

Rois que l'orgueil enivre et la gloire tourmente,
Plèbe déchue en qui la misère fermente,
Scribes et pharisiens, sans foi ni charité,
Dont l'œuvre est violence, erreur ou volupté,
Chrétiens de peu d'amour et de peu de courage,
Écoutez ! Dieu se lasse : il maudit son ouvrage.
Écoutez ! Sa voix pleure et menace : à genoux !
Seigneur, Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous !

*
* *

« J'entends les puissances du monde
S'abîmer dans la nuit profonde
Sous les coups du peuple qui gronde :
Tombez, tyrans aux lourdes mains ;
Roulez du sommet des humains
Dans la poussière des chemins !
Je vous fis grands par la naissance,
Pauvres majestés qu'on encense,
Et vous doutez de ma puissance !
Vos jours de fête sont passés :
Pour venger mes droits menacés,
Je vous dédaigne, c'est assez !
Et la tempête s'amoncelle
Sur votre empire qui chancelle,
Et mon regard, d'une étincelle,
Met vos vastes cités en feu,
Pour vous apprendre qu'en tout lieu
César est la chose de Dieu.

Non, ma puissance n'est pas morte :
Le peuple assiège votre porte,
Le peuple lève sa main forte.
Princes, tremblez ! Princes, en vérité,
Confessez ma divinité !
Votre Maître est ressuscité.

* *

« J'entends aux vains bruits de la terre
Le blasphème du prolétaire
Se mêler sans jamais se taire :
Le mal grandit comme un géant
Et, sur les pas du mécréant,
Le souffle empesté du néant,
Dans les esprits qu'il ensemence
Par les sillons du monde immense
Fait germer partout la démence !
Partout mon Église est en deuil.
L'homme se flatte, en son orgueil,
De la clouer en mon cercueil ;
Toutes mes lois sont insultées,
Mes créatures révoltées ;
Tous mes sujets se font athées ;
On lit sur les murs des saints lieux
Ces mots qui font trembler les cieux :
« Ci-git le dernier des faux dieux ! »
Las de mes bontés séculaires,
Je ferai passer mes colères
Sur ces insultes populaires.
Peuples, priez ! Peuples, en vérité,
Désarmez mon bras irrité !
Le Sauveur est ressuscité.

* *

« J'entends cent clameurs ennemies
Profaner de leurs infamies
Les temples des académies ;
Je vois des ombres de savants
S'agiter, parmi les vivants,
Comme la poussière des vents,
Contre les lois de mon mystère
Qui peuplent à jamais la terre.

L'homme est pourtant mon tributaire !
Il a mes cieux pour horizon,
Son univers est ma maison,
Mon Verbe éclaire sa raison ;
Et sans Moi, la cause des causes,
De l'homme aux cieux, du chêne aux roses,
Tout est désordre dans les choses ;
Sans Moi, le monde est sans soutien,
Les plus puissants ne peuvent rien,
Le sage est un fou sans gardien.
Et lorsqu'au bonheur je convie
Toute son âme inassouvie,
L'ingrat me chasse de la vie !
Savants, je suis lumière et vérité :
Proclamez ma divinité !
Jésus-Christ est ressuscité.

*
* *

« J'entends les princes de la lyre,
Que mes vierges n'osent plus lire;
Transportés d'un sombre délire,
Chanter toutes les impudeurs,
Railler les plus saintes grandeurs,
Insulter même à mes splendeurs !
J'avais, pour sacrer ces génies,
Versé sur leurs lèvres bénies
Le miel aux douceurs infinies ;
Et quand, sur leur front soucieux
Allumant un rayon des cieux,
Je me contemple dans leurs yeux,
Quand, leur soufflant toute ma flamme,
Je répands mon âme en leur âme,
Ils parlent d' « écraser l'infâme ! »
Pourquoi ce lâche renflement ?
Le sublime est mon élément,
Mon nom scintille au firmament ;
Tous les Prophètes au Messie
Offraient l'or de leur poésie,
Et vous chantez l'apostasie !
Amis, pleurez ! Amis, en vérité,
Adorez ma sublimité !
Le Seigneur est ressuscité.

*
**

« J'entends les fils de mon Église
Que l'athéisme brutalise,
Pris de la peur qui paralyse,
Lever à grands cris, nuit et jour,
Plus par effroi que par amour,
Leurs bras tremblants vers mon séjour,
Et m'accuser d'indifférence,
En mendiant sans espérance
Un miracle de délivrance.
Même en priant à deux genoux,
Il faut agir, entendez-vous ?
J'aime les cœurs vaillants et doux :
Un souffle fait trembler les vôtres !
Combattez les uns pour les autres,
Obéissez à mes Apôtres,
Servez partout la liberté,
Partout semez la charité ;
Que votre arme soit la bonté !
La force passe ; elle est fragile.
Préparez la sainte vigile
Du grand jour de mon Évangile !
Justes, veillez ! Justes, en vérité,
Croyez à mon éternité !
Votre Frère est ressuscité. »

*
**

Dieu dit. Par delà l'étendue,
Sa voix, sur l'univers éparse et suspendue,
Parcourant de son bruit les temps silencieux,
S'éloignait lentement dans l'infini des cieux,
Et notre humanité, lamentable accusée,
Sous la clameur de Dieu chancelait écrasée.

Et tout-à-coup j'ai vu la couronne des rois
Incliner son orgueil au pied de l'humble croix ;
J'ai vu nos grands esprits, qu'un vain savoir enivre,
Fermer en pâlissant les pages de leur livre.

Le soleil d'aujourd'hui brillerait-il demain ?
Et les vieillards assis sur le bord du chemin
Attendaient, le front bas, la prochaine venue
Du Maître dont le Verbe éclatait dans la nue ;
Et la folle jeunesse, aux tables du festin,
Laissait tomber d'effroi la coupe de sa main ;
Et, des monts à la mer, j'ai vu la lèvre blême
Du gueux et de l'impie étouffer son blasphème
En un morne sanglot et, du nord au midi,
Tous mes frères du peuple, à l'œil sombre et hardi,
Courber leur front superbe et, baisant la poussière,
Mêler au bruit de Dieu l'écho de leur prière !

La plainte, triste et lente, où pleuraient nos douleurs,
Montait, comme un parfum qui s'élève des fleurs,
Là haut, vers la splendeur des cieux, d'où l'espérance
Descend, au nom de Dieu, sur l'humaine souffrance.

Et la plainte grandit. Toute l'humanité
Portait son repentir à la divinité :
Enfants, simples d'esprit, grands à l'âme blessée,
Hommes de toute vie et de toute pensée,
Jetaient d'un même élan, de tout cœur, en tout lieu,
Le même cri d'amour : « Pardonnez-nous, mon Dieu ! »
Et le pardon de Dieu descendit sur la terre ;
Et les cieux étonnés de ce nouveau mystère,
Unissaient leurs transports à nos pleurs pénitents.

Et l'amour emplissait l'immensité des temps !

CHARLES TURGEON.

NÉCROLOGIE

Après M^{me} Gouverneur, après M^{me} de Chappotin vient de disparaître le 30 août dernier, à l'âge de soixante-seize ans, une autre de nos membres, M^{me} la marquise DE LA JONQUIÈRE, née du Chevalard, dont le nom évoque encore de précieux souvenirs pour notre histoire percheronne.

D'une vieille et noble famille du Languedoc, Camille-François de Taffanel, marquis de la Jonquière, devint en effet des nôtres en élisant domicile au château de Landres, près Mauves, que lui laissa en 1856 son parent Dureau de la Malle, fils du traducteur de Tacite. Il avait eu une belle carrière administrative sous l'Empire, ayant occupé comme sous-préfet, de 1860 à 1865, les postes d'Ussel, de Châtillon-sur-Seine et de Rochefort, comme secrétaire général, celui de Lille, et comme préfet, Carcassonne. Dans sa retraite qu'il affectionnait, il se livra à l'étude et c'est ainsi qu'il donna à la *Société historique de l'Orne* de remarquables travaux sur la propriété territoriale dans le Perche, que la mort vint si malheureusement interrompre le 29 juillet 1897 (1). Les riches archives de Landres lui avaient fourni une ample moisson de documents et des éléments de recherches de premier ordre. Il sut en tirer parti et, sinon achever l'œuvre, ouvrir du moins une voie nouvelle aux érudits de sa province.

Son fils, Clément (2), héritier de ses goûts et de sa haute intelligence, devait, comme officier et comme his-

(1) *La chapelle saint Jean l'Évangéliste, à Mauves* (Bull. de la Soc. hist. et arch. de l'Orne, 1883, II, 43). — *De la division de la propriété territoriale dans le Perche* (Id., II, 303). — *La Terre de Chêreperrine* (Id., IV, 161. — *La Terre de Landres* (Id., XIV, 3).

(2) Clément-Étienne-Lucien-Marie de Taffanel, marquis de la Jonquière, chef d'escadron d'artillerie breveté, chevalier de la Légion d'honneur, mort à Paris le 26 octobre 1906, à quarante-six ans.

torien, fournir une carrière brillante à en juger par des débuts que la mort vint aussi brusquement interrompre. Attaché au bureau historique du Ministère de la Guerre, il vécut cependant assez pour mettre au jour les fruits d'un long labeur sur l'expédition d'Égypte, ouvrages qui font autorité en la matière.

M^{me} de la Jonquière avait voulu continuer l'encouragement de son mari aux études percheronnes et soutenir notre Société naissante. Son nom est aujourd'hui trop lié à notre pays pour qu'il sorte de nos mémoires. Ne nous souvenons-nous pas d'ailleurs qu'au XVIII^e siècle nos percherons de la Nouvelle-France avaient pour gouverneur général le chef d'escadre Pierre-Jacques de Taffanel de la Jonquière?

H. T.

— Le 6 octobre dernier est décédé à Mortagne à l'âge de soixante-deux ans M. l'abbé BIGNON (Auguste-Marie-Joseph), curé-archiprêtre de Mortagne.

Ordonné le 22 mars 1869, M. Bignon était vicaire à Bellême au moment de l'occupation prussienne et, dans des circonstances souvent périlleuses, le jeune prêtre se distingua par sa fermeté devant les insolences de l'envahisseur et par son ardeur à porter à nos soldats les secours de son ministère dans les nombreux engagements qui eurent lieu en novembre 1870 autour de Bellême et dans les ambulances de cette ville.

Il devint curé d'Origny-le-Roux, puis doyen de Conterne et fut enfin appelé le 1^{er} janvier 1892 à la cure de Mortagne où son zèle trouva de suite à s'employer au relèvement des ruines de notre église : il eut la joie d'en voir consacrer les parties reconstruites le 2 juillet 1893.

M. Bignon s'intéressait spécialement aux questions d'enseignement et la ville de Mortagne lui doit d'avoir vu récemment s'ouvrir un établissement d'instruction secondaire dont elle était privée depuis trop longtemps.

Lors de la création de notre Société, il fut des premiers à nous donner son appui et nous ne saurions oublier qu'il contribua grandement à la fondation de notre Musée Percheron en mettant à notre disposition jusqu'à l'année

dernière le local où se fit la première installation : nous lui en conserverons une reconnaissance toute particulière.

— Nous devons aussi un souvenir à M. le marquis DE GROSOURDY DE SAINT-PIERRE, décédé le 4 octobre en son château de la Vente-Silly, près Argentan.

M. de Saint-Pierre n'appartenait pas à notre Société, mais il portait un réel intérêt à tout ce qui concernait le Perche, et tant comme conseiller général de l'Orne, que en sa qualité de Président de l'*Union Bas-Normande et Percheronne*, à laquelle il s'était entièrement dévoué, il partageait nos efforts dans l'œuvre que nous poursuivons.

Ces lignes allaient être publiées quand est survenu parmi nous un deuil nouveau et bien sensible, atteignant cruellement M. Henri Tournouer, notre cher secrétaire général, dont la mère, M^{me} Octave TOURNOUER, a été brusquement enlevée à l'affection des siens le 16 octobre en son château de Saint-Hilaire-des-Noyers, près Nocé.

M^{me} TOURNOUER née LE TAVERNIER, appartenait à une vieille famille normande, et s'était attachée à notre Perche par des liens étroits depuis le jour, lointain déjà, où le château de Saint-Hilaire était devenu sa résidence pendant la belle saison.

Elle aimait à y séjourner chaque année aussi longtemps que le lui permettaient les soins de ses œuvres dans la capitale, et à répandre autour d'elle, là comme à Paris, les bienfaits de son inépuisable charité.

Très attentive avec cela au mouvement de rénovation régionale, auquel son fils a su donner dans notre pays une si féconde impulsion et dont elle se plaisait à accueillir les meilleurs artisans, elle s'unit dès le premier moment à notre Société et ne cessa en toute occasion de lui témoigner sa constante sympathie et de nous donner de précieux encouragements.

Sa mort si inattendue, a soulevé la plus touchante émotion, elle nous laisse de très vifs regrets.

G. C.

CHRONIQUE

Dons au Musée Percheron. — Notre Musée vient de recevoir des dons intéressants.

C'est d'abord un moulage en plâtre fait et offert par M. Gilbert, d'Alençon, trésorier de la *Société historique de l'Orne*, du médaillon de M. Léon de la Sicotière, dont l'original appartient à la fille de celui-ci, M^{me} la baronne de Sainte-Preuve.

Une balance à main dite « *plumée* », autrefois d'usage général pour les marchands de fil ou « *filotiers* », qui parcouraient les marchés en portant accroché à leur gilet sous la blouse ce petit instrument de pesage, a été donnée par M^{me} Dessey.

Enfin, notre confrère M. Bourgeois a offert une médaille romaine, découverte par lui lors des fouilles entreprises pour la construction de son établissement de pisciculture à Bellegarde, commune d'Authueil; cette pièce est à l'effigie de *Lucilla Augusta* (146-184 de J.-C.), fille de Marc-Aurèle et de Faustine, et épouse de Lucius Vérus qui fut associé à l'Empire par Marc-Aurèle. Au revers est représentée une déesse assise à gauche, tenant un enfant sur ses genoux et à laquelle deux autres enfants font des offrandes (1).

Monuments menacés. — On sait que la tour et le chœur de l'église Saint-Hilaire de Nogent-le-Rotrou ont été dernièrement classés. Il était grand temps, car ces

(1) A rapprocher de cette découverte, celle qui fut faite en 1902, à la Simonnière, en Villiers-sous-Mortagne, d'une monnaie de *Crispina Augusta*, femme de l'empereur Commode (177 de J.-C.) (*Bulletin*, tome I, p. 205), et celle d'une tête de *Faustine* trouvée dans la cour de l'ancien collège de Mortagne (*Bulletin*, t. V, p. 153).

deux parties sont fort délabrées et réclament d'urgentes restaurations. La tour en particulier, qui date de 1560, menace ruine, si bien qu'après visite d'un architecte du gouvernement, l'instance en réparation a été adressée à la direction des Beaux-Arts. Il y a de cela plusieurs mois et si les choses traînent encore, la tour se trouvera très compromise. Nous souhaitons donc qu'une prompt solution intervienne, que la municipalité de Nogent active les démarches et que la Commission des monuments historiques vote au plus tôt les fonds nécessaires.

La triste nouvelle nous arrive aussi de la vente prochaine de la curieuse maison de bois, à l'angle de la rue Bourg-le-Comte et de la rue du Pâté, où figure le groupe intéressant de la *Lapidation de saint Étienne*. En quelles mains tombera-t-elle et le nouveau propriétaire ne se verra-t-il pas obligé de mettre son habitation à l'alignement? N'est-il pas regrettable de voir s'en aller un à un tous ces souvenirs de nos vieilles villes? Nogent a déjà vu disparaître pour le passage d'un tramway l'ancien grenier à sel du *xvi^e* siècle; on a parlé de supprimer le porche Saint-Laurent qui gêne, paraît-il la circulation, maintenant c'est la maison de bois; que sera-ce demain si les amis de nos monuments ne veillent et ne s'indignent de ces actes répétés de vandalisme qui éloigneront les touristes de nos régions et surtout enlèveront à notre Perche ses richesses artistiques dont il est si justement fier?

Observations météorologiques pour 1907 dans le département de l'Orne et en particulier dans le Perche. — La hauteur moyenne de pluie tombée en 1907 sur l'ensemble du département est de 720 mil. 7, avec 147 jours de pluie. C'est la station de la Verrerie (forêt d'Ecouves) dont l'altitude est de 331 mètres, qui a donné la plus forte hauteur de pluie annuelle (905 mil. 7); la plus faible (507 mil. 7) a été relevée à la station de Mâle (alt. 135 mètres).

Orientation des vents pour la station de Bellême :

Direction	N.	56 jours
—	N.-E..	72 —
—	E.	15 —
—	S.-E..	60 —
—	S.	24 —
—	S.-O..	74 —
—	O.	14 —
—	N.-O.	49 —

Observations pluviométriques :

	Altitude	Haut. tot. de Pluie en Millim.	Nombre de Jours de Pluie
Rémalard.	126 ^m	611,1	102
Mâle.	135	507,7	100
Bellême.	222	768,7	164
Forêt de Réno (Beauvilliers). . . .	236	730,9	169
Mortagne.	240	720,4	186
Forêt du Perche (Sainte-Nicole). .	283	651,4	159
Forêt de Bonsmoulins (la Faisanderie)	297	777,1	151

Observations thermométriques :

	Température moyenne	Moyenne des Maxima	Moyenne des Minima	Maximum absolu	Minimum absolu
Rémalard.	10°0	15°5	4°5	31°5	—11°0
Mâle.	10°4	15°3	5°6	31°2	—10°7
Bellême.	9°5	13°8	5°2	30°0	—10°8
Forêt de Réno. . .	8°9	14°0	3°7	30°0	—14°0
Mortagne.	9°7	18°1	1°3	32°4	—17°0
Forêt du Perche. .	10°3	16°1	4°6	34°0	—14°0

Bibliographie. — M. l'abbé Loiseau, curé de La Chapelle-Souëf, vient de réunir en volume (1) les biographies

(1) Séez, typ. Paul Leguerney, 1908, 70 pages, in-8°.

des missionnaires originaires du diocèse de Séez qu'il publiait depuis plusieurs années dans la *Semaine Catholique* du diocèse. Ce travail de longue haleine a demandé à l'auteur de patientes recherches ; il constitue un pieux nécrologe des enfants de l'Orne qui ont donné leur vie pour la foi dans les pays de missions, humbles et nobles victimes qui méritaient d'être connues et honorées par leurs compatriotes. Cette liste, douloureuse et glorieuse tout à la fois, forcément incomplète, appellera d'autres noms. Ceux de nos membres qui pourraient l'enrichir de leurs propres souvenirs sont invités à se mettre en relation avec M. l'abbé Loiseau, travailleur consciencieux et infatigable, qui sait chercher et mettre en œuvre les documents qu'il découvre.

Voici les missionnaires sortis du Perche qui nous intéressent plus particulièrement :

Claude de Chandebois de Falandin, originaire de Mortagne, né en 1640, des Missions Étrangères, parti pour Siam en 1670 où il mourut en 1687.

Jean-Augustin Bachelot, né le 22 février 1796 à Saint-Cyr-la-Rosière, de la Congrégation de Picpus. Évangélisa l'Océanie, fut exilé pendant quatre ans en Californie, mourut le 5 décembre 1837.

Victor Cirou, de Dancé, des Missions Étrangères. Fut envoyé dans l'Hindoustan vers 1862. Mourut le 10 octobre 1876.

Victor Bourguine, né le 3 août 1841 à Barville, des Missions Étrangères, parti en 1868 chez les Esquimaux, mort en 1893.

Mortagne, 18 octobre 1908.

G. CRESTE.

NOTA. — Il sera rendu compte de tout ouvrage intéressant le Perche dont un exemplaire nous aura été adressé : cet exemplaire sera remis ensuite à la bibliothèque du Musée Percheron.

ERRATA

Bulletin du 15 avril, page 80, dernière ligne, *au lieu de* : Suzanne-Catherine-Charlotte de Puisaye, *lire* : Marie-Françoise-Catherine de Puisaye.

Bulletin du 15 avril, page 95, lignes 11 et 12 : *au lieu de* « cinq sœurs », *lisez* « cinq nièces » et *supprimez* « quoique indiquée sous le nom de Félice Clément ». En effet cette dame ne serait qu'une sœur de Nicolas par le premier mariage, ayant eu pour époux en premières noces Raoul Lambert et en deuxièmes Louis Clément, bailli de la Suze. (*Note de M. Fleury, de Mamers.*)

Françoise Denisot ne se serait point, d'après M. Fleury, mariée à Guillaume, mais bien à Pierre Leboindre.

M. Fleury prépare une étude sur quelques portraits des membres de la famille Denisot, entre autres celui de Nicolas qui a servi de type au dessin de Pesche que nous avons reproduit.

H. G.

TABLE DES MATIÈRES DU SEPTIÈME VOLUME

NUMÉRO 1

	Pages
Liste des Membres..	3
Excursion au manoir de Chanceaux et au Pin-la-Garenne, par M. René GOBILLOT.	11
Assemblée générale du 30 septembre 1907	27
Médecins percherons, par M. le Dr LEVASSORT.. . . .	30
Rapport financier (1906-1907), par M. Georges CRESTE.	50
Souscription pour le Musée Percheron.	54
Rapport général sur les travaux de la Société Percheronne d'histoire et d'archéologie, par M. Henri TOURNOUER.	56
Souvenir d'enfance (un petit frère au Paradis), poésie, par M. Charles TURGEON.	63
Chronique, par M. Georges CRESTE.	66

NUMÉRO 2

La Maison des Comtes du Perche à Mortagne (notes pour servir à son histoire). — La maison du Musée Percheron, par M. Georges CRESTE.	73
Nicolas Denisot, par M. l'abbé H. GODET	92
Etude Percheronne, par M. René GOBILLOT.. . . .	110
Nécrologie, par M. Henri TOURNOUER	115
Les Préfets du Consulat et de l'Empire.	117
Avis aux Collectionneurs	118

NUMÉRO 3

Procès-verbal.	119
Le petit château du Mézeray en Saint-Denis-d'Authou et ses anciens seigneurs, par M. l'abbé PESCHOT.	123
Une promenade en raccourci à travers les vieilles rues de Mortagne, par M. L. FOURNIER.	132
Nocé (la vigne et le vin au temps passé), par M. Georges GOUGET.	151
Montireau et ses anciens seigneurs, par M. l'abbé PESCHOT.	156
Chronique, par M. Georges CRESTE.	169

NUMÉRO 4

Procès-verbal de la séance du 23 septembre 1908 à Longny.	175
Excursion à Authueil, Longny et Saint-Mard-de-Réno, par M. Henri DE BRÉBISSEON.. . . .	178
Montireau et ses anciens seigneurs (suite et fin), par M. l'abbé PESCHOT.	190
Une Date et un Souvenir, poésie, par M. Charles TURGEON.	214
Nécrologie, par M. Georges CRESTE.	220
Chronique, par M. Georges CRESTE.	223
Errata.	227

